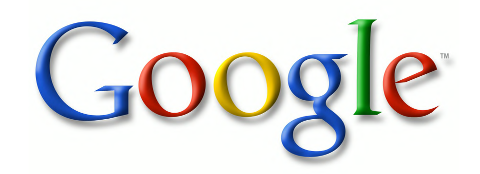
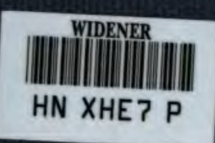



WIDENER
HN XHE7 P

ŒUVRES CHOISIES

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

FOREIGN AND CLASSICAL BOOKSTORE,

CHARLES DE BEHR, DIRECTOR,

No. 106 Broadway, New-York,
No, 32 South Sixth-street, Philadelphia,
No, 21 Rue des Grands-Augustins, Paris,

1830.

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR.

Les ouvrages français que la librairie américaine a fournis jusqu'ici, presque exclusivement, à nos nombreuses écoles où l'on cultive avec ardeur l'étude de la langue française, sont l'histoire de Charles XII par Voltaire, Gilblas et le Bachelier de Salamanque par Le Sage, Télémaque par Fénélon, les œuvres de Molière, de Regnard, de Racine, de Corneille, et les œuvres choisies de Voltaire.

Personne n'est plus disposé que moi à donner à ces productions du génie tous les éloges qu'elles méritent à si juste titre; mais, il faut bien qu'on l'avoue, Gilblas et le Bachelier de Salamanque, avec tout le naturel, la pureté et l'élégance du style, ne sont certes pas des ouvrages qu'on puisse mettre sans danger entre les mains de tous les jeunes-gens indistinctement: ils contiennent des peintures fidèles et animées des faiblesses et des vices du genre humain; mais pour quelques imaginations sur les quelles la raison n'a encore que peu d'empire, ces peintures sont trop voluptueuses et trop séduisantes.

Quant à Télémaque, à tout âge, il y a quelque fruit à retirer de sa lecture; mais il s'en faut de beaucoup que tout y soit à la portée de jeunes esprits: il faut déjà avoir acquis une certaine expérience du monde, et avoir beaucoup réfléchi pour com-

prendre toutes les hautes leçons de philosophie et de sagesse, que renferme ce livre excellent.

Les œuvres du premier des auteurs comiques, ont été composées dans un siècle où l'on s'exprimait sur certaines sujets avec une liberté que proscrit aujourd'hui la bonne société. D'ailleurs, souvent Molière attaque des vices que l'on doit soigneusement cacher aux jeunes-gens, au lieu de les exposer à nu sous leurs yeux : ils ne les remarqueront que trop-tôt. Néanmoins le Misanthrope, le Bourgeois gentil-homme, ne censurant que des ridicules, plairont et instruiront toujours, sans blesser ni la morale ni la délicatesse. J'en dirai autant des Femmes savantes, dont pourtant quelques expressions seraient peu séantes dans la bouche d'une demoiselle.

Dans les œuvres de Racine, de Corneille, etc. il y a bien des choses inutiles à l'instruction, et qu'on ne lit pas dans nos écoles.

La vie de Charles XII est peut-être le meilleur ouvrage avec lequel on puisse commencer l'étude de la langue française, le style en est facile, le sujet intéressant et instructif.

Je viens d'en publier une édition stéréotype, avec des notes en anglais. Elle réunit les trois qualités qu'on exige dans un livre scolastique, beauté de caractères, correction et bas prix.

Ainsi des livres français vendus le plus ordinairement pour nos écoles, le dernier seul excepté, les uns ne sont pas sans danger pour les mœurs des jeunes étudiants, les autres sont au-dessus de la portée ordinaire des élèves, ou bien contiennent une foule de sujets entièrement inutiles parce qu'ils ne sont pas lus. Cependant la littérature française est bien

assez riche pour que l'on puisse faire un choix d'ouvrages convenables aux écoles, un choix qui ne présente rien de dangereux, rien d'inutile et dont les parties, dans l'ordre de leur succession, soient en harmonie avec le développement ordinaire de l'intelligence et la marche de l'enseignement. C'est dans ce but que j'ai entrepris de publier une collection des meilleures pièces du théâtre français.

J'ai cru devoir y faire entrer les quatre comédies suivantes: *La Manie de Briller*, *Vanglas ou les anciens amis*, *Le Susceptible*, *Une matinée de Henri IV*, par Picard. Elles sont toutes d'un style facile et élégant, et le but que l'auteur s'est proposé, est éminement moral.

La première de ces pièces est une de celles dont on ne saurait trop recommander la lecture; elle représente les conséquences terribles d'une folie qui n'est malheureusement que trop commune dans tous les pays, et qui est loin d'être étrangère chez nous. " Aujourd'hui plus que jamais, on veut gagner vite et beaucoup, non pour amasser comme les avares d'autrefois, mais pour briller et satisfaire sa vanité! Combien ne voit on pas de gens, qui pour surpasser les autres en luxe, en étalage, pour les éclipser, se sont ruinés et ont ruiné leur famille? On apprend qu'un homme qu'on croyait honnête, est obligé de se cacher pour des friponneries; il avoit un beau frère qui avoit un carosse, et une belle sœur qui avoit des diamants; pour avoir des chevaux et donner des diamants à sa femme, il avoit fait taire sa probité!" Picard peint admirablement le vice dont je viens de parler; il montre tout ce qu'il produit de ridicule et de malheureux pour ceux qui s'y abandonnent.

Un des caractères qu'on rencontre le plus souvent dans le monde, est celui d'un homme qui a au fond du cœur, le germe et le goût de toutes les vertus, mais qui est trop faible pour résister aux tentations de la vanité et de l'ambition. Ce caractère est d'autant plus dangereux que le beau côté se présente le premier, qu'il inspire une confiance pleine et entière et que ce n'est souvent que par notre ruine, que nous sommes élairés sur une confiance mal placée.

C'est dans *Vanglas*, que l'auteur développe un tel caractère.

Vanglas est né avec un cœur excellent, une intelligence supérieure; mais il a de l'ambition, beaucoup de vanité et de la faiblesse. Ses belles qualités le rendent dévoué à ses amis, il réve leur bonheur, mais ses faiblesses, ses vices, combattent ses bonnes dispositions, il a le désir de leur être utile, tout en contribuant à leur ruine.

Dans *Le Susceptible*, Picard nous fait voir tout le ridicule et le malheur que la susceptibilité traîne à sa suite.

Si la susceptibilité n'est pas un vice, au moins c'est un défaut de caractère, que les parens ou ceux qui les remplacent auprès des jeunes-gens, ne peuvent assez surveiller.

Le susceptible est malheureux et rend malheureux tous ceux qui lui sont attachés.

La quatrième pièce, *Une matinée de Henri IV*, est comme la précédente une Comédie en un acte. Son but est de montrer combien il est facile aux supérieurs de faire faire de bonnes actions, à ceux qui dépendent d'eux, en les y encourageant et par des paroles et des exemples.

Je publierai dans le premier volume de ma collection, les quatre pièces dont je viens de parler.

Dans le second, le *Misanthrope*, le *Bourgeois gentil-homme* et les *Femmes savantes*. Toutefois je retrancherai des femmes savantes, quelques expressions un peu libres ;

Dans le troisième, le *Cid*, *Cinna*, *Rodogune*, les *Horaces* de Corneille.

Dans le quatrième, *Zaire*, *Alzire*, *Mérope*, l'*Orphelin de la Chine* par Voltaire.

Enfin le cinquième volume comprendra *Esther*, *Andromaque*, *Athalie*, *Iphigénie et Bajazet*, par Racine.

CHARLES DE BEHR.

New-York, 25, *Mai*, 1830.

LA

MANIE DE BRILLER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 23 SEPTEMBRE 1806.

........La chétive pécore
s'enfla si bien qu'elle creva.
La Fontaine.

PERSONNAGES.

DERMANCE, négociant.
MADAME DERMANCE, sa femme.
HENRIETTE, leur fille.
BOURVILLE, négociant.
MADAME BOURVILLE, sa femme.
LAMARLIÈRE, ami de Bourville et de Dermance.
MADAME LAMARLIÈRE, sa femme.
MADAMOISELLE LEBLOND, revendeuse à la toilette.
PIERRE, valet de Lamarlière.
JACQUES, valet de Bourville.

La scène se passe à Paris, dans une maison commune à Dermance et à Bourville.

LA MANIE DE BRILLER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERMANCE, MADAME DERMANCE.

DERMANCE.

MORBLEU ! madame, j'entends être le maître chez moi. Vous dépensez trop, vous dépensez mal ; il m'en coûte de faire le mari grondeur ; mais enfin que m'avez-vous apporté pour dot ? Des talents, des graces, mille qualités, estimables sans doute ; mais voilà tout. Tandis que moi, déjà négociant accrédité, lancé....

MADAME DERMANCE.

Bien, monsieur ; cherchez à m'humilier : vous n'y parviendrez pas. Je suis fille d'avocat : ma naissance, mon éducation, me mettent au-dessus de vos reproches. Que trouvez-vous à reprendre dans ma dépense ? J'ai la vanité de suivre les modes, de ne pas me laisser éclipser par les femmes de ma société, par cette madame Bourville sur-tout, la femme de votre ami, de votre confrère, qui est venu se loger dans notre maison, presque dans le même appartement. Mais cette affectation de jouer un jeu énorme, cet élégant cabriolet dans lequel vous courez tout Paris, sans que jamais j'en puisse disposer ; ces grands dîners

où je m'ennuie, et dont il faut que je fasse agréablement les honneurs, ne sont-ils pas plus coûteux que mes cachemirs, mes dentelles, mes diamants? Or, maintenant, tourmentez-moi, accablez-moi, rendez-vous la risée de tout Paris, en lésinant avec votre femme.

DERMANCE.

Qui? moi, lésiner! eh, ventrebleu! je me ruine plutôt.

MADAME DERMANCE.

Que dites-vous là? vous vous ruinez?

DERMANCE.

Eh non! vivacité, emportement: non, je ne me ruine pas.

MADAME DERMANCE.

En vérité, il y a de quoi se trouver mal aux propos que vous tenez.

DERMANCE.

Encore une fois, calmez-vous, rassurez-vous; j'ai eu tort de mettre de l'aigreur dans mes remontrances. Mes affaires n'ont jamais été si brillantes. Mon intelligence, ma capacité, vous répondent de ma fortune. Je suis heureux, très-heureux avec vous.

MADAME DERMANCE.

Eh bien! à la bonne heure; je vous aime quand vous parlez raison.

DERMANCE.

Je voulais vous dire seulement qu'il ne suffit pas de gagner. Nous sommes seuls. Cette manie de paraître, de briller, ne nous entraine-t-elle pas un peu loin? Nous avons une fille à marier.

MADAME DERMANCE.

Fort bien; mais encore faut-il soutenir son état.

DERMANCE.

Oh! sans doute; mais il y a des événements qu'il faut craindre, qu'il faut prévoir; ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude. Mais vois-tu bien, ma bonne amie: nous étions

trois jeunes gens, simples garçons marchands dans le même magasin, Lamarlière, Bourville et moi. Je m'établis le premier; le bonheur me sourit. En moins de deux ans je gagne cent mille francs; je m'imagine que cela durera toujours; cela a continué, à peu de chose près. C'est alors que j'ai le bonheur de t'épouser. Bourville, jaloux de me voir aussi avancé, trouve une espèce de fermière, qui lui apporte une grosse dot: le voilà marchand à Saumur; mais bientôt l'ambition, le désir de m'égaler, le font venir à Paris. Depuis six ans, nous disputons à qui fera le plus d'affaires, le plus de dépenses; eh bien! il y a des moments où je suis tenté de croire que Lamarlière a pris le meilleur parti.

MADAME DERMANCE.

Fi donc! Lui et sa femme sont bien les plus braves gens.... Je les ai jugés dans le peu de temps que nous avons passé à leur manufacture, près d'Orléans. Mais vivre en province! ah! monsieur Dermance, cela vous conviendrait-il?

DERMANCE.

Enfin, il commande à ses ouvriers; il n'a personne à envier.

MADAME DERMANCE.

Crois-tu donc qu'il soit impossible de vivre à Paris sans trop dépenser?

DERMANCE.

C'est précisément ce que je veux te prouver. Il faut du luxe, du faste, mais modérément.

MADAME DERMANCE.

Eh! mais, je ne demande pas mieux que de chercher avec toi quelques économies.

DERMANCE.

C'est cela, des réformes.

MADAME DERMANCE.

Des sacrifices qui ne paraissent pas.

DERMANCE.

D'abord tes diamants?

MADAME DERMANCE.

Mes diamants !

DERMANCE.

Voilà six mois que je ne te les ai vus.

MADAME DERMANCE.

C'est qu'il n'y a rien de si bourgeois que de ne jamais sortir sans être chargée de pierreries, comme madame Bourville ; mais une femme ne peut se passer de diamants. Vendez votre cheval, votre cabriolet, tout ce que vous voudrez, j'y consens ; mais laissez-moi mes diamants.

DERMANCE.

Eh bien ! je serai plus raisonnable que toi ; je garde mon cabriolet : ce n'est pas une affaire de luxe ; mais plus de jeu, plus de fêtes, plus de repas ; je rends à l'orfèvre notre nouveau service en argenterie ; je ne reçois plus que mes amis.

MADAME DERMANCE.

De mon côté, je verrai, je te promets... Eh ! mon Dieu ! je tiens si peu à la parure. Et ma fille, qu'en a-t-elle besoin ! Une jeune personne est toujours bien. Et puis, son éducation s'avance : je congédierai tous ses maîtres : elle en sait autant qu'eux ; hors le maitre de danse cependant : oh ! celui-là est trop essentiel.

DERMANCE.

Voilà ce que c'est ; il ne s'agit que de s'entendre.

MADAME DERMANCE.

Tu verras, tu verras comme je vais être simple, économe...

SCÈNE II.

DERMANCE, MADAME DERMANCE ; JACQUES, EN JOKEY.

JACQUES.

Monsieur et madame....

DERMANCE.

Eh ! mais, c'est Jacques !

MADAME DERMANCE.

Comment! Jacques? le domestique de madame Bourville?

JACQUES.

Madame ne me reconnaissait pas, à cause du changement, c'est tout simple. Je ne suis plus laquais, je suis jokey.

MADAME DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette fantaisie d'habiller en jokey un petit nigaud de paysan qu'ils ont fait venir de Saumur?

DERMANCE.

La toque de velours! le galon d'argent! il est magnifique.

JACQUES.

Cela me sied, n'est-ce pas? Comme monsieur a pris un cabriolet....

DERMANCE.

Qui? Bourville?

MADAME DERMANCE.

Pas possible; sa femme ne m'en a rien dit hier au soir.

JACQUES.

Je le crois bien: c'est une surprise qu'ils ont voulu faire à leurs amis; parce qu'enfin la fortune de nos amis, cela nous cause toujours du plaisir ou du dépit; et monsieur et madame, qui rendent justice aux sentiments de monsieur et de madame...

MADAME DERMANCE.

Ils ont raison.

JACQUES.

Bref, c'est une grande affaire en marchandises que monsieur a terminée hier à sa satisfaction; et tout de suite, il a commandé le cheval, le cabriolet et ma veste; c'est-à-dire, il a acheté le cabriolet de rencontre d'un homme qui a tant mangé, qu'il vend tout.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville n'en est peut-être pas le dernier propriétaire.

JACQUES.

Oh ! oui ; monsieur peut monter encore, et il m'envoie demander s'il peut vous voir avant de sortir ce matin.

MADAME DERMANCE, *à son mari.*

Ils veulent nous narguer.

DERMANCE.

Eh ! vraiment, ce salon ne tient-il pas à son appartement comme au mien ?

MADAME DERMANCE.

Qu'a-t-on besoin de se faire annoncer, quand on demeure dans la même maison ?

JACQUES.

C'est juste. C'est monsieur Bourville le fils qui sera enchanté quand il apprendra cela dans la manufacture de ce monsieur Lamarlière, chez lequel il travaille. Madame n'a pas manqué de lui écrire ; je viens de porter la lettre à la poste. Ainsi donc, je vais prévenir mes maîtres ; et, avec votre permission ; j'irai voir si mademoiselle Lucile, votre femme de chambre, me reconnaîtra sous mon costume de jokey.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DERMANCE, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Eh bien ! monsieur ?

DERMANCE.

C'est inconcevable. Ces gens-là se ruineront.

MADAME DERMANCE.

Resterez-vous en arrière ?

DERMANCE.

Ce Bourville ! mon crédit vaut le sien ; c'est un sot. Quand nous étions jeunes, en plaisirs, en affaires il cherchait à marcher sur mes pas ; mais sans goût, sans délicatesse, sans le

moindre tact. Je le fatiguais à courir après moi ; il ne pouvait m'atteindre.

MADAME DERMANCE.

Que sa femme est bien avec lui ! Une vraie paysanne sans éducation, reprochant sans cesse à son mari que c'est la dot qu'elle a apportée qui a commencé leur fortune. Quel chemin elle a fait, de la ferme de son père à sa petite ville, et de sa petite ville à Paris, où elle nous apporte à la fois la gaucherie de la campagne et les ridicules de la province ! Malheureusement les ridicules vont en augmentant, les qualités en déclinant. On passe à une femme d'être vive, étourdie, légère ; mais il faut être jeune.

DERMANCE.

Je vois ce que c'est ; Bourville aura fait un bénéfice quelconque, et aujourd'hui il dépense le double de ce qu'il a gagné hier. Eh bien ! voilà les gens qui sont heureux ; tout leur réussit. Qu'on vienne nous dire qu'il faut de l'esprit pour faire fortune : celui-ci, le bien lui vient en dormant ; il ne songe qu'à ses plaisirs ; c'est dommage qu'il s'ennuie par-tout.

SCÈNE IV.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Bonjour, mon père.

DERMANCE.

Bonjour, ma chère enfant. (*A part.*) Ah ! monsieur Bourville, vous vous ennuyez d'aller à pied.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Dupré est-il venu ?

HENRIETTE.

Oui, maman ; j'ai pris ma leçon.

MADAME DERMANCE.

Bien, ma chère Henriette. C'est aujourd'hui notre bal d'a-

bonnés, je veux que tu y brilles encore plus que la dernière fois.

DERMANCE.

Ecoute, écoute ta mère, mon enfant ; j'aime à la voir tirer vanité de sa fille.

MADAME DERMANCE.

Oui, c'est là que j'ai placé tout mon orgueil.

HENRIETTE.

J'aime beaucoup la danse, maman ; mais je vous avoue que je préférerais les contre-danses : on est moins remarqué.

MADAME DERMANCE.

Pourquoi donc cela ? Il faut danser seule, mademoiselle.

DERMANCE.

Oui, les gavottes, les boleros. A quoi servirait-il qu'on vous eût appris tous ces pas, si vous ne dansiez qu'avec tout le monde ?

HENRIETTE.

Moi, je suis un peu de l'avis de monsieur Bourville le fils. L'hiver dernier, il était encore à Paris, et il me disait qu'il n'aimait pas voir une jeune personne se donner en spectacle.

MADAME DERMANCE.

Bourville le fils est un sot dans son genre, comme son père dans le sien. Je le crois bien, qu'il souffrait de vous voir danser. Ses parents ont dépensé assez d'argent pour son éducation ; comment en a-t-il profité ?

HENRIETTE.

Il ne sait pas danser, mais monsieur Lamarlière en est fort content.

MADAME DERMANCE.

Oui, grâce au Ciel, son père l'a envoyé en province. Il peut faire quelque jour un bon commerçant, un bon manufacturier ; mais il ne sera jamais un homme aimable.

DERMANCE.

En un mot ma fille, je veux que tu paraisses, qu'on te re-

marque, qu'on t'admire. Oui, je reprends mon courage. Je ne veux pas baisser, je ne baisserai pas.

SCÈNE V.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE, BOURVILLE; MADAME BOURVILLE, EN AMAZONE.

BOURVILLE.

Me voici, mon cher.

DERMANCE.

C'est toi, Bourville.

MADAME BOURVILLE.

Eh! bonjour, ma toute belle; que je vous embrasse. Mais, en vérité, vous rajeunissez tous les jours; quel air de santé, de fraîcheur! quelles couleurs vives, piquantes, naturelles! Où prenez-vous votre rouge? Eh bien! vous savez mon bonheur? monsieur Bourville s'est donné un cabriolet, je veux l'essayer; nous allons au bois.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville sait donc conduire?

BOURVILLE.

Oh! pas beaucoup; mais cela s'apprend; et puis une fois hors de Paris, je ne suis plus inquiet.

MADAME BOURVILLE.

Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

DERMANCE, *à part.*

En effet, madame a pris quelques principes chez son père.

MADAME BOURVILLE.

J'ai mis mon habit d'amazone; j'ai bien fait, n'est-ce pas?

BOURVILLE.

Un cheval superbe! et pas trop cher: mille francs; on m'a dit que c'était pour rien.

DERMANCE.

Vraiment, es-tu content de ton marchand? Tu me l'enseigneras. Je cherche un attelage.

BOURVILLE.

Pour qui ?

DERMANCE.

Pour moi. Ma femme se plaint de ne pas jouir de mon cabriolet ; je prends un carrosse.

MADAME DERMANCE.

Un carrosse ! Ah ! j'en mourrai de joie.

MADAME BOURVILLE.

Vous prendriez un équipage ! A ce qu'il me paraît, vos affaires prospèrent.

DERMANCE.

Eh ! mais, je ne me plains pas.

MADAME BOURVILLE.

Eh bien ! vantez-vous donc de la belle situation de votre commerce, monsieur Bourville ! Vous voyez. Il me semble cependant qu'avec la dot que je vous ai apportée....

BOURVILLE.

Un moment, ma femme, un moment ; chaque chose à son tour.

MADAME DERMANCE.

Eh ! mon Dieu ! ma chère, faut-il, parce que vous avez de l'humeur, chercher querelle à votre mari ?

MADAME BOURVILLE.

Moi, de l'humeur ! vous vous trompez, ma chère ; je suis dans une joie, un enchantement.... Mais c'est qu'il est cruel que la fortune des pauvres femmes se trouve employée tout entière.... Heureusement mon fils n'est pas dans la position où se trouvait son père. Raison de plus pour attendre, et ne lui laisser faire qu'un excellent mariage.

BOURVILLE.

Oh ! mon fils, je ne sais pas de qui il tient. Il a de l'esprit.... c'est un Caton.

MADAME BOURVILLE.

Sans moi, il serait encore à Paris ; au lieu qu'à présent,

chez ce brave monsieur Lamarlière, il travaille, il s'instruit, et il ne perd pas son temps à filer un parfait amour qui ne peut conduire à rien.

MADAME DERMANCE.

Croyez, ma bonne amie, que, pour ma part, j'ai fort approuvé le parti que vous avez pris pour votre fils. A propos, Henriette, avez-vous répété cette sonate que vous devez exécuter au prochain concert avec ce jeune colonel?

HENRIETTE.

Oui, maman.

MADAME DERMANCE.

Un jeune homme fort intéressant, qui paraît se plaire beaucoup dans notre société.

MADAME BOURVILLE.

La musique! Ah! que vous avez bien fait de faire apprendre toutes ces belles choses à votre fille dans sa jeunesse! Moi, j'avais pris des maîtres en arrivant à Paris; mais, c'est singulier; ils me trouvaient des dispositions, et je n'avançais pas. C'est leur faute. Ces imbécilles-là m'ennuyaient avec leurs commencements, qu'ils m'apprenaient comme à un enfant.

DERMANCE.

Grâce à l'éducation que madame a reçue, le meilleur maître de ma fille a été sa mère.

MADAME BOURVILLE.

Oh! les maîtres n'ont pas nui. Il n'y a que dans la danse que j'aie fait quelques progrès. Tenez, voyez si je ne fais pas bien le pas de walse..... Ta la la la rera. (*Elle chante et danse.*) Ahi!

MADAME DERMANCE.

Eh! quoi donc, une entorse?

MADAME BOURVILLE.

Non, ce n'est rien.

MADAME DERMANCE.

Eh! ma chère,

"Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace;"

la vôtre est de plaire à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cela? c'est comme le refrain d'une chanson.

MADAME DERMANCE.

Point du tout, c'est d'une fable de La Fontaine.

MADAME BOURVILLE.

Ah! une fable. Allons, monsieur Bourville, donnez-moi la main, et partons. Sans adieu, belle. Comment vous mettez-vous pour aller ce soir au bal? Pourquoi vous voit-on toujours sans vos diamants?

MADAME DERMANCE.

Les perles sont de meilleur ton.

MADAME BOURVILLE.

De meilleur ton? J'en aurai.

BOURVILLE.

Ah çà, Dermance, je donne après-demain un grand dîner au Rocher de Cancale; vingt-cinq amis intimes, pas davantage. Tu en seras?

DERMANCE.

Pas possible; c'est le jour que le ministre a pris pour venir dîner chez moi.

BOURVILLE.

Ah! diable! j'avais compté sur toi.

MADAME BOURVILLE.

Eh! laissez donc monsieur; puisque monsieur reçoit le ministre, il faut bien vous résoudre à vous passer de lui. Jacques, Jacques, mon jokey, je n'ai pas encore de cocher, moi; mais cela viendra. (*A Jacques qui paraît.*) Marchez devant.

(*Bourville et sa femme sortent.*)

SCÈNE VI.

DERMANCE, MADAME DERMANCE, HENRIETTE.

MADAME DERMANCE.

Les voilà partis. S'ils venaient ici pour chercher des félicitations sur leur cabriolet, ils doivent être enchantés ; ils ne seront pas aussi contents de leur promenade qu'ils se le promettaient ; cela console. Mais, mon ami, est-ce une plaisanterie que vous avez voulu faire, en parlant de ce carrosse ?

DERMANCE.

Une plaisanterie ! Non parbleu, je n'en aurai pas le démenti. C'est comme le dîner du ministre ; je tiens à le recevoir, et son secrétaire m'a fait espérer....Que Bourville donne ses repas chez le restaurateur ; moi, je donne les miens chez moi. Celui-là peut m'être très-utile. Je garde mon argenterie. Le reste vous regarde, madame.

MADAME DERMANCE.

Fiez-vous à moi ; tout sera convenable.

DERMANCE.

Moi, je vais chez mon sellier. Il faut aussi que je voie quelques agents de change, quelques courtiers, mon notaire. Vous entendez bien que, pour frapper un pareil coup, il faut risquer, il faut entreprendre. Sans adieu, ma bonne amie. Embrasse-moi, ma fille ; repasse encore ta sonate. Il est fort aimable, ce jeune colonel ; il fera un chemin très-rapide ; j'aurai fait le mien, je l'espère au moins ; et alors....Vous, madame, tâchez cependant, d'économiser ; car, en vérité, vos dépenses, celles que vous faites pour votre fille....Je vais chez mon sellier.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MADAME DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père nous recommande l'économie, et il se donne un carrosse!

MADAME DERMANCE.

Une boutade, un caprice, auquel il ne faut pas prendre garde.

HENRIETTE.

Pardon, maman: il ne m'appartient pas de blâmer mes parents; mais, au risque de leur déplaire, mon premier devoir n'est-il pas de leur dire ce que je pense? Croyez-vous trouver le bonheur dans cette lutte perpétuelle entre monsieur Bourville et vous?

MADAME DERMANCE.

Et pourquoi ces gens-là cherchent-ils à l'emporter sur nous? Je ne veux pas être humiliée.

HENRIETTE.

Mais si cette crainte d'être humiliée vous amène des chagrins? Je vous ai vue quelquefois sombre, mélancolique en sortant du jeu, en quittant vos marchands, mademoiselle Leblond sur-tout.

MADAME DERMANCE.

Moi, je suis toujours très-gaie, très-heureuse. Je joue très-petit jeu, on ne t'a pas dit que je jouasse gros jeu? Mademoiselle Leblond est une fille charmante, qui me vend à crédit des marchandises d'occasion. Je suis en compte avec elle, comme madame Bourville. J'ai toujours du plaisir à la voir.

SCÈNE VIII.

MADAME DERMANCE, HENRIETTE; MADEMOISELLE LEBLOND, PORTANT DES CARTONS ET DES PAQUETS.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Votre servante, madame.

MADAME DERMANCE.

Nous parlions de vous, mademoiselle Leblond. Eh! mais, mon Dieu! vous devez étouffer sous le poids de vos paquets.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Que voulez-vous, madame; quand on est obligé de travailler pour vivre.... Permettez que je m'asseye. Ne vaut-il pas bien mieux prendre un peu de peine.... je n'en peux plus, en vérité.... que de se conduire.... comme tant d'autres? Des choses charmantes que j'apporte à madame. Une robe de cour qui n'a été portée qu'une fois; la femme de chambre me l'a assuré; c'est frais comme du neuf; une partie d'étoffes du matin, que le marchand cède à moitié prix, parce qu'il veut voyager; et un voile de dentelle qui n'a pas été blanchi; je l'ai acheté à la vente d'une femme qui avait peu de linge, mais des cachemires superbes.

MADAME DERMANCE.

Non, non, mademoiselle Leblond; je vous dois déjà assez.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Fi donc, madame; puis-je être inquiète avec madame? Sans parler de la confiance que madame est faite pour inspirer, nous sommes encore loin de compte.

MADAME DERMANCE, *bas.*

Paix donc, je vous en prie. (*Haut.*) J'ai assez de robes, j'ai trop de dentelles.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Mais ces petites étoffes? Regardez donc comme c'est joli, comme c'est de bon goût, comme cela siérait à mademoiselle, à madame! On prendrait ces dames pour les deux sœurs, je le parie.

MADAME DERMANCE.

Vous êtes une sirène, mademoiselle Leblond, je ne prendrai rien; et comme j'espère bientôt terminer notre compte à ma satisfaction....

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh! mon Dieu! madame, je n'en doute pas, et ce n'est pas là ce qui doit arrêter madame. Madame garde les deux pièces, n'est-ce pas? Cela fera trois robes; ne parlons pas du prix: neuf francs l'aune.

MADAME DERMANCE.

En effet, c'est pour rien: mais pourquoi ne portez-vous pas toutes ces bonnes occasions à madame Bourville?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Madame Bourville! oh! je ne suis pas jalouse de conserver sa pratique. Comment, madame, voilà huit mois que je ne peux en tirer un écu, et c'est bien dix-huit cent quatre-vingts francs qu'elle me doit.

MADAME DERMANCE.

En vérité?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Si elle ne devait qu'à moi encore, je serais tranquille.

MADAME DERMANCE.

Eh bien! ma fille, qu'en dis-tu?

HENRIETTE.

Moi, maman, je dis qu'il est bien malheureux que cette envie de paraître plus qu'elle n'est ait exposé madame Bourville à de telles indiscrétions.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ah! vous avez raison, cela m'est échappé; mais vous êtes ses amies, vous n'en direz rien.

MADAME DERMANCE.

Oh! n'ayez pas peur. Allons, je prends vos étoffes. Et vous dites donc que madame Bourville doit à tout le monde?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je ne fais que le soupçonner, madame. On prétend qu'elle a le malheur de mettre des sommes énormes à la loterie. Et son pauvre mari! c'est une pitié! s'il savait tout, il serait capable de se défaire; avec cela que la tête n'est pas forte. Moi

je suis douce, compatissante; jusqu'ici je n'ai rien dit; mais la patience se perd à la fin.

MADAME DERMANCE.

Ah! je vous en prie, mademoiselle Leblond, menagez-la, quand ce ne serait que par égard pour moi: c'est une si bonne personne, malgré tous ses ridicules.

SCÈNE IX.

MADAME DERMANCE, HENRIETTE, MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Je vais m'évanouir un verre d'eau, de l'eau de mélisse. C'est affreux, c'est épouvantable. On n'est pas de cette maladresse-là.

MADAME DERMANCE.

Eh! mon Dieu! que vous est-il donc arrivé?

MADAME BOURVILLE.

Un événement, un accident, une horreur. Au détour de la rue, monsieur Bourville...Pourquoi veut-on se mêler de ce qu'on ne sait pas? Je lui dis à dia, il tourne à droite, il accroche la boutique du libraire, voilà les brochures dans le ruisseau, deux glaces cassées, le libraire qui s'emporte, le monde qui s'amasse. Moi, je veux parler, on dit que je crie; je rougis jusqu'au fond de l'ame, je laisse monsieur Bourville se débattre, je prends un fiacre, et me voilà.

MADAME DERMANCE.

Vous n'êtes pas blessée?

MADAME BOURVILLE.

Mais non, je ne crois pas; mon mari non plus, Jacques non plus. Mais jugez donc de mon malheur, du scandale... Ah! bonjour, mademoiselle Leblond.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je vous salue, madame.

MADAME DERMANCE.

C'est trop heureux que l'accident n'ait pas eu de suites. Te-

nez, pour vous consoler, voyez ces jolies étoffes que mademoiselle Leblond m'a apportées. Il faut vous en donner une robe. Vous en avez encore, mademoiselle Leblond, n'est-il pas vrai ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Hélas ! non. Ce sont les deux dernières pièces que j'ai fournies à madame.

MADAME BOURVILLE.

Comment ! vous n'en avez plus ; oh ! il faudra bien que vous m'en trouviez.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh ! mais, madame on ne fait pas l'impossible.

MADAME DERMANCE.

Oh ! elle vous en trouvera, j'en réponds, c'est une fille si bonne, si alerte pour des pratiques aussi exactes que vous. Mais pardon, on m'attend. Pauvre femme ! Vous avez dû avoir une frayeur !.. Calmez-vous ; je suis à vous dans l'instant. Mais pourquoi vous laisser conduire par votre mari ? Je vous en prie, mademoiselle Leblond, dès que vous aurez du nouveau, ne manquez pas de me l'apporter. Vous remettrez ces étoffes à ma femme de chambre.

(*Elle sort avec sa fille.*)

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je n'y manquerai pas, madame.

SCÈNE X.

MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Que veut dire ce ton ironique ? J'espère, mademoiselle, que vous n'avez rien dit qui pût me compromettre.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Moi, madame ! pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

MADAME BOURVILLE.

Pourquoi donc serrez-vous si vite vos cartons, vos paquets ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Oh ! il n'y a rien là qui puisse convenir à madame.

MADAME BOURVILLE.

Comment ! rien ; ah ! voyons, je vous en prie.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ma foi, madame, il est inutile de s'exposer plus qu'on ne l'est.

MADAME BOURVILLE.

Plaît-il, mademoiselle ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je dis que quand madame aura acquitté le premier mémoire, je serai à ses ordres ; mais que jusque-là...je suis prête à vendre...au comptant.

MADAME BOURVILLE.

Vous êtes une impertinente.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Impertinente ! Je n'aime pas les injures, madame ; je m'adresserai à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

A mon mari ! ne vous avisez pas de cela. Revenez demain, dans la journée, ce soir ; vous serez payée. Mais après, ne remettez plus les pieds chez moi. Je voudrais bien savoir par quelle raison mademoiselle accorde la préférence à madame Dermance, et lui laisse prendre à crédit tout ce qu'elle veut ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh ! mais vraiment ! si madame voulait employer les secrets de madame Dermance....

MADAME BOURVILLE.

Les secrets ! Et quels secrets ?

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je ne peux pas les dire, madame.

MADAME BOURVILLE.

Ah ! dites donc, dites donc, mademoiselle Leblond, ma bonne petite mademoiselle Leblond.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Non, madame ; je ne sais pas trahir la confiance des personnes. Voilà votre mari, je sors, et je reviendrai dans la journée, comme madame a bien voulu me le permettre. (*Elle sort.*)

MADAME BOURVILLE, *seule.*

Des secrets ! madame Dermance a des secrets. Ah ! si je pouvais les pénétrer.

SCÈNE XI.

BOURVILLE, MADAME BOURVILLE.

BOURVILLE.

J'en suis quitte pour quelque argent : je me suis hâté d'accourir, parce que j'ai pensé que tu étais inquiète de moi.

MADAME BOURVILLE.

Moi, monsieur ? très-inquiète, assurément. Ainsi, nous voilà revenus de notre promenade ?

BOURVILLE.

Je n'en suis pas fâché. Tu m'entraînais, et j'ai des affaires ce matin ; mais console-toi ; demain....

MADAME BOURVILLE.

Demain ! je ne sors plus avec vous en cabriolet ; je ne veux pas non plus me faire conduire par un jokey, j'aurais l'air d'une solliciteuse de places ; vous entendez ce que cela veut dire ?

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

MADAME BOURVILLE.

Oui, monsieur ; en attendant que vous ayez un carrosse, comme votre ami Dermance, c'est une demi-fortune qu'il me faut.

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

MADAME BOURVILLE.

C'est la mode ; c'est le moins que je puisse prétendre. Est-

ce que vous n'auriez pas dû me prévenir?... Oui, mon mari, une demi-fortune, ou nous nous brouillerons. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

BOURVILLE, SEUL.

Mais, ma femme.... Allons, voilà une autre fantaisie. Oh! quel argent il m'en coûte pour avoir de temps en temps de la bonne humeur dans mon ménage. Il est bien heureux, Dermance! il doit tout à lui-même. De mon côté, je vais un peu vite. Enfin j'ai touché hier des sommes; et aujourd'hui.... J'ai les manières trop grandes, trop distinguées.... Je suis trop aimé des femmes, moi; cela me ruine... Et ces lettres de change dont l'échéance approche.... Oh! je ne m'inquiète guère..... Une affaire manque, j'en risque une autre, et tout cela se succède si bien.... que je ne sais pas trop où j'en suis; mais on vit et l'on dépense.

SCÈNE XIII.

BOURVILLE, DERMANCE.

DERMANCE, *à part.*

Excellente spéculation! cent pour cent de bénéfice! mais les fonds.... Et cet orfèvre qui me tourmente! (*Haut.*) Ah! te voilà, Bourville.

BOURVILLE.

Moi-même.

DERMANCE.

Tu ne vas pas au bois de Boulogne?

BOURVILLE.

Non, un accident... Et puis j'ai fait réflexion. J'ai donné des rendez-vous; les affaires commandent. J'ai à recevoir de l'argent. (*A part.*) Si je m'adressais à lui.

DERMANCE.

Tu vois un homme transporté, mon ami; on vient de me proposer une opération superbe. Je ne la cherchais pas, on est venu me trouver.

BOURVILLE.

Je t'en fais mon compliment. Moi, je n'ai que le courant; mais il va très-bien.

DERMANCE.

C'est une acquisition dans le grand genre, des bois, des prés, des usines, un domaine, des domaines.

BOURVILLE.

Moi, je ne sais auquel entendre. Je fais la commission, j'entreprends pour mon compte. Tu as vu mon nouveau magasin; il n'y a pas là d'armoires vides ni de paquets de foin; et mes eaux-de-vie, mes cafés, mes sucres, mon chantier!

DERMANCE.

Je pourrai te vendre mes bois. Je projette des coupes, des démolitions. Le bois est bien jeune, le bâtiment à abattre est en bon état: mais les bois, le fer, les plombs, les matériaux me paieront une portion du capital, et le château me restera.

BOURVILLE.

Un château! tu auras un château! Ma foi, moi, j'aime mieux faire valoir, et louer, comme je fais, une maison aux portes de Paris.

DERMANCE.

Tu fais bien; mais moi, qui me trouve gagner assez, je peux bien céder à la manie de la propriété.

BOURVILLE.

Ainsi tu es content?

DERMANCE.

Très-content.

BOURVILLE.

Et moi aussi. Je te dirai que je suis sur le point de placer, comme on ne place pas, une très-forte somme. J'attends des rentrées, elles ne me manqueront pas.

DERMANCE.

Non, elles ne te manqueront pas. Mais juge donc quelle excellente affaire! cent mille francs comptant, des délais pour le reste, et une rente viagère sur deux vieilles têtes qui ne peu-

vent pas aller loin. Je n'en suis pas aux expédients; mes fonds me suffiront.

BOURVILLE.

Oui, ils suffiront, et même s'il me manquait quelque chose, je pourrais m'adresser à toi, n'est-ce pas?

DERMANCE.

A moi? Tu veux m'emprunter?

BOURVILLE.

Oh! peut-être.

DERMANCE, *à part.*

Il s'adresse bien. (*Haut.*) Mais, mon ami, je ne sais pas....

BOURVILLE.

Comment! tu ne sais pas? (*A part.*) Je le reconnais là.

DERMANCE.

Fais une chose plutôt; renonce à ton affaire; la mienne est plus belle, je le parierais. Prête-moi tes fonds.

BOURVILLE.

Ah! tu comptais sur moi?

DERMANCE.

Pas du tout; c'est par l'intérêt que je prends à un ami.

BOURVILLE.

Laisse donc. Chacun pour soi. Fais tes affaires, je ferai les miennes. (*A part.*) Quel égoiste!

DERMANCE.

A la bonne heure. Tu entends bien que ce n'est pas un service que je te demandais. Avec ma signature, je trouverai.... l'impossible....(*A part.*) Je ne sais où donner de la tête.

BOURVILLE.

La mienne vaut encore quelque chose sur la place. (*A part.*) Comment diable satisfaire ma femme à présent?

DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est? Tu me boudes, je crois?

BOURVILLE.

Moi, te bouder! Ah! tu me connais bien mal! On se pro-

pose, on se demande, on prête ou l'on ne prête pas, et l'on n'en reste pas moins amis.

DERMANCE.

Bons amis?

BOURVILLE.

Excellents amis. Iras-tu à notre société demain? Je n'irai plus, moi; on y joue trop petit jeu, et puis ils y ont admis des artistes. Cela joue serré.

DERMANCE.

Quel bien je ferai dans mes terres, à mes pauvres paysans! Tu y viendras avec ta femme, ton fils. Justement c'est près d'Orléans, à deux lieues de la manufacture de Lamarlière; vous aurez des logements à choisir. Dix appartements de maître complets.

BOURVILLE.

C'est superbe!

SCÈNE XIV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, monsieur Lamarlière et sa femme qui arrivent à Paris.

DERMANCE ET BOURVILLE.

Lamarlière!

HENRIETTE.

Voilà Pierre, leur vieux domestique, qui ne les précède que d'une heure; il a déjà parlé à maman.

SCÈNE XV.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Votre serviteur, mes bons messieurs. D'abord je dois vous demander bien pardon pour mon maître; ce n'est qu'au mo-

ment de monter en voiture qu'il a pu trouver le temps d'écrire deux mots que voilà à monsieur Dermance.

(*Il remet une lettre à Dermance.*)

BOURVILLE.

Ah! c'est à toi qu'il écrit.

PIERRE.

Nous avons eu tant d'embarras pour les visites à faire à monsieur notre préfet, pour emballer toutes nos marchandises. Oui, mademoiselle, nous venons exposer les produits de notre industrie. C'est glorieux pour notre manufacture; mais c'est bien juste. Allez, il n'y a pas eu de cabale contre nous; et madame a voulu profiter de l'occasion pour venir à Paris.

HENRIETTE.

Et monsieur Bourville le fils vient-il avec vous?

PIERRE.

Oh! pas tout-à-fait si vite, il faut quelqu'un de confiance pour accompagner le chariot de marchandises. Il ne sera ici que dans six jours. Et comme monsieur ne vous avait pas prévenus, moi je me suis proposé pour lui servir de courrier, et, en cas que cela vous gênât de nous loger, choisir quelque bon hôtel garni.

DERMANCE.

Comment, un hôtel garni! Se moque-t-il de moi? Croit-il que je ne sois pas en état de le loger? Ce bon Lamarlière! C'est là un véritable ami.

BOURVILLE.

Oui, un ami sur lequel on peut compter.

SCÈNE XVI.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE, MADAME DERMANCE.

MADAME DERMANCE.

Entendez-vous? mademoiselle Lucile, Dumont, Antoine, qu'on se dépêche, que tout soit prêt, élégant, commode. Cette

chère madame Lamarlière! quelle femme essentielle, intéressante! Point curieuse, point orgueilleuse.

SCÈNE XVII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE, PIERRE, MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Eh! mon Dieu! que veut dire tout ce train, tout ce bruit?

BOURVILLE.

Lamarlière et sa femme, qui seront ici avant une heure, qui logent chez Dermance.

MADAME BOURVILLE.

Et pourquoi pas chez vous, monsieur Bourville?

MADAME DERMANCE.

Réfléchissez donc, qu'habitant toutes deux la même maison, c'est comme s'ils logeaient chez vous.

MADAME BOURVILLE.

Justine, ma cravache, mes gants; il fait un temps superbe, je vais au-devant d'eux.

MADAME DERMANCE.

Nous y allons avec vous, ma chère. Eh bien! mon bon Pierre, allez donc vous reposer, vous rafraîchir; j'ai donné mes ordres.

PIERRE.

Bien sensible madame; j'y vais.

HENRIETTE, *à part.*

Il sera ici dans six jours.

PIERRE, *à Henriette.*

J'ai quelque chose à vous dire de la part du jeune homme; chut! *(Il sort.)*

SCÈNE XVIII.

BOURVILLE, DERMANCE, HENRIETTE; MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE.

MADAME DERMANCE.

Monsieur Bourville, vous emmenerez monsieur Lamarlière après-demain à votre Rocher de Cancale?

BOURVILLE.

Pourquoi donc? n'avez-vous pas du monde ce jour-là?

MADAME DERMANCE.

Vous entendez bien qu'il figurerait mal avec nos convives.

BOURVILLE.

Il s'ennuierait avec les miens.

DERMANCE.

Laissons cela, ne songeons qu'au bonheur de revoir un ancien camarade.

MADAME BOURVILLE.

En effet, qu'est-ce que la vanité auprès des plaisirs de l'ame? J'aime sa femme de tout mon cœur. Ce qui m'inquiète, c'est que ces provinciales, quand elles viennent à Paris, veulent tout voir, il faut les accompagner, et elles ont une tournure....

MADAME DERMANCE.

Qui donnera du relief à la vôtre, ma chère.

MADAME BOURVILLE.

C'est juste. Allons au-devant d'eux. Je me fais une fête de briller aux yeux de madame Lamarlière.

(*Elle sort avec son mari.*)

DERMANCE, *à sa femme.*

Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame; je veux que notre ami de province soit tout ébloui de notre éclat.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE, HENRIETTE; MESDAMES LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE.

LAMARLIÈRE.

MA foi, mes amis, vous avez bien fait de venir au-devant de moi; je ne me serais jamais douté que cet hôtel fût votre maison.

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est un palais!

BOURVILLE.

Oui, c'est joli.

DERMANCE.

Oh! je prendrai bientôt une maison entière. (*Appelant.*) Allons donc, Antoine, Dumont, servez monsieur, transportez les paquets. Ces drôles-là sont d'une négligence!

(*Deux valets traversent le théâtre portant des paquets.*)

MADAME DERMANCE.

Vous voici donc enfin, ma chère madame Lamarlière.

MADAME BOURVILLE.

J'avais dans l'idée qu'il m'arriverait quelque bonheur aujourd'hui.

DERMANCE.

Je devrais t'en vouloir. Songer à descendre dans un hôtel garni! J'ai un appartement d'ami complet.

BOURVILLE.

Et moi donc, n'ai-je pas l'entre-sol à ton service?

LAMARLIÈRE.

Bonjour, Dermance; bonjour, Bourville: la santé? elle est bonne. Les affaires? elles vont bien. Les miennes aussi, grâce au Ciel. Je ne marche pas aussi vite que vous; mais enfin il n'y a pas d'année sans quelques économies. Charmant voyage que je fais-là! L'honneur d'être appelé par le gouvernement! vous le savez, je ne suis glorieux que pour ma manufacture. Le plaisir de faire voir Paris à ma femme! cela flatte toujours une femme de province, et la joie de retrouver mes amis, mes camarades dans un bel état de prospérité. Demandez, je n'ai fait que chanter pendant toute la route; n'est-ce pas ma femme?

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est vrai. Quel aimable garçon que votre fils, madame Bourville! Il sera ici dans six jours. Et cette belle demoiselle, madame Dermance, comme elle est grandie, comme elle est embellie! Oh! monsieur Bourville le fils me l'avait bien dit.

LAMARLIÈRE.

Or çà, je dis mes affaires à tout le monde, moi: d'ailleurs ce ne serait ni avec vous ni avec vos femmes que je voudrais avoir de secrets. Outre l'exposition de mon industrie, j'ai un grand motif qui m'amène à Paris: voilà seize ans que je travaille; comme je vous disais, il n'y a pas eu d'année sans économies. Il est temps de placer cela utilement, agréablement: j'ai rassemblé tous mes fonds. Dis donc, femme, tu n'as pas oublié le portefeuille?

MADAME LAMARLIÈRE.

Il est là dans mon sac. Nous ne pensions pas être si riches. Deux cent trente-quatre mille cinq cents francs en bons effets, en bonnes lettres de change. J'en ai fait le compte hier.

DERMANCE.

En vérité?

BOURVILLE, *tendant la main à Lamarlière.*

Tant que cela! Ce cher ami!

LAMARLIÈRE.

Oh! pour vous, ce ne serait rien; pour nous, c'est une fortune.

MADAME BOURVILLE.

Et c'est madame Lamarlière qui a le portefeuille?

LAMARLIÈRE.

Oui vraiment; c'est toujours elle qui tient la bourse. Moi, je n'ai souvent pas le sou; mais je suis tranquille; elle ne me laisse manquer de rien. Brave femme! Quel dommage de ne pas avoir un ou deux enfants! Voilà tout ce qui manque à notre bonheur. Ainsi, mes amis, vous m'indiquerez quelque honnête notaire, quelque placement solide; sans usure, au moins. Outre que cela répugne, il faut s'en défier, n'est-ce pas? Toi, ma femme, tu vas te reposer, causer avec ces dames, et moi je vous souhaite bien le bonjour. J'ai des lettres de monsieur le préfet pour le ministre; c'est trop important pour que je retarde.

BOURVILLE.

Tu as des lettres pour le ministre? Oh! oh!

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous allez prendre une voiture, monsieur Lamarlière; je n'entends pas qu'à peine arrivé vous couriez à pied; le pavé de Paris est fatigant. Je t'en prie, mon ami, ménage-toi; ne vas pas faire une maladie.

BOURVILLE.

Attends, je vais faire atteler mon cabriolet.

DERMANCE.

Le mien est tout prêt dans la cour, et je ne sortirai pas.

LAMARLIÈRE.

Vous avez des cabriolets? Bravo, mes amis! Il ne saurait vous arriver autant de bonheur que je vous en désire; mais vous me donnerez quelqu'un pour conduire; je me perdrais, moi, et je crains les embarras.

DERMANCE.

Viens avec moi ; je vais donner des ordres à l'un de mes gens, et tout en descendant nous causerons.

BOURVILLE.

Je vous accompagne ; aussi-bien ai-je affaire à ma caisse. Or çà, tu loges chez Dermance ; mais aprèsdemain tu dines avec moi, en bon endroit, en bonne compagnie.

DERMANCE.

Point du tout. Tu reculeras ton dîner, mon cher Bourville ; Lamarlière sera bien aise de se trouver avec le ministre chez moi.

LAMARLIÈRE.

Avec le ministre !

DERMANCE.

Oui ; nous aurons quelques artistes, un concert.

MADAME BOURVILLE.

Dans huit jours je vous donne une fête à ma maison de campagne ; nous aurons aussi des artistes.

LAMARLIÈRE.

A merveille ! de plaisirs en plaisirs. Sans adieu, ma femme ; votre serviteur, mesdames ; bonjour, mon aimable demoiselle. Quelle jolie figure ! Il faut marier cela, Dermance.

(*Il chante.*)

"Et tôt, tôt, tôt, qu'on la marie."

Je ferai un second voyage tout exprès pour danser à la noce.

BOURVILLE.

Toujours aimable.

DERMANCE.

Toujours gai.

LAMARLIÈRE.

Je mourrai comme cela.

(*Il sort avec Bourville et Dermance.*)

SCÈNE II.

MESDAMES BOURVILLE, DERMANCE, LAMARLIÈRE ; HENRIETTE.

MADAME DERMANCE.

Que vous êtes heureuse, ma bonne amie! C'est un homme charmant que votre mari.

MADAME LAMARLIÈRE.

N'est-ce pas? Il me semble que c'est d'hier que nous sommes mariés. Il n'y a pas le plus petit changement, en vérité. Allez, il vous aime bien tous, et je n'en suis pas jalouse. Je ne lui connais qu'un défaut : quand il traite avec quelqu'un à qui il croit pouvoir se confier, il est d'une crédulité... C'est tout simple ; il ne songe à tromper personne, il ne peut soupçonner personne de vouloir le tromper. Et il se donne un mal! Dès cinq heures du matin il est avec ses ouvriers à dresser lui-même les métiers, à travailler sur de nouveaux procédés : c'est sa manie ; c'est son empire que sa manufacture.

MADAME BOURVILLE.

Mais cela doit vous faire une vie assez monotone ; pas de société, pas de beau monde.

MADAME LAMARLIÈRE.

Est-ce que jai le temps de m'ennuyer? est-ce que je n'ai pas mon ouvrage? est-ce que la journée ne se passe pas avec une rapidité?... C'est un détail qui ne finit pas. Soixante ménages qui sont autour de moi ; et je suis là comme une maîtresse de pension, comme une mère plutôt. Ils sont si bonnes gens? Ils me consolent de n'avoir point d'enfants. Et puis les confidences des jeunes filles, et les sermons qu'il faut faire aux jeunes garçons. Or, vous entendez bien, madame Bourville, que si je prends tant de soin des autres, je n'ai rien épargné pour le fils de nos amis : il ne néglige pas sa musique ; il fait des progrès surprenants dans le dessin. Mon mari est enchanté de son travail, et moi je suis enchantée de sa douceur, de son honnêteté, de sa décence.

MADAME BOURVILLE.

Oui, George est un bon enfant.

MADAME LAMARLIÈRE.

Joli garçon. Et quel bon cœur! Oh! il me l'a répété bien souvent, il s'imagine n'avoir pas quitté la maison paternelle. Et avec quelle amitié il me parle de son père, de sa mère, et puis de madame Dermance et de sa fille!

MADAME DERMANCE.

En vérité, vous me feriez aimer la vie pastorale; mais vous voilà à Paris, c'est à nous à vous en faire les hônneurs.

MADAME BOURVILLE.

Je m'en charge, je vous conduirai par-tout: au spectacle de la cour, j'ai des billets par un jeune officier de la garde; aux boulevards, il y a un mélodrame d'un pathétique! à l'Opéra, j'ai pris parti dans la dernière querelle sur les ballets.

MADAME LAMARLIÈRE.

Cela n'est pas de refus; je suis en vacances ici, je ne demande qu'à bien me divertir.

MADAME DERMANCE.

Ce soir, nous vous menons au bal.

MADAME LAMARLIÈRE.

Au bal! Vous me direz comment il faut que je m'habille. Je ne veux pas aller de pair avec toutes vos belles dames; mais il ne faut pas être ridicule.

MADAME BOURVILLE.

Soyez tranquille; rapportez-vous-en à notre goût. Eh! mais, ma chère, nous faisons babiller madame Lamarlière, et nous ne pensons pas qu'elle a besoin de repos.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! mon Dieu! non; je ne me suis jamais sentie moins fatiguée.

MADAME DERMANCE.

Mais il faut vous faire voir votre appartement.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! oui, je n'en serai pas fâchée.

MADAME BOURVILLE.

Vous permettez que je ne vous quitte pas, ma voisine? Je suis si heureuse, si transportée de l'arrivée de madame Lamarlière!

MADAME LAMARLIÈRE.

En vérité, mes chères dames, vous n'imaginez pas combien je suis sensible à votre bonne réception. Au bal, ce soir! On m'a parlé de la danse de mademoiselle... (*A madame Bourville.*) Monsieur votre fils.

MADAME DERMANCE.

Venez, venez; je me flatte que vous serez contente de votre appartement. Vous n'avez pas amené de femme de chambre, la mienne vous en servira.

MADAME BOURVILLE.

La mienne n'est-elle pas aux ordres de madame? Disposez de tout ce que je possède, collier, bracelets, bagues et boucles d'oreilles. J'ai tant de bijoux que j'en peux prêter à mes amis. Venez, venez, ma chère.

(*Elle sort avec madame Dermance et madame Lamarlière.*)

SCÈNE III.

HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Mademoiselle.

HENRIETTE.

Ah! c'est vous, Pierre.

PIERRE.

Ecoutez donc. Est-ce que vous n'avez pas entendu que j'avais quelque chose à vous dire de la part du jeune homme?

HENRIETTE.

De monsieur Bourville?

PIERRE.

Eh! oui. Il m'en a tant prié: il en avait les larmes aux yeux; moi, cela m'a touché.

HENRIETTE.

Et enfin c'est....

PIERRE.

Une lettre qu'il m'a supplié de vous remettre. La voilà.
(*Il présente une lettre à Henriette.*)

HENRIETTE.

Une lettre, à moi!

PIERRE.

D'abord, il m'a juré que c'était une lettre bien respectueuse, qu'on pourrait lire devant tout le monde; moi, je l'ai cru, parce que c'est un honnête jeune homme qui ne sait pas mentir. Cependant il m'a bien enjoint de ne vous la remettre qu'en grand secret; et il dit que c'est à cause de mon âge et de mon attachement à mes maîtres qu'il m'a choisi pour confident, et afin que le message ne vous parût pas suspect venant d'un bon vieux serviteur.

HENRIETTE.

N'importe, je ne peux pas recevoir...

PIERRE.

Laissez donc: je sais toute la manigance: il ne vous écrit pas, vous ne lui écrivez pas, et pourtant vous êtes en correspondance.

HENRIETTE.

Nous!

PIERRE.

Oui vraiment; il a laissé à Paris sa pauvre vieille gouvernante, à qui il fait du bien, à qui il écrit toutes les semaines.... pour savoir de vos nouvelles, et la bonne femme vient vous apporter les lettres, et c'est vous qui dictez les réponses.

HENRIETTE.

Mais pourquoi m'écrire aujourd'hui?

PIERRE.

Parce que cela presse; parce qu'il s'agit d'une affaire qu'il voudrait déjà voir en bon train quand il arrivera, dans six jours.

HENRIETTE.

En vérité, Pierre, vous me mettez dans un grand embarras.

PIERRE.

Oh! il faut que vous preniez cette lettre, mademoiselle; si vous refusiez, vous me feriez croire que j'ai fait une mauvaise action de m'en charger.

HENRIETTE.

Je serais bien fâchée de vous affliger, mon brave homme; mais je ne sais si je dois....

PIERRE.

Eh! vite, prenez la lettre; cachez-la; voilà monsieur qui revient.

HENRIETTE, *prenant la lettre.*

Monsieur Lamarlière!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, PIERRE, LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE.

Je n'ai pas été long-temps. Ah! c'est vous, mademoiselle? c'est toi, Pierre? J'ai trouvé tout mon monde. Vous me voyez encore étourdi des politesses qu'on m'a faites. Dans une heure je dois aller prendre le chef de bureau qui veut bien avoir la complaisance de me mener lui-même aux Invalides pour voir mes deux portiques.*

PIERRE.

Ainsi, monsieur, vous voilà bien joyeux; moi aussi.

LAMARLIÈRE.

Si je le suis, mon garçon! Juge donc; s'entendre dire qu'on fait honneur à sa patrie, qu'il est impossible que des étrangers

* L'exposition des produits de l'industrie avait eu lieu aux Invalides.

fassent aussi bien. C'est mon dernier procédé qui les a frappés. Je m'y attendais. Cela n'est pas gauche d'avoir trouvé cela, n'est-ce pas? Demain, on doit me faire causer avec deux membres de l'Institut. Je suis revenu exprès pour votre cher papa, ma belle demoiselle. Il m'a dit qu'il avait à me parler, et comme je n'aime pas à perdre mon temps....

HENRIETTE.

Je vais le prévenir que vous l'attendez, monsieur.

LAMARLIÈRE.

Voudriez-vous avoir cette complaisance-là.

(*Henriette sort.*)

SCÈNE V.

LAMARLIÈRE, PIERRE.

LAMARLIÈRE.

Charmante fille, ma foi. Elle me rappelle ma femme quand je lui faisais la cour.

PIERRE.

Irai-je avec monsieur aux Invalides?

LAMARLIÈRE.

Oui, parbleu! mon vieux compagnon. Sors, voici Bourville.

(*Pierre sort.*)

SCÈNE VI.

LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Déjà de retour, Lamarlière?

LAMARLIÈRE.

Oui; je sais expédier les affaires.

BOURVILLE.

Tu n'as pas vu Dermance?

LAMARLIÈRE.

Je l'attends.

BOURVILLE.

Enchanté de te trouver seul. Mon ami, mon bon ami, j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur.

LAMARLIÈRE.

Eh! mon Dieu! tu parais tout préoccupé. Est-ce un service que je pourrais te rendre?

BOURVILLE.

Non; mais c'est moi qui crois pouvoir t'en rendre un.

LAMARLIÈRE.

Ah! Ah!

BOURVILLE.

D'abord, posons les faits. Je suis le plus heureux des hommes. J'ai une fortune; j'ai un crédit;.... enfin je me suis joliment arrondi depuis que j'ai quitté Saumur: c'est que, vois-tu bien, Lamarlière, c'est en province que commencent les fortunes; mais ce n'est qu'à Paris qu'on en jouit et qu'elles s'achèvent. Qu'est-ce qui m'a fait déserter la ville où j'étais établi? je n'avais plus rien à y faire; j'étais le plus riche, le plus considéré; je suis venu à Paris; l'homme tant remarqué en province s'y est trouvé ignoré. Mais je commence à percer, on parle de moi.

LAMARLIÈRE.

Je t'en fais mon compliment. Mais où en veux-tu venir?

BOURVILLE.

Ah! où j'en veux venir. Est-ce que tout cela ne te fait pas envie?

LAMARLIÈRE.

Pas du tout.

BOURVILLE.

Tu as tort; fais comme moi. Tu as des fonds à placer. Quitte ta manufacture, place tes fonds chez moi; associe-toi à moi; et nous arriverons à écraser tout ce qu'il y a de négociants.

LAMARLIÈRE.

Quitter ma manufacture ! Jamais ; c'est mon bonheur, c'est ma gloire.

BOURVILLE.

Ah ! si c'est ton bonheur, n'en parlons plus. Chacun a ses inclinations. Un autre plan. Qu'est-ce que je veux, moi ? ton avantage. Tu es embarrassé de tes fonds ; je ne suis jamais embarrassé des miens, parce que le commerce.... C'est un fleuve qui coule toujours et qu'il faut sans cesse alimenter.... Tu entends bien.

LAMARLIÈRE.

Non, mais je devine.

BOURVILLE.

Cela revient au même. Tu me connais, je te connais ; reste en province, je reste à Paris ; confie-moi ton argent, je te donne un intérêt dans ma maison.

LAMARLIÈRE.

Est-ce que tu as besoin de fonds ?

BOURVILLE.

Moi ! On m'en jette à la tête de tous côtés, et je les refuse. C'est l'amitié.... elle m'enflamme ; je serais si joyeux de pouvoir t'obliger. Comme cela serait touchant ! Deux anciens amis s'aidant mutuellement, utiles à l'état chacun dans son genre !

LAMARLIÈRE.

Il est certain qu'avec la confiance que j'ai en toi...

BOURVILLE.

Tu ne peux rien trouver de plus avantageux ; mon commerce, ta manufacture, deux affaires au lieu d'une. Moi, je t'ai proposé la chose d'abondance de cœur, cela m'est venu comme par inspiration.

LAMARLIÈRE.

Oui, je connais ton amitié.

BOURVILLE.

C'est convenu, n'est-ce pas?

LAMARLIÈRE.

Oh! pas encore.

BOURVILLE.

C'est convenu. Quel bonheur pour moi, pour toi! Je t'expliquerai, je te prouverai... Je vais à la bourse; et sans rien dire, finement, j'entame des négociations, je prépare des opérations pour l'emploi de nos fonds communs.

LAMARLIÈRE.

Un moment, rien n'est décidé.

BOURVILLE.

Qu'importe; si tu ne veux pas, je prends tout à mon compte. Ah! parbleu! je ne suis pas inquiet; mais tu voudras, j'en suis sûr, c'est ton intérêt, c'est le nôtre; l'union des cœurs, l'union des capitaux, quel avenir enchanteur! j'en pleure de tendresse.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LAMARLIÈRE, seul.

Où diable ce Bourville va-t-il me proposer... Brave homme, il veut que je sois riche; je n'en serais pas fâché, moi.

SCÈNE VIII.

DERMANCE, LAMARLIÈRE.

DERMANCE.

Pardon, mon ami, je t'ai fait attendre. Un pauvre diable à qui je viens d'escompter des billets... Parlons d'affaires. Il se présente une occasion excellente pour tes fonds. Tiens, lis cette affiche.

(*Il lui présente une affiche de biens à vendre.*)

LAMARLIÈRE.

Eh! mais vraiment, c'est un domaine immense à vendre, à trois lieues de chez moi; je le connais. C'est trop fort, je ne peux pas acheter cela.

DERMANCE.

Non, c'est moi qui l'achète.

LAMARLIÈRE.

Tu l'achètes ; mais c'est une province tout entière : il faut un million pour l'avoir.

DERMANCE.

Mais, oui, à-peu-près. Je suis en état de soutenir de grandes entreprises ; je prends ton capital, je te donne une première hypothèque, des intérêts raisonnables, et te voilà tranquille.

LAMARLIÈRE.

C'est que Bourville vient de me proposer un autre emploi.

DERMANCE.

Lequel ?

LAMARLIÈRE.

De me donner un intérêt dans sa maison.

DERMANCE.

Bizarre projet ?

LAMARLIÈRE.

Il m'a souri. L'idée de me voir associé à un ami....

DERMANCE.

Ecoute, je ne voudrais contrarier ni toi, ni Bourville ; mais je ne crois pas que cela te convienne.

LAMARLIÈRE.

Oh ! je n'ai pas encore accepté.

DERMANCE.

Bourville est très-solide, très-honnête ; mais enfin c'est une chance qu'il te propose.

LAMARLIÈRE.

C'est vrai.

DERMANCE.

Et toi, qui en cours déjà dans ta manufacture...

LAMARLIÈRE.

Oh ! des chances sûres. Il y a dans le domaine que tu veux acquérir une jolie petite maison de campagne : elle faisait

grande envie à ma femme; on n'a pas voulu la vendre séparément.

DERMANCE.

Aide-moi à faire la grande acquisition, je te vends la petite maison.

LAMARLIÈRE.

C'est plaisant qu'excepté pour ce qui regarde ma manufacture, je ne sache jamais à quoi me décider. Me voilà fort embarrassé entre toi et Bourville.

DERMANCE.

Allons, le projet de Bourville n'a pas le sens commun, c'est un enfantillage; on s'associe comme cela par un beau mouvement d'amitié, et le plus souvent on finit par se brouiller.

LAMARLIÈRE.

Cela ne se voit que trop.

DERMANCE.

Pour toi, qui as des goûts simples, la petite maison de campagne, voilà ce qui te convient.

LAMARLIÈRE.

Quelque parti que je prenne, croyez, mes bons amis, que je sais apprécier votre zèle, votre rare attachement.

SCÈNE IX.

DERMANCE, LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Te voilà, mon ami. Eh bien! mademoiselle Dermance vient de nous conter qu'on t'avait reçu au ministère de la manière la plus honorable, comme tu le mérites.

LAMARLIÈRE.

Oui, vraiment; tu m'en vois dans la joie de mon ame.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et moi, je vais ce soir au bal.

LAMARLIÈRE.

Bien ; amuse-toi, ma femme.

DERMANCE.

Tiens, je m'en rapporte à madame.

MADAME LAMARLIÈRE.

De quoi s'agit-il donc ?

LAMARLIÈRE.

Tu sais bien la petite maison qui est au bout du grand parc ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Est-ce qu'il serait possible de l'avoir ?

LAMARLIÈRE.

Peut-être.

DERMANCE.

Il n'y a pas de doute ; elle est à toi, si tu veux.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah ! mon ami, ne manque pas cela ; c'est un bijou. Quels délices d'aller passer mes dimanches dans cette jolie petite maisonnette !

DERMANCE.

Allons, il faut faire ce cadeau-là à ta femme.

LAMARLIÈRE.

Eh bien, j'y penserai, j'y réfléchirai.

DERMANCE.

Il faudrait te hâter ; tu sens bien que je sais où trouver l'argent nécessaire, moi. J'ai des actions sur plusieurs navires, des intérêts dans toutes les entreprises utiles ; je suis lié avec tout ce qu'il y a de mieux dans Paris.

LAMARLIÈRE.

Eh bien ! ce soir, demain, je te dirai.... Mais j'ai des lettres à écrire.

DERMANCE.

Je vais te conduire à ma bibliothèque : elle te servira de cabinet pendant ton séjour à Paris. Dès que Bourville m'a vu des livres, il a voulu s'en donner ; je ne sais trop pourquoi ; il ne lit guère.

LAMARLIÈRE.

Ni moi non plus ; je n'ai pas le temps.

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu ne me dis rien, mon ami ; tu ne m'embrasses pas.

LAMARLIÈRE.

Si fait, parbleu ! de tout mon cœur. Allons tu auras ta petite maison.

DERMANCE.

C'est cela ; à toi la petite maison, à moi le château ; viens voir ma bibliothèque.

(Il sort avec Lamarlière.)

SCÈNE X.

MADAME LAMARLIÈRE, SEULE.

Ah ! que je serai contente ! Mais cette pauvre madame Dermance ! il faut pourtant que j'en parle à monsieur Lamarlière. Quelle confidence elle m'a faite ! quel malheur ! quelle situation ! je conçois ce qu'elle a dû souffrir. Obligée de cacher quelque chose à son mari ! je ne pourrais pas, moi.

SCÈNE XI.

MADAME LAMARLIÈRE, MADAME BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Enfin donc vous voilà seule, ma chère ; cette madame Dermance ! j'ai cru qu'elle ne vous quitterait pas, j'ai pris le parti de lui céder la place ; cela m'a coûté. J'étais si impatiente de pouvoir causer librement, franchement avec vous.

MADAME LAMARLIÈRE.

De monsieur votre fils ? C'est bien naturel. Une mère !

MADAME BOURVILLE.

Oui, de mon fils, de vous, de moi. Vous savez comme nous nous sommes prises tout d'un coup d'amitié dès le premier jour. Brave et digne femme que vous êtes ! combien je prends part

à votre bonheur! quel excellent homme de mari vous avez! qu'il serait à désirer que tous lui ressemblassent.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! mais, si je ne me trompe, vous faites à-peu-près tout ce que vous voulez de monsieur Bourville.

MADAME BOURVILLE.

Ah! tout ce que je veux, pas tout-à-fait. On dit que je le mène; mais il s'en faut. On ne connaît pas l'intérieur des ménages, ma chère amie; d'abord en fait de génie.... Et puis, croyez-vous qu'il soit homme comme le vôtre, à laisser tout l'argent à la disposition de sa femme?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! je n'ai point tout l'argent à ma disposition; je compte avec monsieur Lamarlière.

MADAME BOURVILLE.

J'entends bien; mais avec la confiance qu'il a en vous, vous avez bien trouvé le moyen de vous faire une petite bourse à part, quelque petit trésor caché?

MADAME LAMARLIÈRE.

Non, en vérité; je n'y ai jamais songé; je n'en ai pas besoin.

MADAME BOURVILLE.

Non? je l'aurais cru, j'y avais songé, moi, pour mon compte; mais c'est impossible. Et vous n'en avez pas besoin! c'est heureux. Oh! en province, on n'a pas tant d'occasions de dépenses; mais à Paris, le temps et l'argent passent si vite, et il en faut tant pour suivre le ton, le bon ton, le grand ton! vous n'imaginez pas ce qu'il m'en coûte seulement pour aller de pair avec madame Dermance. Je la vaux bien, je crois. Enfin, ma chère, que diriez-vous d'un mari qui, après avoir reçu une dot comme la mienne, gêne sa femme au point de l'obliger à faire des dettes? J'en suis là pourtant.

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous devez!

MADAME BOURVILLE.

Chut, parlons bas.

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, parlons bas. Eh quoi! vous devez à l'insu de votre mari?...

MADAME BOURVILLE.

Mon Dieu! oui. Oh! pas beaucoup. Cinq mille francs, six mille francs, huit mille francs tout au plus; mais j'ai des valeurs, je suis nippée; j'ai des robes, des bijoux, des dentelles; je n'achète que du beau, moi. Tenez, il faut être franche; j'ai fait des folies, ma chère.

MADAME LAMARLIÈRE.

En vérité?

MADAME BOURVILLE.

Eh! mon Dieu! oui; cela m'inquiète, cela me tourmente; j'avais compté sur un cadeau de monsieur Bourville à ma fête. Rien que son buste en biscuit. Le beau bouquet! comme c'est tendre! Cela lui sied bien de se faire sculpter. Je voulais donc vous dire que si je ne trouve quelque ame charitable qui vienne à mon secours, il faut que je vende, que je mette en gage.

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! ne faites pas cela.

MADAME BOURVILLE.

Et que voulez-vous? j'ai poursuivi un terne pendant longtemps, mais j'y ai renoncé. C'est une ruine que la loterie; je n'y mets plus.

MADAME LAMARLIÈRE.

Vous faites bien.

MADAME BOURVILLE.

Vous voyez que je vous confie tous mes petits chagrins. C'est tout simple. A une amie! Aidez-moi de vos conseils, je vous en prie.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! des conseils? ce n'est pas là ce qu'il vous faut pour le moment.

MADAME BOURVILLE.

Non vraiment; il me faut mieux que cela.

MADAME LAMARLIÈRE.

Le seul que je pourrais vous donner, ce serait de vous confier à votre mari.

MADAME BOURVILLE.

Je n'en ferai rien; je l'aime trop; il en mourrait. Quelle misère que la vie! Je sens là comme un poids, comme un remords; et cependant, quel crime ai-je commis? Et il n'y a rien à perdre avec moi. Car enfin j'ai mes reprises; comment? vous ne pourriez pas disposer d'une petite somme, sans que votre mari s'en doutât?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! non; c'est précisément parce qu'il a confiance en moi que je ne peux pas, que je ne veux pas en abuser. Mais il est si brave homme, si obligeant! il vous aime tant! Écoutez, j'ai déjà une demande à lui faire pour un motif bien respectable, celui-là.

MADAME BOURVILLE.

Ne lui dites rien, il me gronderait, je rougirais.... Faites mieux; demandez-lui plus qu'il ne vous faut pour cet objet respectable.

MADAME LAMARLIÈRE.

Non; ce serait tromper. Laissez-moi faire, je lui parlerai; oui, j'entrevois.... Si je peux obtenir.... Je trouverai les moyens de ménager votre délicatesse, de garder votre secret.

MADAME BOURVILLE.

Vrai? ah! vous êtes une femme charmante. C'est cela, pourvu qu'il ait l'air de ne rien savoir... je peux compter sur vous, n'est-ce pas?

MADAME LAMARLIÈRE.

Je le crois.

MADAME BOURVILLE.

Vous me rendez la vie. Or çà, mon mari a commandé une fête à la campagne, sans façon : un feu d'artifice, des illuminations et des proverbes. Nous comptions sur une chanteuse et un danseur ; mais le danseur est enrhumé, et la chanteuse a une entorse. Non, je me trompe ; mais c'est égal.

SCÈNE XII.

MESDAMES LAMARLIÈRE, BOURVILLE, MADEMOISELLE LEBLOND.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Je suis exacte au rendez-vous, madame.

MADAME BOURVILLE.

Très-exacte, trop exacte, mademoiselle Leblond. Cependant je suis bien aise de vous voir ; j'ai une nouvelle pratique à vous donner. Madame, qui arrive de province.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Eh ! madame, ce n'est pas cela qui m'amène.

SCÈNE XIII.

MESDAMES LAMARLIÈRE, BOURVILLE, MADEMOISELLE LEBLOND, MADAME DERMANCE,

MADAME DERMANCE.

Votre mari est au jardin avec monsieur Dermance. Je viens vous prévenir....Ah ! vous voilà, mademoiselle Leblond ; vous arrivez à propos. (*A madame Lamarlière.*) Vous avez sans doute quelque emplette à faire, ma bonne amie ? mademoiselle Leblond est la personne qu'il vous faut. (*Bas à mademoiselle Leblond.*) Dans une heure mon écrin ; je vous rends votre argent.

MADEMOISELLE LEBLOND.

Ah ! ah !

MADAME BOURVILLE.

C'est ce que je disais à notre amie. Ah ! vite, mademoi-

selle Leblond, allez nous chercher vos dentelles, vos étoffes. (*Bas à mademoiselle Leblond.*) Dans une heure, votre mémoire, et vous serez payée.

MADEMOISELLE LEBLOND.

En vérité! je vous remercie, mesdames, du soin que vous prenez de me procurer de bonnes occasions. Madame sera contente, je l'espère; vous aussi, mesdames; je tiens de tout, et à bon compte. Qu'est-ce qui fait que tout renchérit, c'est que le monde a la rage de dépenser plus qu'il n'a. Le financier a un équipage de chasse, la grisette va en premières loges: moi, je me tiens à ma place; un léger bénéfice me suffit; je cours chercher tout ce qu'on me demande, et je suis bien votre très-humble servante, mesdames. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

MESDAMES DERMANCE, LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Bonne fille! excellente fille!

MADAME DERMANCE.

Très-accommodante sur-tout. Mais votre mari vous cherchait; je vais vous l'envoyer. Moi, j'ai des ordres à donner pour ce repas du ministre. (*Bas à madame Lamarlière.*) Ah! ma bonne amie, quel service vous me rendrez, si vous pouvez..... (*Haut.*) Sans adieu, mes amies. (*Elle sort.*)

MADAME BOURVILLE.

Moi, j'ai des préparatifs à faire pour le bal de ce soir; je ne danse plus guère depuis que j'ai pris de l'embonpoint; mais encore ne faut-il pas se mettre comme celles qui ne vont au bal que pour faire tapisserie. (*Bas à madame Lamarlière.*) Je remets mon sort entre vos mains. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

MADAME LAMARLIÈRE, SEULE.

Me voilà tout étourdie de ce que je viens d'apprendre !

SCÈNE XVI.

MADAME LAMARLIÈRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah ! madame, que je suis aise de vous trouver ! j'ai bien des choses à vous dire.

MADAME LAMARLIÈRE.

Comment ! et vous aussi ?

HENRIETTE.

J'ai reçu une lettre.

MADAME LAMARLIÈRE.

De qui ?

HENRIETTE.

De monsieur Bourville fils.

MADAME LAMARLIÈRE.

De Georges ! à la bonne heure.

HENRIETTE.

Je sens que j'ai eu tort de la recevoir, de la lire ; cependant depuis que je l'ai lue, je ne sais si j'ai fait si grand mal. La voici ; lisez-la. Il y est question de vous, madame.

(*Elle présente la lettre à madame Lamarlière.*)

MADAME LAMARLIÈRE.

De moi !

HENRIETTE.

Il me marque que vous avez eu pour lui les soins de la plus tendre mère ; et il voudrait qu'avant son arrivée vous eussiez parlé à ses parents, aux miens, d'un projet.... d'un dessein qui date déjà de bien loin, qu'il n'a pas osé vous dire.... Enfin, madame, il m'engage à me confier à vous.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! bien, ma chère petite, me voilà prête à recevoir vos confidences.

HENRIETTE.

Mon Dieu! madame, est-ce que vous ne pourriez pas deviner?

MADAME LAMARLIÈRE.

C'est déjà fait.

HENRIETTE.

Vraiment? Ah! madame, c'est que je prévois de grands obstacles. Je suis bien malheureuse.

MADAME LAMARLIÈRE.

En effet; vous avez dix-sept ans, vous êtes jolie, votre père est riche, votre mère vous adore; ne voilà-t-il pas une jeune fille bien à plaindre?

HENRIETTE.

Hélas! madame, je me plains d'être trop riche. Ma mère me répète sans cesse que je dois faire un grand mariage; madame Bourville, de son côté, dit que son fils est trop jeune pour se marier.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et vous n'êtes pas de son avis, vous?

HENRIETTE.

Vous entendez bien que monsieur Bourville et moi nous ne pouvons avoir d'autre volonté que celle de nos parents; mais enfin c'est notre bonheur qu'ils veulent; et s'il était possible de leur faire comprendre que pour nous le bonheur n'est pas dans la richesse?

MADAME LAMARLIÈRE.

Pauvre petite! Si elle était à moi, elle serait bien vite heureuse.

HENRIETTE.

Monsieur Bourville le fils croit que votre mari aura de l'em-

pire sur mon père et sur le sien, que vous en aurez sur sa mère et sur la mienne.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et il s'agirait de parler bien vite à ces chers parents?

HENRIETTE.

Voilà ce que c'est.

MADAME LAMARLIÈRE.

Je vous le promets. Vous épouserez Georges, il faut que cela soit ainsi.

HENRIETTE.

Ah! madame, quelle reconnaissance! Ah! mon Dieu, j'entends monsieur Lamarlière: vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre. Mais je ne veux pas être témoin de ce que vous allez lui dire. Je me sauve. (*Elle sort.*)

MADAME LAMARLIÈRE, *seule.*

Allons, me voilà la confidente de tout le monde.

SCÈNE XVII.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE, *entre en chantant.*

"L'amour, l'estime et l'amitié
Sont les compagnons du voyage."

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, chante, chante.

LAMARLIÈRE.

Te voilà, ma femme?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! mon ami, que j'ai de secrets à te conter!

LAMARLIÈRE.

A moi? Parle.

MADAME LAMARLIÈRE.

D'abord, mademoiselle Dermance me quitte.

LAMARLIÈRE.

Eh bien ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle aime le jeune Bourville ; le jeune Bourville est amoureux d'elle.

LAMARLIÈRE.

Tu ne m'apprends rien de neuf. Ne l'avais-tu pas deviné le second jour de l'arrivée du jeune homme ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Mais leurs parents ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

LAMARLIÈRE.

Ils ont tort : c'est sortable, c'est avantageux pour tous deux.

MADAME LAMARLIÈRE.

Dame ! ils ont de grands projets d'établissement. La petite voudrait que tu parlasses à ton ami Dermance, à ton ami Bourville ; moi, je me chargerais de parler à leurs femmes.

LAMARLIÈRE.

Avec plaisir. Joli sujet que ce petit Bourville ; c'est rangé, c'est intelligent ; et puis, quand ils ont fait un bon choix, j'aime que les jeunes gens soient amoureux. Cela les sauve de bien des sottises. Que diable Dermance peut-il espérer de mieux pour sa fille ? un ambassadeur ? Et Bourville ne s'imagine-t-il pas que son fils va tourner la tête à quelque grande dame ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ensuite..... Mais promets-moi bien que tu ne parleras à personne de ce que je vais te confier, surtout à monsieur Dermance ?

LAMARLIÈRE.

C'est convenu.

MADAME LAMARLIÈRE.

Il est arrivé un grand malheur à sa femme.

LAMARLIÈRE.

Eh! quoi donc?

MADAME LAMARLIÈRE.

Il y a deux mois qu'il s'est présenté à elle un créancier de sa mère.

LAMARLIÈRE.

Bah!

MADAME LAMARLIÈRE.

Une pauvre femme dans la misère, avec je ne sais combien d'enfants, et un billet de dix mille francs.

LAMARLIÈRE.

Dix mille francs!

MADAME LAMARLIÈRE.

C'était une dette d'honneur, une dette d'humanité; elle a craint que cela ne vînt aux oreilles de son mari, qu'il n'en fût affligé.

LAMARLIÈRE.

Eh bien! elle a payé sur ses économies?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle n'avait pas d'économies.

LAMARLIÈRE.

Elle n'a pas payé?

MADAME LAMARLIÈRE.

Elle a mis ses diamants en gage.

LAMARLIÈRE.

Diable!

MADAME LAMARLIÈRE.

Ce n'est pas tout.

LAMARLIÈRE.

Eh! quoi donc?

MADAME LAMARLIÈRE.

Madame Bourville....

LAMARLIÈRE.

Madame Bourville!....

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! celle-là, elle s'accuse; elle a fait des folies, son mari ne lui laisse pas l'argent, il faut soutenir son rang. Elle doit huit mille francs.

LAMARLIÈRE.

A l'insu de son mari!

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! mon Dieu! oui. Elle se sont adressées à moi, elles voudraient que je leur prêtasse... Leur situation m'a fait peine. J'ai dit que je t'en parlerais, elles ne voulaient pas; moi, j'ai dit que je ne pouvais pas m'en dispenser; mais je leur ai promis que tu leur garderais le plus profond secret.

LAMARLIÈRE.

Attends donc, ma chère amie. Les femmes ont voulu t'emprunter de l'argent... les maris m'ont pressé de placer mes fonds entre leurs mains...

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien?

LAMARLIÈRE.

Madame Dermance te fait une histoire d'une dette de sa mère... cela n'est pas clair; et cette sottise de se refuser tous au mariage le plus convenable pour les deux familles. Il y a dans Paris un air contagieux de vanité, de coquetterie et de frénésie de briller.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien! mon ami?

LAMARLIÈRE.

Tous ces grands appartemens, ces laquais, ces cabriolets, ces grands dîners, ces projets de fêtes et d'équipages, cacheraient-ils au fond la gêne et la misère? Mes deux amis auraient-ils voulu me prendre pour leur dupe?

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu croirais?

LAMARLIÈRE.

Je n'ai plus envie de chanter maintenant; les deux jeunes gens m'intéressent, je servirai leurs amours; ils sont plus raisonnables que leurs pères. Quant à eux, quant à leurs femmes, ne leur dis rien; habille-toi pour ce bal. J'ai d'autres amis, d'autres connaissances. On a beau se cacher, tout se sait, tout se soupçonne au moins. Avant une heure je suis de retour.

MADAME LAMARLIÈRE.

Je suis épouvantée de tes soupçons, mon ami. Eh! mais, si la chose était, il faudrait les secourir, les sauver.

LAMARLIÈRE.

Un moment. Rends-moi mon portefeuille.

MADAME LAMARLIERE, *remettant le portefeuille à son mari.*

Le voilà, mais pourquoi?

LAMARLIÈRE.

Tu as un bon cœur; un trop bon cœur peut-être, et je suis bien aise de n'agir qu'à ma tête. Sans adieu, femme.

SCÈNE XVIII.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE, PIERRE.

PIERRE.

Eh bien! monsieur, est-ce que nous n'allons pas voir nos portiques?

LAMARLIÈRE.

Va te promener, j'irai demain; j'ai autre chose à faire aujourd'hui. (*Il sort.*)

MADAME LAMARLIÈRE.

Ne t'effraie pas, mon bon Pierre; tu le connais: quand il trouve à s'occuper des affaires des autres, il néglige les siennes. Viens avec moi ranger nos effets. Ah! mon Dieu! moi qui croyais qu'elles allaient m'effacer, m'éclipser... Qu'on a bien raison de dire: Quand l'orgueil arrive, la pauvreté n'est pas loin.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LAMARLIÈRE, PIERRE.

PIERRE.

Vous voilà donc enfin, monsieur!

LAMARLIÈRE.

Laisse-moi, j'ai de l'humeur. Morbleu! j'en ai trop appris. Bien, mes amis; disputez-vous à qui m'éblouira le plus. Vantez-moi vos grandes entreprises, vos nouvelles connaissances, glorifiez-vous de ne plus voir de petites gens; moins heureux que les riches que vous ne pouvez atteindre, plus malheureux que les pauvres dont vous rougiriez d'imiter l'économie, vous voulez faire envie, vous faites pitié. Ah! mon bon Pierre, quelle sotte chose que la vanité! Où est ma femme?

PIERRE.

A sa toilette, monsieur.

LAMARLIÈRE.

A sa toilette! je n'entends pas cela. Oh! les femmes! Elle a un cabriolet; je veux un carrosse; elle a des perles, il me faut des diamants; elle a une maison de campagne, vous m'achèterez un château. Et voilà comme elles enivrent, comme elles perdent un pauvre mari.

PIERRE.

Eh! mais, monsieur, madame n'est pas comme cela.

LAMARLIÈRE.

Oh! non, grâce au Ciel; bonne femme! quelle différence! Mais je ne veux pas qu'on me la gâte à Paris. Je vais la trouver.

PIERRE.

La voilà, monsieur.

LAMARLIÈRE.

C'est bon. Sors. (*Pierre sort.*)

SCÈNE II.

LAMARLIÈRE, MADAME LAMARLIÈRE, TRÈS-PARÉE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh! bien! mon ami?

LAMARLIÈRE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela? des plumes, du rouge, un turban!

MADAME LAMARLIÈRE.

Ce sont ces dames qui m'ont parée, qui m'ont fait acheter toutes ces jolies choses.

LAMARLIÈRE.

Faut-il faire avancer la voiture de madame?

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! ne te moque donc pas.

LAMARLIÈRE.

Est-ce que cette parure convient à notre état? Je n'en suis pas plus ennemi qu'un autre, mais il faut se mesurer.

MADAME LAMARLIÈRE.

Comme tu parles, mon ami!

LAMARLIÈRE.

Est-ce que tu voudrais aussi emprunter de l'argent à l'insu de ton mari?

MADAME LAMARLIÈRE, *se débarrassant de son bonnet.*

Ah! mon Dieu, tu as raison. Eh! vite, eh! vite, que je me débarrasse de tout cet attirail. Tiens, comment me trouves-tu?

LAMARLIÈRE.

Attends. (*Il tire son mouchoir de sa poche, et essuie le rouge de sa femme.*) Là, te voila mille fois mieux. Embrasse-moi.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et je me sens mille fois plus à mon aise, je n'osais pas me remuer.

LAMARLIÈRE.

Eh bien ! je savais les sottises des femmes, je viens d'apprendre celles des maris.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ils sont ruinés ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! non, ils peuvent encore faire honneur à leurs affaires ; mais il est temps. Et avoir voulu m'entraîner avec eux ! me proposer des placements, des associations !

MADAME LAMARLIÈRE.

Ils ont voulu te tromper ?

LAMARLIÈRE.

Non, ils se sont trompés eux-mêmes ; ils s'abusent, ils se flattent. En attendant, Bourville a souscrit des lettres de change dont l'échéance approche ; Dermance convoite un domaine d'un million, et il n'a pas de dot à donner à sa fille. Ils se sont empressés de me demander mes fonds ; l'un, pour parer à l'embarras du moment ; l'autre, pour se donner les airs d'un propriétaire de château, et tous deux pensant que, simple comme je suis, je prêterais de confiance.

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh ! mais, mon ami, cela n'est pas bien.

LAMARLIÈRE.

Oh ! ils se forgeaient des ressources imaginaires. Non, ils ne sont encore ni ruinés, ni fripons. Mais de combien s'en faut-il ? de bien peu, j'en ai peur. D'abord, je garde mon argent. Quand je dis que je le garde, c'est-à-dire... Que ne s'ouvraient-ils à moi ? Je ne veux pas être leur dupe, je suis prêt à les obliger. Je n'ai pas d'enfants : ils en ont, eux, et ils se refusent à leur bonheur.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et que vas-tu faire ?

LAMARLIÈRE.

Je n'en sais rien. Tâche de savoir de ces dames les noms, les adresses de leurs créanciers.

MADAME LAMARLIÈRE, *remettant des papiers à son mari.*

Les voilà. Elles m'en ont donné la note.

LAMARLIÈRE, *lisant.*

Fort bien. Monsieur Carmin, mademoiselle Leblond, monsieur Josse.

MADAME LAMARLIÈRE.

Et que vais-je leur répondre, moi ?

LAMARLIÈRE.

Donne-leur des conseils, fais-leur des sermons, de la morale.

MADAME LAMARLIÈRE.

Elles ne sont guère en état de l'entendre.

LAMARLIÈRE.

Voici Dermance, laisse-moi, j'irai te retrouver.

MADAME LAMARLIÈRE.

Tu ne m'en veux plus, mon ami ?

LAMARLIÈRE.

Va, je ne t'en aime que mieux, depuis que je sais ce qui se passe chez nos amis. Tiens, renvoie ces chiffons à la marchande de modes.

(*Il donne à sa femme le bonnet qu'elle a quitté.*)

MADAME LAMARLIÈRE, *prenant le bonnet.*

Oui, que nous ne les voyions plus. Allons, tâche de réussir.

(*Elle sort.*)

LAMARLIÈRE, *seul.*

Oui, je vais lui parler avec force, avec éloquence... Je vais.... Ma foi, je ne sais trop que lui dire. Je tremble de lui faire de la peine.

SCÈNE III.

LAMARLIÈRE, DERMANCE.

DERMANCE.

Il faut absolument, mon ami, que tu te décides à me prêter tes fonds. Une acquisition magnifique! tout le monde m'en fait compliment. Tout est prêt, les actes sont convenus, arrêtés; il ne manque que ton argent, je l'ai promis.

LAMARLIÈRE.

Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas inquiet de trouver des fonds?

DERMANCE.

Parbleu! pour une affaire comme celle-là! Mais je te dois la préférence.

LAMARLIÈRE.

Mon ami, c'est que j'ai réfléchi, et je crois que je placerai ailleurs.

DERMANCE.

Ailleurs?

LAMARLIÈRE.

Oui; je ne sais pas encore....

DERMANCE.

Je le sais, moi. Chez Bourville.

LAMARLIÈRE.

Chez Bourville!...

DERMANCE.

C'est tout simple; tu as plus de confiance en lui.

LAMARLIÈRE.

Non; et même, s'il faut te parler franchement, j'ai des inquiétudes.

DERMANCE.

Sur moi?

LAMARLIÈRE.

Sur toi ? Non. Sur Bourville. Ne trouves-tu pas qu'il affiche un luxe bien fort pour son état ?

DERMANCE.

Mais je ne vois pas...

LAMARLIÈRE.

Oh ! je vois, moi... Écoute ; tu commences à mener un grand train, tu fais de grandes entreprises, c'est fort bien ; mais je crains que le désir de t'égaler, de te surpasser même, ne soit le seul mobile de notre ami Bourville.

DERMANCE.

Tu crois ?

LAMARLIÈRE.

Ce serait fort dangereux. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Aujourd'hui il dépensera plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est toi qu'il veut atteindre ; demain, ce sera un autre ; et il aura beau s'avancer, il aura toujours devant lui quelqu'un dont il sera jaloux. Ce n'est pas pour toi que je parle.

DERMANCE.

J'entends bien. Cependant, pour réussir, il faut briller.

LAMARLIÈRE.

C'est-là ta façon de penser ?

DERMANCE.

Sans doute.

LAMARLIÈRE.

A la bonne heure. (*A part.*) Il ne veut pas m'entendre.

SCÈNE IV.

LAMARLIÈRE, DERMANCE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Quand je te disais que j'aurais plus d'affaires que je n'en voudrais. Ils ont tous été étonnés en me voyant sur les rangs pour une certaine spéculation.,.. Qu'y a-t-il donc là de surpre-

nant, messieurs? N'ai-je pas des fonds? n'ai-je pas des amis? Je pensais à toi, mon cher Lamarlière.

LAMARLIÈRE.

Et nous, mon cher Bourville, nous parlions de toi.

BOURVILLE.

De moi?

LAMARLIÈRE.

D'abord, je ne pourrais pas accepter ce que tu me proposais tantôt.

BOURVILLE.

Tu n'as donc pas compris! un intérêt dans ma maison, des bénéfices sûrs.

LAMARLIÈRE.

Eh! oui, je comprends parfaitement; tu veux m'emprunter. Je ne peux pas prêter.

BOURVILLE.

Pourquoi donc cela?

LAMARLIÈRE.

Oh! pour des motifs que je t'expliquerai. Ensuite.... Tiens, demande à Dermance ce que je lui disais tout à l'heure.

BOURVILLE.

Eh! quoi donc?

DERMANCE.

Lamarlière prétend que peut-être il vaudrait mieux pour toi ne faire qu'un modeste commerce....

BOURVILLE.

Et te laisser briller, n'est-ce pas? Rentrer dans la foule, pour te donner plus d'éclat?

DERMANCE.

Il n'est pas question d'établir une comparaison entre toi et moi.

BOURVILLE.

Comment, il n'est pas question! Garde tes conseils pour toi-

même, mon ami. Tu en as peut-être plus de besoin que celui à qui tu les donnes.

LAMARLIÈRE.

Serait-il vrai, Dermance? serais-tu toi-même embarrassé?

DERMANCE.

Eh! non; il ne sait ce qu'il dit. C'est l'envie qui le fait parler.

LAMARLIÈRE.

Ah! mes amis, point d'envie, point de jalousie entre nous; mais de la bonne et franche amitié.

DERMANCE.

Eh! bien, sans envie, avec franchise, ma fortune est dans l'état le plus florissant.

BOURVILLE.

Et moi, crois-tu que je ne sois pas très-riche, et en train de le devenir davantage?

LAMARLIÈRE.

Oui dà, mes bons amis; prenez que je n'ai rien dit; je vous félicite.... Eh! parbleu, il me vient une idée; pourquoi ne ferais-je pas comme vous, moi? Oui, votre exemple me tente.

DERMANCE.

Toi, Lamarlière?

LAMARLIÈRE.

Allons, allons, ce serait un abus que de rester perpétuellement relégué dans une province. Voilà qui est fini; je ferai des voyages à ma manufacture, et je m'établis à Paris.

DERMANCE.

Comment! tu t'établis à Paris?

BOURVILLE.

Ce que je t'avais proposé d'abord: tu t'associes à moi.

LAMARLIÈRE.

Pas du tout. Je ferai mes affaires tout seul.

DERMANCE.

Ce serait une extravagance.

BOURVILLE.

Tu aurais tort.

LAMARLIÈRE, *à part.*

Bon! j'y suis. (*Haut.*) Je viens de rencontrer notre ancien camarade Dupré, que nous regardions comme un assez mauvais sujet. Eh bien! il fait son chemin, et il le fait faire aux autres. De quoi m'avez-vous parlé tous les deux? De misères, de bagatelles. Dupré m'a fait entrevoir des avantages, des spéculations.... Bah! à perte de vue.

DERMANCE.

Ce Dupré n'a pas pu seulement être reçu courtier; il est sans crédit.

LAMARLIÈRE.

Laissez donc. D'après ce qu'il m'a dit, je commence par doubler ma somme. Je ne suis pas gauche, je ne suis pas timide; une fois lancé, je ne m'arrête plus.

DERMANCE.

Mais tout à l'heure tu tenais un tout autre langage.

LAMARLIÈRE.

Ne m'as-tu pas prouvé que j'avais tort? Ainsi, mes amis, vous ne m'en voulez pas; je garde mes fonds, et je les fais travailler pour mon compte. Bien le bonjour. Quand on médite des opérations, des dépenses, on n'a pas de temps à perdre. Je vais chez Dupré. (*A part.*) Allons trouver ma femme; donnons-lui ses instructions. (*Haut.*) Oui, mes amis, sans envie, sans jalousie, nous nous traiterons, nous brillerons, nous tomberons, nous nous relèverons, et notre vie sera un cercle continuel de grandes affaires et de magnifiques plaisirs. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DERMANCE, BOURVILLE.

DERMANCE.

Eh! mais, écoute donc....

BOURVILLE.

Est-il fou ?

DERMANCE.

Il plaisante, sans doute.

BOURVILLE.

Je n'en sais rien ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne faut pas compter sur ses fonds.

DERMANCE.

Oh ! oui, c'est prouvé ; cela te gêne peut-être.

BOURVILLE.

Moi ! je n'en ai pas plus besoin que toi. (*A part.*) Il faut pourtant que je trouve d'autres moyens.

DERMANCE, *à part.*

Quel parti prendre ? du courage. J'ai d'autres amis, mes livres, les diamants de ma femme.... (*Haut.*) Ce pauvre Lamarlière ! si l'ambition le gagne, il se perdra.

BOURVILLE.

Oh ! mon Dieu ! oui ; il n'a pas la tête, l'activité nécessaires.... (*A part.*) Ma femme, qui se prétend discrète et raisonnable ; tudieu ! quelle discrétion !

DERMANCE, *à part.*

Oui, un léger à-compte sur le grand domaine ; et à l'extinction des rentes viagères je pourrai donner une dot à ma fille. (*Haut.*) Sans adieu, Bourville.

BOURVILLE.

Attends, je sors avec toi.

SCÈNE VI.

DERMANCE, BOURVILLE, PIERRE.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, messieurs ? je viens de rencontrer mon maître ; il m'ordonne de lui chercher un appartement, une femme de chambre pour madame, un laquais pour lui, il m'élève au poste de valet de chambre ; ce ne sont que des projets de dépense.

DERMANCE.

Allons, la tête est partie, c'est clair. Mais c'est donc une rage qui gagne tout le monde ! (*Il sort.*)

BOURVILLE.

Eh ! mais, si tout le monde se mêle de vouloir briller, qui est-ce qui restera donc ouvrier ou domestique ? C'est inquiétant, fort inquiétant. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

PIERRE, seul.

Eh ! bien, ils s'en vont, ils me laissent-là. Mais je n'y conçois rien : monsieur qui prend de l'humeur contre ses amis, et qui tout d'un coup s'avise de faire comme eux !

SCÈNE VIII.

PIERRE, Madame BOURVILLE.

MADAME BOURVILLE.

Ah ! vous voilà, bon homme ? Votre maître est-il rentré ? A-t-il parlé à sa femme ? Je voudrais bien la voir. Je suis d'une inquiétude, d'une impatience ! Cette demoiselle Leblond ! elle ne va pas manquer d'accourir.

PIERRE.

Je m'en vais prévenir madame que vous voulez lui parler. Tenez, voici madame Dermance. (*Il sort.*)

MADAME BOURVILLE.

Madame Dermance ! elle a juré d'être importune toute la journée.

SCÈNE IX.

Mesdames DERMANCE, BOURVILLE

MADAME DERMANCE.

Eh ! mon Dieu ! ma chère, savez-vous ce qui se passe ? Monsieur Lamarlière qui abandonne la province. C'est Justine qui

est venue me le redire; elle a entendu une conversation entre le mari et la femme.

MADAME BOURVILLE.

Pas possible.

MADAME DERMANCE.

Et il est question de bijoux, de meubles, de domestiques. Il est sorti pour faire des emplettes.

SCÈNE X.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE.

MADAME LAMARLIÈRE.

Ah! vous voilà, mesdames.

MADAME BOURVILLE.

Eh mais! qu'avez-vous donc fait de votre joli bonnet, de votre rouge? comme vous voilà pâle!

MADAME LAMARLIÈRE.

Pour le rouge, monsieur Lamarlière dit qu'il ne peut pas encore s'y faire; mais le bonnet, il l'a trouvé trop simple, trop mesquin; il s'est chargé de m'en rapporter un autre lui-même; et puis des dentelles, des fleurs, un esprit, une aigrette. Vous ne savez pas? il m'a repris le portefeuille.

MADAME BOURVILLE.

Ah! mon Dieu!

MADAME DERMANCE.

Par défiance?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oh! non; mais il en a besoin pour toutes ses acquisitions; il veut m'acheter des diamants.

MADAME DERMANCE.

Des diamants!

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à madame Dermance.*

Vous entendez bien que ce n'était pas le moment de lui parler des vôtres. (*Haut.*) Il ne sait pas si son argent lui suffira

pour tout ce qu'il projette ; mais il a bon crédit. (*Bas à madame Bourville.*) Quand il va faire des dettes lui-même, j'aurais eu mauvaise grâce de l'entretenir de celles des autres.

MADAME BOURVILLE.

Quel contre-temps !

MADAME DERMANCE.

Quel embarras !

MADAME BOURVILLE.

Eh ! mais, ma bonne amie, il est donc vrai que monsieur Lamarlière veut s'établir à Paris ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Très-vrai.

MADAME DERMANCE.

Cela doit bien vous contrarier, vous qui aimiez tant votre manufacture.

MADAME LAMARLIÈRE.

Un peu ; mais que voulez-vous ? c'est le tableau de votre fortune, de votre bonheur, qui l'a séduit, qui l'a décidé.

MADAME DERMANCE, *à part.*

Notre fortune !

MADAME BOURVILLE, *à part.*

Notre bonheur !

SCÈNE XI.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE ; HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mademoiselle Leblond vous demandait, maman.

MADAME DERMANCE.

Qu'elle revienne demain.

MADAME BOURVILLE.

Dites que je n'y suis pas, je vous en prie.

HENRIETTE.

Monsieur Lamarlière rentrait au même instant, elle s'est nommée, et ils sont sortis ensemble.

MADAME DERMANCE.

Ensemble !

MADAME BOURVILLE.

Eh ! pourquoi donc sont-ils sortis ensemble ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Encore quelque nouvelle galanterie de sa part, je le parierais, quelque nouveau cadeau qu'il veut me faire.

MADAME BOURVILLE.

Elles sont bien heureuses celles à qui leurs maris font des cadeaux.

HENRIETTE, *bas à madame Lamarlière.*

Eh bien ! madame ?

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à Henriette.*

Du courage, tout ira bien. (*Haut.*) Ah ! çà, ma chère madame Bourville, qu'allez-vous faire de votre fils ? Le laisserez-vous à notre manufacture, quoique nous n'y soyons plus ?

HENRIETTE.

Comment, madame ? monsieur Lamarlière quitte sa manufacture ?

MADAME LAMARLIÈRE.

Oui, ma belle demoiselle. Il ne tardera pas à la vendre probablement ; il veut que je prenne des maîtres de toutes sortes, comme vous avez fait, madame Bourville, en venant de Saumur.

MADAME DERMANCE.

Parlons raison, je vous en prie, ma bonne amie ; est-ce que vous approuvez la conduite de votre mari ?

MADAME BOURVILLE.

Il se ruinera, ma bonne amie.

MADAME LAMARLIÈRE.

Il dit qu'il faut cela pour s'enrichir ; au surplus, parlez à lui-même.

SCÈNE XII.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE, HENRIETTE, LAMARLIÈRE.

LAMARLIÈRE.

C'est bon, c'est bon; je rendrai réponse demain. Vous voyez un homme enchanté, ébloui. Comme les arts se perfectionnent! comme on travaille en meubles, en bijouterie! c'est merveilleux.

MADAME DERMANCE.

Oh! sans doute. Je voulais vous dire....

LAMARLIÈRE.

Avez-vous quelques diamants de trop, madame Dermance? j'en cherche d'occasion pour ma femme.

MADAME LAMARLIÈRE, *bas à son mari.*

Tais-toi donc, mon ami.

LAMARLIÈRE.

Tu seras contente de mes emplettes. Nous en avons d'autres à faire. Ce soir tu vas au bal, mais demain nous courrons tous les marchands.

MADAME BOURVILLE.

Prenez bien garde qu'on ne vous trompe.

LAMARLIÈRE.

Oh! quand on me ferait payer un peu cher.... Il faut bien payer le crédit; n'est-ce pas, madame Bourville? J'ai loué un appartement, je ne partirai pas sans vous avoir remerciée, madame Dermance, de votre accueil vraiment amical. Huit pièces de plein pied, une grande cuisine, une cave immense, remises, écuries! il faudra meubler tout cela.

MADAME DERMANCE.

C'est un vertige, c'est un délire.

MADAME BOURVILLE.

Mais, mon mari et moi, nous n'avons jamais été si extravagants.

LAMARLIÈRE.

Ah! voici Bourville.

SCÈNE XIII.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE, LAMARLIÈRE, BOURVILLE.

LAMARLIÈRE.

Eh bien! mon ami, comment vont les affaires?

BOURVILLE.

Mal, très-mal, en un quart-d'heure tout a changé. Je ne trouve rien, tout me manque.

LAMARLIÈRE.

Je le crois bien; j'accapare tout, je ne laisse rien faire aux autres. J'ai revu Dupré, il court pour moi. Ah! ah! comme ces gens-là sont actifs, quand ils voient de l'argent comptant! Je recevrai les ministres, je donnerai de grands dîners chez les traiteurs, des fêtes charmantes dans une maison de campagne que je vais louer.

BOURVILLE.

Tu te perds, tu te perds, mon ami; écoute les conseils d'un ancien camarade, qui s'attendrit sur ton sort.

LAMARLIÈRE.

Laisse-moi donc tranquille, avec ton attendrissement; je ne veux plus songer qu'à jouir, gagner et dépenser.

SCÈNE XIV.

MESDAMES DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE; HENRIETTE, DERMANCE, BOURVILLE, LAMARLIÈRE.

DERMANCE, *à part.*

Toutes les bourses fermées. Rien.

LAMARLIÈRE.

Eh bien! mon ami, achètes-tu ton grand domaine?

DERMANCE.

Il se présente des difficultés.

LAMARLIÈRE.

Tu y renonces; Je me mets sur les rangs; je le pousserai vivement.

DERMANCE.

Comment! ce n'est donc pas une plaisanterie? Tu veux donc sérieusement faire des affaires, t'établir à Paris?

LAMARLIÈRE.

Très-sérieusement.

BOURVILLE.

Oui vraiment; et il médite des folies.

LAMARLIÈRE.

Comment, des folies? Eh! mais, parbleu, c'est vous qui m'avez monté la tête. (*A Dermance.*) Demande à ces dames et à Bourville quel train de maison je vais avoir.

DERMANCE.

Mais tu as donc des fonds, des moyens?...

LAMARLIÈRE.

Non; pas plus que je ne vous ai dit. N'est-ce pas assez? Combien y a-t-il de gens qui marchent en avant, et n'ont pas tant d'argent comptant.

DERMANCE.

Mais au train dont tu y vas, tu auras bientôt mangé le tien.

LAMARLIÈRE.

Il servira à m'en faire gagner d'autre.

DERMANCE.

Cela n'est pas sûr. Comment est-il possible, quand on a un établissement solide, qu'on songe à l'abandonner pour des chimères ?

BOURVILLE.

De vaines chimères. Oui, mon ami ; car enfin ce luxe, cette manie de briller, cette vanité... est-ce le bonheur ?

LAMARLIÈRE.

Oh ! vous avez beau dire, j'y mets de l'amour propre.

DERMANCE.

Le beau motif d'orgueil, que de paraître plus riche que ton voisin.

BOURVILLE.

Si tu ne l'es pas réellement.

DERMANCE.

Et les peines, les dangers que tout cela traîne à sa suite !

BOURVILLE.

Qui ne risque rien n'a rien ; mais qui risque trop perd tout.

DERMANCE.

Les erreurs, les accidents, la mauvaise foi des agents !

BOURVILLE.

Et de là les inquiétudes, les mauvaises nuits.

DERMANCE.

Et une chute complète.

BOURVILLE.

Oui, vraiment ; on dépense, on spécule, on se trompe.

DERMANCE.

On s'obstine.

BOURVILLE.

On se ruine, on perd la tête.

DERMANCE.

On se noie, ou l'on devient fripon.

BOURVILLE.

Voilà la marche.

LAMARLIÈRE.

Voilà la marche? Eh bien! appliquez-vous donc à vous-mêmes tout ce que vous venez de me dire.

DERMANCE.

Comment?

BOURVILLE.

Que dis-tu?

LAMARLIÈRE.

Vous n'êtes donc pas heureux, vous?

BOURVILLE.

Eh! mon Dieu, non; nous ne le sommes pas.

LAMARLIÈRE.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. Allez, si je prends jamais un carrosse, c'est que j'aurai de quoi nourrir les chevaux et le cocher. Je n'ai feint quelques folies que pour vous éclairer sur les vôtres: je garde ma manufacture, et je saurai toujours n'être pas plus jaloux de celui qui est plus riche, que je ne veux que mon ouvrier soit jaloux de moi.

BOURVILLE.

Pas possible! Quoi! c'était une feinte?

LAMARLIÈRE.

Toi, Bourville, qui crains que je n'aie pas de quoi fournir à mes dépenses, n'es-tu pas embarrassé de certaines lettres de change dont l'échéance approche?

BOURVILLE.

C'est vrai.

LAMARLIÈRE.

Toi, Dermance, qui trembles de me voir trop entreprendre, pour-quoi vouloir faire une acquisition au-dessus de tes forces?

DERMANCE.

Il a raison.

LAMARLIÈRE.

Écoutez; je n'ai pas la prétention de vous corriger; mais je veux profiter du moment où la vérité a pénétré jusqu'à vous

7*

pour assurer le bonheur de vos enfants. Ils s'aiment, vous le savez. Bourville, donne-toi ton associé naturel, ton fils, jeune homme honnête, capable, et marie-le à la fille de Dermance.

BOURVILLE.

M'associer mon fils! il me mènerait; j'ai bien assez de sa mère.

DERMANCE.

Marier ma fille! (*A part.*) Où trouver une dot?

MADAME DERMANCE.

Ma fille m'a déjà été demandée par des personnes très-recommandables.

MADAME BOURVILLE.

Mon fils a le temps de songer à se marier.

LAMARLIÈRE.

Morbleu!... permettez-moi de vous dire, mesdames, que dans une affaire aussi importante c'est aux maris et non pas aux femmes à décider.

MADAME DERMANCE.

Mais, monsieur....

LAMARLIÈRE, *bas à madame Dermance, en lui remettant un écrin.*

Je ne mets point de prix à mes services; mais voici votre écrin. (*A Dermance.*) Je t'ai refusé mes fonds pour une folle acquisition; ils sont à toi pour la dot de ta fille. (*Bas à madame Bourville, en lui remettant des papiers.*) Je ne veux point arracher votre consentement; mais voici les quittances de tous vos créanciers; (*A Bourville.*) Associe ton fils; j'escompte tes lettres de change, et tu ne dois qu'à moi seul. (*Haut.*) Allons, mes amis, mes chères dames, soyez bons parents, mariez vos enfants.

MADAME DERMANCE.

Impossible de lui résister.

DERMANCE.

Il a une éloquence....

BOURVILLE.

Un talisman qui entraîne.

MADAME BOURVILLE.

Je connais l'étiquette. Madame Dermance, je vous fais la demande de votre fille pour mon fils.

MADAME DERMANCE.

Et je vous l'accorde de tout mon cœur.

HENRIETTE.

Ah! maman....

MADAME LAMARLIÈRE.

Eh bien! quand je vous disais que vous épouseriez Georges.

LAMARLIÈRE.

Bourville le fils sera ici dans six jours. Eh! vite le mariage. Et demain matin j'irai aux Invalides voir mes deux portiques.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

VANGLAS,

OU

LES ANCIENS AMIS,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 28 août 1817.

PERSONNAGES.

VANGLAS, homme en place sous le cardinal Dubois.
MADAME VANGLAS.
VILLENEUVE, SAINT-PHAR, MONTGRAVIER, DERVIÈRE, MILCOUR, } amis de Vanglas.
MADAME MONTGRAVIER.
CLÉMENCE, fille de Saint-Phar.
DURAND, secrétaire de Vanglas.
FRANCŒUR, vieux domestique de Saint-Phar.
LEBRUN, valet de chambre de Vanglas.
SAINT-GERMAIN, valet de Vanglas.
LA PIERRE, valet de Montgravier.
DÉSORMEAUX, protégé de Vanglas.
MADAME DÉSORMEAUX.
MADAME GERNANCE, ancienne amie de Vanglas.
UN HUISSIER du cabinet du cardinal.
MADEMOISELLE GERNANCE, LE DUC DE CRESNY, AMIS ET CONVIVES de Montgravier et de Vanglas. } Personnages muets.

La scène se passe à Paris, sous la régence.

VANGLAS.

ACTE PREMIER.

Il se passe chez Montgravier.

Le théâtre représente le salon d'un riche bourgeois du temps.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTGRAVIER, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MADAME MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER, *entrant en scène avec Saint-Phar et Clémence.*

Eh! La Pierre; qu'on avertisse madame. Dites-lui que c'est notre cousin, notre ami, le bon Saint-Phar qui nous arrive.

MADAME MONTGRAVIER, *arrivant d'un autre côté.*

Est-il vrai? Monsieur de Saint-Phar à Paris, avec sa fille!

SAINT-PHAR.

Oui, mes chers amis, c'est moi-même, et c'est pour ma Clémence que j'ai fait le voyage. Il y a six mois qu'elle est sortie du couvent et qu'elle m'aide à faire les honneurs de ma maison....

MADAME MONTGRAVIER.

Oui; étant commandant pour le roi dans votre petite ville, vous y tenez un grand état.

SAINT-PHAR.

Elle brûlait du désir de voir Paris, je me suis décidé tout d'un coup, et je viens loger chez toi, mon cher Montgravier. J'aurais pu vous prévenir, j'ai mieux aimé vous surprendre.

MADAME MONTGRAVIER.

Aimable surprise! L'appartement que vous occupiez à votre dernier voyage est tout prêt. Vous êtes donc bien contente d'être à Paris, ma belle demoiselle?

CLÉMENCE.

N'était-il pas naturel que je fusse curieuse de faire connaissance avec les amis que mon père y a laissés, sur-tout avec de bons parents comme monsieur et madame Montgravier?

MONTGRAVIER.

Trop heureux de lui rendre l'accueil qu'il me fit, lorsqu'il y a trois ans j'allai le voir dans sa citadelle!

SCÈNE II.

MONTGRAVIER, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MADAME MONTGRAVIER, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, *chargé de paquets de voyage.*

Mon commandant, voici tous vos effets.

MONTGRAVIER.

Et tu as toujours le vieux Francœur à ton service?

CLÉMENCE.

Toujours.

SAINT-PHAR.

Il ne nous quittera pas.

FRANCŒUR.

Jamais, mon commandant.

SAINT-PHAR.

Nous avons fait la guerre ensemble; il est juste que nous jouissions ensemble du repos.

MONTGRAVIER, *appelant.*

La Pierre. (*A Saint-Phar.*) Tu arrives bien. Nous avons du monde, beaucoup de monde à souper aujourd'hui.

SAINT-PHAR.

Beaucoup de monde!

MADAME MONTGRAVIER.

Mon Dieu, oui; et cela me donne une peine, un embarras!

SAINT-PHAR, *à part.*

Diable!

MONTGRAVIER.

Oh! des amis, de bons amis. Tu les connais tous.

MADAME MONTGRAVIER, *à La Pierre qui est entré.*

La Pierre, conduisez Francœur.

FRANCŒUR, *bas à Saint-Phar.*

Je vous en préviens, mon commandant, il faudra qu'ils m'em mènent avec vous à la Bastille.

SAINT-PHAR, *bas à Francœur.*

Silence, devant ma fille sur-tout.

FRANCŒUR, *de même.*

Vous avez raison; mais vous, point d'imprudence.

(*Il sort avec La Pierre.*)

SCÈNE III.

MONTGRAVIER, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MADAME MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER, *à un autre laquais qui est entré en même temps que La Pierre.*

Il n'y a pas assez de bougies dans la salle à manger. Mettez tous les vins à la glace. Doit-on rien négliger quand on a le bonheur de recevoir un protecteur, un homme puissant, un homme en crédit comme monsieur de Vanglas?

SAINT-PHAR.

Qui? Le petit Vanglas que j'ai laissé commis à la guerre sous Chamillard?

MONTGRAVIER.

Le petit Vanglas est aujourd'hui un des personnages les plus importants du royaume. Il a trois ou quatre grands emplois. Il est l'agent, le favori, le bras droit du ministre, de ce bon abbé Dubois.

SAINT-PHAR.

De ce bon abbé Dubois! (*A part.*) Morbleu! pourquoi suis-je venu me loger ici! (*Haut.*) Tu n'as pas perdu l'habitude de donner aux gens des épithètes honorables.

MONTGRAVIER.

Et moi, mon cher Saint-Phar, tu sais que je me suis jeté dans la finance; je suis l'agent, le favori, le confident intime, et l'homme d'affaires de l'estimable monsieur de Vanglas.

SAINT-PHAR.

Toi! (*A part.*) Voilà de mes étourderies ordinaires!

MONTGRAVIER.

Il y avait long-temps que je sollicitais monsieur de Vanglas de venir visiter ma demeure.

MADAME MONTGRAVIER.

Il a enfin accepté pour aujourd'hui.

MONTGRAVIER.

Et avec une grâce, une bonté! Il a voulu choisir lui-même les convives : il se fait un plaisir de se retrouver chez moi avec ses anciens amis, les amis de sa jeunesse. Il regrettait que tu n'en fusses pas.

SAINT-PHAR.

Vraiment?

MONTGRAVIER.

Oui. Te voilà, et la réunion sera complète.

SAINT-PHAR, *à part.*

S'il est resté mon ami, j'ai peut-être bien fait. (*Haut.*) Comme tu dis, j'arrive à merveille.

MONTGRAVIER.

...us aurons le brave Dervière, l'honnête Milcour, l'aimable

madame Gernance, que Vanglás a manqué d'épouser; le bon Villeneuve!

SAINT-PHAR, *vivement.*

Ah! mon cher Villeneuve!

CLÉMENCE.

Son fils, monsieur Eugène, vient-il avec lui?

MONTGRAVIER.

Non; il est à sa garnison.

MADAME MONTGRAVIER.

Vous connaissez son fils?

CLÉMENCE.

A son retour d'Allemagne il est venu voir mon père.

SAINT-PHAR, *à part.*

Attendons Villeneuve.

MONTGRAVIER.

Monsieur de Vanglas m'a bien promis qu'il serait ici avant neuf heures.

MADAME MONTGRAVIER.

Je cours achever ma toilette. Il faut songer à la vôtre, ma petite cousine. Il est bien flatteur de recevoir ces grands personnages; mais on a une telle crainte de manquer à quelque chose de ce qui leur est dû!

MONTGRAVIER.

Allons donc, madame Montgravier, un peu de confiance en vous-même. Songez que je vais demander à Vanglas la permission de vous présenter dès demain à sa femme. C'est une demoiselle de très-grande qualité; elle a été élevée à Saint-Cyr. Vous irez avec madame Montgravier, ma chère cousine. La maison de Vanglas est le rendez-vous de tous les plaisirs.

MADAME MONTGRAVIER.

Ah! oui, tous les jours, des fêtes, des bals, des concerts. Ces gens-là sont bien heureux, ils ne songent qu'à s'amuser.

MONTGRAVIER.

Tout le monde s'amuse, dans ce bon temps de la régence.

MADAME MONTGRAVIER.

Venez, venez, ma chère enfant.

CLÉMENCE.

Ah! mon père, que je vous sais gré de m'avoir amenée à Paris!

(*Elle sort avec madame Montgravier.*)

SCÈNE IV.

SAINT-PHAR, MONTGRAVIER.

SAINT-PHAR, *regardant sortir sa fille, et à part.*

Pauvre Clémence! si elle savait...... Interrogeons Montgravier. (*Haut à Montgravier.*) Ce souper est une grande affaire pour ta femme?

MONTGRAVIER.

Oui sans doute, et pour moi et pour tous nos amis: aussi ont-ils tous regardé mon invitation comme un bienfait; Villeneuve lui-même qui, comme tu sais, vit dans la retraite, sans état, sans ambition, à ce qu'il dit, et que nous appelons encore le misanthrope, parce qu'il est toujours goguenard quand il n'est pas de mauvaise humeur.

SAINT-PHAR.

Connais mieux Villeneuve. Ne voulant rien pour lui, prêt à tout faire pour les autres, je l'ai vu rechercher, courtiser même les grands et les gens en place dès qu'il s'agissait d'obtenir justice ou faveur pour un honnête homme.

MONTGRAVIER.

Aussi quelques gens prétendent-ils que, sous ce manteau philosophique, il est passablement intrigant.

SAINT-PHAR.

Puisse tout le monde intriguer de la sorte! Revenons à Vanglas. Il était dévot du temps du feu roi.

MONTGRAVIER.

Il ne l'est plus.

SAINT-PHAR.

Ah! oui, sous la régence.

MONTGRAVIER.

Écoute. Tu ne l'as jamais vu ni intolérant ni superstitieux. Eh bien! aujourd'hui il n'est ni libertin ni impie; il a les mœurs du jour, avec mesure, avec décence. Il est rempli d'égards pour sa femme. C'est un homme à talent, un homme d'esprit; tranchons le mot, un homme de génie. T'en souviens-tu? quand je le voyais rêveur et pensif au milieu de nos réunions, je vous disais: Le bon Vanglas ira plus loin que nous; cela n'a pas manqué. Jamais dur, jamais fier, toujours obligeant, il a cherché et il est parvenu à faire une grande fortune, parce qu'il aime à jouir, parce qu'il tient un rang qui demande de l'éclat, de la représentation: cette fortune! il la doit à ses travaux, à son intelligence, à d'honnêtes spéculations pour lesquelles il s'est servi de mon ministère. Moi, qui fais toutes ses affaires, je sais combien elle est acquise loyalement. Jamais il n'a songé à faire trafic de son crédit; ah! Dieu! il a sur cet article une délicatesse qui va jusqu'au scrupule: et il ne faut pas croire qu'il adopte aveuglément et en serviteur soumis tout ce que lui propose le ministre, il sait lui résister avec respect, mais avec fermeté, en homme d'honneur. Mais ce que j'aime sur-tout en ce bon Vanglas, c'est sa constance pour ses anciens amis. Il les sert avec un zèle, il les défend avec un courage, une opiniâtreté... L'amitié est un sentiment qu'il pousse jusqu'au fanatisme. Un ancien ami est pour lui un être sacré qu'il se plaît à couvrir de sa protection. Laborieux et homme de plaisir, aussi aimable dans le monde que profond dans le cabinet, charmant auprès des dames, affable et bon pour les petits, loyal et sûr pour ses égaux, ferme et noble avec les grands. Voilà quel est Vanglas.

SAINT-PHAR.

Vive Dieu! s'il est ainsi, je suis charmé de me trouver avec lui.

MONTGRAVIER.

Veux-tu quelque grâce, de l'avancement, un emploi plus

considérable ? L'affaire est faite, pour peu qu'elle dépende de lui. Nous pourrons lui en parler ce soir ; et demain, pour qu'il s'en souvienne, nous remettrons un mot d'écrit au petit Durand, son secrétaire, avec qui je suis fort bien. Le valet-de-chambre est aussi mon ami et ne manque jamais de m'avertir quand son maître est de bonne humeur.

SCÈNE V.

SAINT-PHAR, MONTGRAVIER, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *dans la coulisse.*

Eh ! non, ne m'annoncez pas ; je ne suis pas monsieur de Vanglas.

MONTGRAVIER.

C'est Dervière. J'étais sûr qu'il arriverait un des premiers.

DERVIÈRE, *entrant en scène.*

Bonsoir, Montgravier. Que vois-je ? Saint-Phar !

MONTGRAVIER.

Il arrive à l'instant même.

DERVIÈRE.

Je suis ravi qu'il soit des nôtres. (*A part.*) Encore un homme heureux. Il est placé et moi..... (*Haut.*) Or çà, mon cher Montgravier, ce n'est donc pas une plaisanterie ; vous avez réellement monsieur de Vanglas à souper ?

MONTGRAVIER, *en se rengorgeant.*

Très-réellement, mon bon ami.

DERVIÈRE.

C'est une grande faveur qu'il vous accorde.

MONTGRAVIER.

Pardon, mes amis, j'ai encore quelques ordres à donner ; causez, causez ensemble..... Vous verrez, vous verrez comme ce bon Vanglas sera aimable pour nous tous. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

SAINT-PHAR, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Je le souhaite. Qu'en dites-vous, Saint-Phar? Vous seriez-vous douté autrefois que nous nous trouverions honorés de souper avec monsieur de Vanglas? Il arrive de singulières choses dans ce monde.

SAINT-PHAR.

Oh! ici, c'est tout simple; un vrai talent, des circonstances heureuses....

DERVIÈRE.

Très-heureuses, en effet.

SAINT-PHAR.

Je me félicite de le voir, puisqu'il fait un si bon usage de sa fortune.

DERVIÈRE.

Oh! sans doute, un très-bon usage...... pour lui-même et pour ses créatures.

SAINT-PHAR.

Qu'est-ce? Vous ne semblez pas émerveillé de son mérite.

DERVIÈRE.

Pardonnez-moi. Du mérite?.... il en a beaucoup.

SAINT-PHAR.

Douteriez-vous de sa probité?

DERVIÈRE.

Pas du tout. Sa probité?.. C'est un honnête homme; mais.....

SAINT-PHAR.

Quoi? mais....

DERVIÈRE.

Tenez, mon cher Saint-Phar, nous nous connaissons depuis long-temps, et je puis me confier à vous. Ah! mon ami, quelle misère que cette vie! Quand je pense que moi qui ai des droits;

voilà dix ans que je sollicite sans pouvoir rien obtenir. Parce que, dans un moment d'humeur, j'ai donné ma démission, on me rebute. Certes, il y a des hommes fort dignes de la place qu'ils occupent, vous, par exemple, sans flatterie ; mais tout le monde ne vous ressemble pas.

SAINT-PHAR.

Est-ce que vous croiriez que Vanglas ?.....

DERVIÈRE.

Vanglas..... (*Regardant si personne ne l'écoute.*) Il n'y a personne. Avez-vous un cadeau à offrir à son secrétaire ? quelques-uns disent à lui, mais je ne le crois pas. Etes-vous protégé par un duc ou un prince dont il ait besoin ? Avez-vous une jolie femme qui s'intéresse à vous ? Oh ! alors vous êtes sûr du succès. Mais n'avez vous que vos talents, la justice et votre bon droit ? oh ! ma foi, votre affaire est bien aventurée. Esclave empressé du ministre, allant même au-delà de ses ordres pour mieux faire sa cour, fier et sans pitié avec tous les autres, toujours impertinent, même quand il veut faire le bon homme, il sacrifierait à lui-même, à lui seul, ses amis, sa famille, sa femme qu'il ne rend pas très-heureuse, m'a-t-on dit, quoiqu'il fasse le sensible devant le monde.

SAINT-PHAR.

Mais cependant ce souper d'aujourd'hui où il ne veut être entouré que de vrais amis.

DERVIÈRE.

C'est un caprice qui lui prend pour la première fois, depuis qu'il est en place. Puisqu'il était si curieux de nous réunir, n'était-il pas plus convenable de nous inviter chez lui que de nous faire venir chez un autre ? Montgravier vous en aura parlé tout autrement ; Montgravier est tout fier de le recevoir, et puis, Vanglas s'en est servi pour des affaires d'agiotage ; c'est une rage depuis ce système de Law. Vous me demanderez pensant de la sorte, je viens souper ici. Ma foi, Vanglas dispose de son ministre, le ministre dis-

pose du régent, je crains de lui rompre en visière. Cela me coûte à moi, l'ennemi déclaré de la brigue et de la flatterie, et toujours libre et indépendant dans mes discours.

SAINT-PHAR.

Vous m'étonnez; quoi? Vanglas....

DERVIÈRE.

Oh! j'ai peut-être été un peu trop loin: il y a sans doute bien des faussetés, bien des calomnies dans ce qu'on m'a dit de lui; car moi je n'invente rien, je répète ce que j'ai entendu. Souvenez-vous bien que tout cela ne vient pas de moi. Je me suis résigné à vivre tranquille, loin des affaires.... Il paraît que c'est un parti pris de ne pas m'employer.... (*Tirant un papier de sa poche.*) Si Vanglas était un autre homme.... Voilà le quinzième placet, tant à lui qu'à d'autres.... Je ne remettrai pas celui-là.... Eh mais!.... J'ai oublié de faire mention.... Permettez que je vous quitte un instant, je vais écrire dans le cabinet de Montgravier. (*Haut.*) Je ne vous laisse pas seul; voici Villeneuve. (*Il sort.*)

SAINT-PHAR, *seul.*

Villeneuve! ah! grace au Ciel, il ne me trompera pas celui-là, et je vais sortir de mon incertitude.

SCÈNE VII.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE.

VILLENEUVE.

Il est donc vrai? C'est lui-même! Mon cher Saint-Phar!

SAINT-PHAR, *en l'embrassant.*

Mon cher Villeneuve! Voilà mon véritable ami!

VILLENEUVE.

Quel heureux hasard t'amène à Paris? Ta fille est avec toi? Quel éloge mon fils m'a fait d'elle à son retour! Il faut qu'il vienne, qu'il obtienne un congé. Comme il se loue de l'accueil qu'il a reçu de toi! comme il est épris de ta Clémence!

SAINT-PHAR.

Et je peux t'avouer en confidence que ma fille n'a pu rester insensible au mérite de ton fils.

VILLENEUVE.

Quel bonheur de voir nos enfants si bien d'accord, pour accomplir les doux projets que nous avons formés sur eux dès leur naissance !.... Il fallait venir loger chez moi.

SAINT-PHAR.

Montgravier est mon parent ; à tous mes voyages j'ai demeuré chez lui. Cette fois pourtant, j'aurais peut-être mieux fait d'aller ailleurs.

VILLENEUVE.

Pourquoi ?

SAINT-PHAR, *après un moment de silence.*

Mon cher Villeneuve, dis-moi, je te prie, quel homme est aujourd'hui ce Vanglas qui fut jadis notre ami, qui joue un rôle si important dans l'État, et qu'on attend ici à souper ?

VILLENEUVE, *souriant.*

Vanglas ?

SAINT-PHAR.

Il peut m'être utile ; il peut me nuire : je viens d'en causer avec Montgravier et Dervière. L'un m'en a dit un bien....

VILLENEUVE.

Montgravier ; son agent, son complaisant, ami de tout le monde, trouvant tout le monde honnête et bon.

SAINT-PHAR.

L'autre m'en a dit un mal !....

VILLENEUVE.

Dervière ; envieux, mécontent, à l'affût des disgraces, fort courageux en arrière des hommes en place, assez servile en leur présence.

SAINT-PHAR.

En vérité, j'étais tenté de croire qu'ils parlaient de deux hommes différents.

VILLENEUVE.

C'est qu'il y a vraiment deux hommes en Vanglas. C'est qu'à part l'exagération de la flatterie et celle de l'envie, il mérite en effet le bien et le mal que Montgravier et Dervière en disent; c'est un bón naturel dépravé. Il a, au fond du cœur, le germe et le goût de toutes les vertus; mais de l'ambition, beaucoup de vanité, de la faiblesse, des passions ardentes et un vif amour des plaisirs qui, avec l'âge, est devenu un besoin de toutes les jouissances de la vie, réelles ou de convention; par conséquent un besoin de la fortune nécessaire pour se les procurer.

SAINT-PHAR.

Montgravier le dit obligeant et bon.

VILLENEUVE.

C'est vrai.

SAINT-PHAR.

S'il faut en croire Dervière, c'est une ame intéressée.

VILLENEUVE.

C'est encore vrai. Je suis loin de croire qu'il soit vénal, mais je le sais fort avide; et d'un autre côté, l'on cite de lui des traits qui feraient honneur à l'homme le plus délicat.

SAINT-PHAR.

Suivant Montgravier, c'est un excellent mari. Écoutez Dervière, il rend sa femme très-malheureuse.

VILLENEUVE.

Je connais peu madame de Vanglas. On en fait l'éloge. Sa naissance et la faveur de Vanglas pourraient la rendre fière; son caractère, dit-on, la met à l'abri de cette faiblesse. Elle est jeune, étourdie, légère; mais bonne, aimable et sensible. Quant au mari, libertin et ami des mœurs, arrogant et affable, regrettant la vieille cour avec le duc de Villeroi, s'en moquant avec les roués de notre régent, toutes les fois qu'il n'est pas détourné du bien par un motif personnel, vous êtes sûr qu'il l'accomplira de premier mouvement, avec chaleur, avec une espèce d'emportement. Pourquoi faut-il qu'il soit aussi prompt à mal faire,

lorsqu'il le croit utile à ses intérêts. Son ambition est en perpétuel contraste avec ses dispositions natives qu'elle étouffe, et ses talents supérieurs que souvent elle rend nuisibles. Il s'étourdit, il brûle la vie, pour ainsi dire, tant il est occupé par ses travaux, tant il se fait d'occupation pour ses plaisirs, sa fortune, les nombreuses et vastes affaires dont il se charge, les visites, les repas de convenance et de considération, et les innombrables réponses qu'il faut faire aux demandes que lui adressent tous les ambitieux, tous les opprimés, tous les solliciteurs de la France. Il a une extrême facilité, une mémoire étendue, une santé de fer; mais il se mêle de tout, il embrasse tout: marine, commerce, clergé, parlements, guerre, finances et opéra. Et il brouille et confond beaucoup de choses, et il résulte de ses bonnes qualités naturelles et des mauvaises qu'il a prises dans le monde, qu'il est tour-à-tour et souvent à la fois un homme très-précieux, un homme très dangereux pour l'état, le prince et les gens qui ont affaire à lui.

SAINT-PHAR.

Mais comment se conduit-il avec le ministre? Est-il vrai qu'il ose souvent lui résister? est-il vrai qu'il le serve toujours en esclave aveugle et complaisant?

VILLENEUVE.

Cela dépend de la situation où il se trouve; quand il a rendu un service, quand il se croit important, utile et même nécessaire, il est ferme, généreux, ami courageux et courageux citoyen. Désire-t-il une faveur, craint-il une disgrace, sent-il qu'on peut le briser ou le mettre à l'écart comme un meuble inutile; alors l'ambition ou la peur, ces despotes de presque tous, font de lui un souple et docile instrument, et il ne connaît plus pour devoir que son asservissement aux volontés et aux caprices de monseigneur,

SAINT-PHAR.

Eh! bien! moi, son ancien ami, pourquoi n'aurais-je pas confiance en lui?

VILLENEUVE.

Tu ne peux avoir rien que de juste à lui demander. Moi-même je viens exprès à ce souper pour le solliciter.... oui, en faveur de la veuve d'un brave militaire. Ce que je fais, d'autres peuvent le faire sans crainte et sans honte.

SAINT-PHAR.

Ce que tu me dis me décide, et je reste. Si Vanglas ignore ce qui se prépare contre moi, point de danger à paraître devant lui ; s'il le sait, je compte sur son amitié.

VILLENEUVE.

De quoi s'agit-il donc ? en quoi peut-il te servir ou te nuire ? Encore quelque étourderie de ta part. Tu auras donc toujours une mauvaise tête ?

SAINT-PHAR.

J'en ai peur. J'ai dit à tout le monde que j'avais entrepris ce voyage pour faire voir Paris à ma fille, qui le croit comme les autres. Je n'ai mis personne avant toi dans ma confidence que mon vieux Francœur, homme discret et dévoué.

VILLENEUVE.

Tu as bien fait. Parle !

SAINT-PHAR.

Maintenant ils me feront subir le sort qu'ils voudront. Ce n'est que pour ma pauvre fille que je craignais : la voilà à Paris, près de toi, et si elle était privée de son père, tu lui en tiendrais lieu.

VILLENEUVE.

Tu m'inquiètes. De quoi es-tu donc menacé !

SAINT-PHAR.

Oh ! moi-même, je me serai peut-être trop vite alarmé. L'homme qui m'a fait parvenir un fâcheux avis était peut-être mal instruit.

VILLENEUVE.

Enfin.

SAINT-PHAR.

Je dois ma place à l'honnête et vertueux Leblanc...

VILLENEUVE.

Ancien secrétaire-d'état au département de la guerre.

SAINT-PHAR.

A la nouvelle de sa disgrace, j'ai cru devoir lui écrire que son malheur ne lui faisait rien perdre de ma reconnaissance.

VILLENEUVE.

C'était un devoir.

SAINT-PHAR.

J'ai lieu de craindre que ma lettre n'ait été interceptée.

VILLENEUVE.

Eh bien!

SAINT-PHAR.

Dans cette lettre, je me permettais des plaisanteries sur l'origine, l'élévation et les intrigues de l'abbé Dubois.

VILLENEUVE.

Eh bien! tout le monde s'en permet, même Vanglas qui est sa créature, même le régent dont il est l'ouvrage.

SAINT-PHAR.

Mes railleries étaient vives, amères, et respiraient une violente indignation.

VILLENEUVE.

Eh bien! le régent est un prince léger et bon, qui pardonne et qui oublie.

SAINT-PHAR.

Mais son ministre est vindicatif.

VILLENEUVE.

Par fougue, par boutades; mais le plus souvent, comme Jules Mazarin, il rit de lui-même avec les rieurs. Pourquoi voudrait-il se venger de toi, petit commandant de place? Il réserve sa rancune aux grands qui se trouvent sur son passage. Mais voyons craindrais-tu de perdre ton commandement? Il faut en parler dès ce soir à Vanglas.

SAINT-PHAR.

Oh ! s'il ne s'agissait que de perdre mon commandement !.... Chut ! j'entends ma fille.

SCÈNE XIII.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

On m'a dit que le père de monsieur Eugène était ici.... (*S'arrêtant tout-d'un-coup à l'aspect de Villeneuve.*) Est-ce lui ?

VILLENEUVE.

Oui, ma belle demoiselle, c'est lui-même.

SAINT-PHAR.

Pourquoi ce trouble ? Crains-tu d'embrasser mon ami Villeneuve ?

CLÉMENCE.

Non, sans doute. Oh ! comme monsieur votre fils vous ressemble !

VILLENEUVE, *qui, de son côté, a examiné Clémence avec beaucoup d'attention.*

Mon ami, que mon fils sera heureux avec ta fille ! Quand les marions-nous, ces chers enfants ? (*A Clémence.*) Je sais que mon fils ne vous est pas indifférent.

CLÉMENCE.

Ah ! mon père, vous m'avez trahie ?

SAINT-PHAR.

Est-ce te trahir ?

CLÉMENCE.

Eh bien ! puisque monsieur Villeneuve le sait, oui ;.... mais on vient, il ne faut rien dire devant les autres !

SCÈNE IX.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, DERVIÈRE.

MONTGRAVIER.

Tout est prêt, tout sera bien, et notre bon Vanglas peut venir quand il lui plaira.

MADAME MONTGRAVIER, *entrant d'un autre côté.*

Me voilà. Je n'ai pas été long-temps à ma toilette, je crois. Je vous salue, monsieur Villeneuve.

DERVIÈRE, *entrant en scène et serrant un papier dans sa poche.*

Eh bien ! monsieur de Vanglas ? je ne le vois pas.

MADAME MONTGRAVIER.

Patience, monsieur Dervière. Ce qui me surprend, c'est le retard des autres personnes.

MONTGRAVIER.

Il me semble qu'il n'est pas décent de se faire attendre, lorsqu'on sait qu'on doit se trouver avec un personnage....

VILLENEUVE.

Qui se fait attendre lui-même.

SCÈNE X.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, DERVIÈRE, LA PIERRE, MILCOUR.

LA PIERRE, *ouvrant les deux battants et annonçant.*

Monsieur Milcour.

MONTGRAVIER.

Eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc ? (*Appelant.*) La Pierre. (*A Milcour qui entre et qui salue.*) Ce bon Milcour ! (*Bas à La Pierre.*) Est-ce que je ne vous ai pas dit de n'ouvrir qu'un battant ?

MADAME MONTGRAVIER, *bas à La Pierre, en parlant derrière son éventail.*

Eh ! oui, les deux battants seulement pour monsieur de Vanglas. (*A Milcour.*) Monsieur, je suis ravie de vous voir.

(*La Pierre sort.*)

MILCOUR.

Que je vous remercie de votre invitation, mon cher Montgravier ! Et moi aussi j'ai été le bon ami de monsieur de Vanglas. Eh ! voilà Dervière, Villeneuve et Saint-Phar. A merveille, il va se trouver en pays de connaissance.

SCÈNE XI.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, DERVIÈRE, LA PIERRE, MILCOUR, MADAME ET MADEMOISELLE GERNANCE ; AUTRES CONVIVES.

LA PIERRE, *n'ouvrant qu'un battant de la porte et annonçant.*

Madame Gernance.

MADAME MONTGRAVIER.

Eh ! venez donc, ma chère amie.

MADAME GERNANCE.

Il n'est pas encore arrivé ?

MONTGRAVIER.

Pas encore.

MADAME GERNANCE.

Je craignais d'être en retard. Me reconnaîtra-t-il ? Je n'oserai jamais lui parler.

MONTGRAVIER.

Je vous présenterai.

MADAME GERNANCE.

Que j'ai eu tort dans le temps de rejeter ses vœux ! Je ne serais pas veuve.

LA PIERRE, *prenant tout bas le nom des personnes à mesure qu'elles arrivent et annonçant.*

Monsieur et madame Drouville, monsieur Derlange et monsieur Duhoussaye.

CLÉMENCE.

Ah ! que de monde ! me voilà toute honteuse.

SAINT-PHAR, *à Villeneuve.*

Eh ! mais, je crains....

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

Tous bonnes gens trop occupés de leurs affaires pour songer aux tiennes.

LA PIERRE, *annonçant.*

Monsieur Verpillac, monsieur l'échevin Delorme, monsieur le conseiller Desnoyers.

MONTGRAVIER.

Nous voilà tous.

MADAME MONTGRAVIER.

Il ne manque plus que lui. Asseyez-vous donc, mesdames. (*Les dames s'asseyent, les hommes restent debout.*)

MONTGRAVIER, *promenant ses regards avec complaisance sur la société.*

Mes amis, mes bons amis, qu'il est doux pour moi que ma maison soit le rendez-vous d'une aussi touchante réunion.

MILCOUR.

Savez-vous que c'est un beau trait de la part de monsieur de Vanglas ?

MADAME GERNANCE.

Au sein de la prospérité se souvenir de ses anciens amis !

MONTGRAVIER.

C'est rare.

DERVIÈRE.

Oh ! le bonheur ne lui a ni tourné la tête ni desséché le cœur.

MILCOUR.

Eh ! nous l'avons vu dans un état bien médiocre.

CLÉMENCE, *bas à Saint-Phar.*

C'est donc un homme bien admirable que ce monsieur de Vanglas, attendu avec tant d'impatience ?

MONTGRAVIER.

C'est l'amitié qui l'amène.

DERVIÈRE.

C'est l'amitié qui nous rassemble.

VILLENEUVE.

Oh ! oui, l'amitié ; mais n'y entrerait-il pas aussi de notre part un peu d'intérêt, et de la sienne un peu de vanité ?

MONTGRAVIER.

Lui, venir chez moi par vanité !

DERVIÈRE.

Nous, poussés par l'intérêt !

MADAME MONTGRAVIER.

Il est mordant, ce monsieur Villeneuve.

VILLENEUVE.

Qui sait ? il n'est pas fâché peut-être de cette occasion de briller aux yeux de ses anciens camarades ; et je gage qu'il n'y en a pas deux parmi nous qui n'aient dans leur poche un petit placet à lui présenter.

DERVIÈRE.

Oh ! par exemple !

MILCOUR.

Est-ce pour moi que vous parlez ?

VILLENEUVE.

Est-ce que vous avez un placet dans votre poche, monsieur Milcour ?

MILCOUR.

J'en ai ou je n'en ai pas....

VILLENEUVE.

Oh ! ne vous fâchez pas. Moi qui vous parle, j'ai le mien ; oui, pour la veuve de votre brave cousin Duplessis, madame Gernance.

DERVIÈRE, *à part.*

Quel intrigant!

MONTGRAVIER.

Et quand cela serait; quel mal de profiter de l'occasion et du crédit d'un ami?.... Mais il ne vient pas.

MADAME MONTGRAVIER.

Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident.

VILLENEUVE.

Rassurez-vous.... Est-ce qu'il serait convenable qu'un homme comme lui ne se fît pas désirer au moins une heure.

MADAME MONTGRAVIER.

En vérité, monsieur Villeneuve, il faut avoir bien la rage de plaisanter. Je n'ai pas envie de rire moi.

DERVIÈRE, *d'un ton triomphant.*

Il ne viendra pas.

MONTGRAVIER.

Attendez; voilà une voiture qui entre dans la cour. C'est lui; oui, c'est lui.

MADAME MONTGRAVIER.

Je respire.

SAINT-PHAR, *à Villeneuve.*

J'ai peut-être eu tort de rester.

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

T'y voilà.

SCÈNE XII.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, DERVIÈRE, MILCOUR, MADAME ET MADEMOISELLE GERNANCE, LA PIERRE, VANGLAS; AUTRES CONVIVES.

LA PIERRE, *ouvrant les deux battants et annonçant.*

Monsieur de Vanglas..

MADAME MONTGRAVIER, *à La Pierre.*

Faites servir.

MONTGRAVIER, *allant au-devant de Vanglas.*

Oui, qu'on serve sur-le-champ.

(*La Pierre sort ; tout le monde se lève.*)

VANGLAS, *entrant en scène une lettre à la main.*

(*A Montgravier.*) Ah ! mon cher.... (*Saluant Madame Montgravier.*) C'est madame.... j'ai l'honneur.... (*A Montgravier, en lui remettant la lettre.*) Montgravier, faites dire, je vous prie, à l'un de mes gens, de porter cette lettre au duc de Cresny, qui me demande un rendez-vous pour demain. J'étais si pressé.... J'avais oublié.... Écoutez ; qu'il retourne chez moi, qu'il attende mes dépêches et qu'il me les apporte ici, à quelque heure que ce soit.

MONTGRAVIER, *prenant la lettre.*

Il suffit. (*Appelant.*) La Pierre ! (*A Dervière.*) Un duc qui vient chez lui demain, et ce soir il vient chez moi ! (*Il remet la lettre à La Pierre, et lui parle bas.*)

VANGLAS, *à madame Montgravier.*

Que je me félicite, madame, de faire connaissance sous d'aussi heureux auspices avec la femme de mon ami Montgravier !

MADAME MONTGRAVIER.

Que ce titre est flatteur pour mon mari, monsieur !... Non qu'il ne le mérite, sans doute.... mais au point où vous êtes parvenu.... pardon.... (*A madame Gernance.*) Comme on se trouve à son aise avec lui ! (*A Vanglas.*) Nous commencions à être un peu inquiets.

VANGLAS.

Est-il si tard ? Eh bien ! j'ai tout brusqué, j'ai dit à mon cocher de brûler le pavé. (*A Montgravier.*) Elle est fort bien, votre femme. (*Haut.*) Je n'avais garde de manquer un aussi agréable souper ; j'avais fait mes conventions avec Montgravier ; je l'avais invité à n'avoir pour convives que d'anciens amis.

MONTGRAVIER, *montrant toute la société.*

Aussi vous voyez....

VANGLAS, *à Dervière.*

C'est toi, Dervière. Toujours curieux, médisant et malin.

DERVIÈRE.

Oh! c'est trop de bonté. (*A part.*) Bon, il me tutoie encore.

VANGLAS, *à madame Gernance.*

Ah! la belle Aglaé Jacquemin.

MADAME GERNANCE.

Il m'a reconnue!

MONTGRAVIER.

Aujourd'hui madame Gernance.

VANGLAS.

Elle est mariée!

MADAME GERNANCE, *en soupirant.*

Je l'ai été.

VANGLAS.

Ah!.... c'est vrai, j'ai appris votre malheur.

MADAME GERNANCE.

Voici ma fille.

VANGLAS.

Une si grande demoiselle! déjà! (*A Montgravier.*) Elle est bien vieillie. (*A Milcour.*) Monsieur.... (*A Montgravier.*) Est-ce aussi un de nos amis?

MONTGRAVIER.

Milcour.

VANGLAS.

Ah! qui était abbé?....Non,....avocat. Oui, je me souviens très-bien....

MILCOUR, *à part.*

Il a eu de la peine, mais il s'est souvenu de moi.

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

Est-ce l'amitié ou la vanité qui l'amène?

VANGLAS, *à Villeneuve vivement.*

C'est vous, mon cher Villeneuve? vous m'avez disgracié; depuis que je suis en faveur, je ne vous vois plus. (*Apercevant Saint-Phar.*) Eh! vous voilà aussi, mon cher Saint-Phar; vous êtes à Paris? Demandez à Montgravier combien je vous aurais regretté. Toujours commandant?

MONTGRAVIER.

Toujours.

SAINT-PHAR, *à part.*

Il ne sait rien.

MONTGRAVIER.

Il est venu pour faire voir Paris à sa fille que j'ai l'honneur de vous présenter. Elle loge chez moi avec son père; c'est ma parente.

VANGLAS, *saluant Clémence et prenant la main de Saint-Phar.*

Mademoiselle, monsieur votre père est un des hommes que j'aime, et que j'estime le plus.

CLÉMENCE, *saluant.*

Monsieur....

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

La vanité cesse; l'amitié commence.

SAINT-PHAR.

Je reconnais avec joie que vous n'avez rien perdu de vos bons sentiments d'autrefois.

VANGLAS, *avec sensibilité*

Avec quelle émotion je me rappelle notre ancienne liaison! Ah! pourquoi ne pouvons-nous plus reprendre ces longs et chers entretiens où nous nous racontions avec tant d'abandon nos plaisirs, nos chagrins, nos projets. (*Avec fatuité.*) En vérité, si l'on n'était consolé, encouragé, soutenu dans nos hautes fonctions par la certitude qu'on mérite la confiance dont on est honoré.... De faibles talents, un grand zèle m'ont valu la faveur et l'appui du ministre; j'en suis flatté sans doute, mais les affaires m'épuisent, m'excèdent....

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

La vanité revient.

VANGLAS.

Savez-vous, madame Montgravier, que ma femme voulait venir avec moi ? Oui, si elle n'avait été un peu indisposée....

MONTGRAVIER.

C'est à madame Montgravier à la prévenir.

MILCOUR, *tirant un papier de sa poche.*

Puisque vous m'avez si bien reconnu, j'aurais une petite requête à vous présenter.

DERVIÈRE.

Et moi, je voudrais vous demander....

VILLENEUVE, *à Montgravier.*

Eh ! bien ! est-ce l'amitié ou l'intérêt qui les a fait venir ?

VANGLAS.

Ah ! mes amis, de grâce, employons mieux les moments que nous avons à passer ensemble. Je suis tout entier au bonheur de vous revoir. Laissez-moi le goûter sans me parler d'affaires.

MONTGRAVIER.

En effet, quelle indiscrétion !

VANGLAS.

Écoutez. A dater de demain, présentez-vous chez moi à l'heure que vous voudrez, tous les jours. Des ordres seront donnés pour que vous soyez reçus, oui, tous. Dès ce soir, en rentrant, je remettrai vos noms à mes gens. Quelle que soit l'importance de mes fonctions, je trouverai toujours un moment pour mes amis; mais ce soir ne nous livrons qu'aux épanchements du cœur, aux souvenirs de l'amitié.... Sur mon ame, quand je vous considère, je me sens attendri jusqu'aux larmes.

SCÈNE XIII.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, DERVIÈRE, MILCOUR, MADAME ET MADEMOISELLE GERNANCE, VANGLAS, LA PIERRE; AUTRES CONVIVES.

LA PIERRE, *ouvrant les deux battants.*

On a servi.

VANGLAS, *offrant la main à madame Montgravier.*

Madame.... Oui, mes amis, venez me voir: plus vous me fournirez d'occasions de vous être agréable, plus vous me rendrez heureux. (*A madame Montgravier.*) Voulez-vous bien accepter ma main?

MADAME MONTGRAVIER, *donnant la main à Vanglas.*

Monsieur..., (*Passant devant les autres d'un air triomphant.*) Pardon, mesdames.

(*Elle sort avec Vanglas.*)

MADAME GERNANCE.

C'est un homme admirable. (*Elle sort.*)

DERVIÈRE.

Parfait! (*Il sort.*)

MONTGRAVIER.

Divin!

MILCOUR, *serrant son papier.*

Dès demain je vais chez lui.

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

Attends. Avant de les joindre, achève de m'expliquer...

(*Tous sortent, les hommes donnant la main aux dames.*)

SCÈNE XIV.

SAINT-PHAR, VILLENEUVE.

SAINT-PHAR.

Apprends tout. Dans l'avis qui m'a été donné, il était question d'une lettre de cachet, de la Bastille.

VILLENEUVE.

De la Bastille ! morbleu ! Il est menacé d'une lettre de cachet, et il vient se réfugier à Paris ! Et il reste à souper avec le favori du ministre qui le poursuit !

SAINT-PHAR.

Que m'importe ? Je veux confondre et démasquer mes ennemis.

VILLENEUVE.

Ne t'imagines tu pas que tu vas renverser le ministre ? Mais quand je te gronderais.... Il faut rester à présent. L'avis est peut-être faux. Vanglas n'est pas dans la confidence.... ne lui parlons pas ce soir ; mais il vient de nous dire que sa porte serait toujours ouverte pour nous, et demain....

SAINT-PHAR.

Oui, demain nous irons.

VILLENEUVE.

Non pas. Reste chez Montgravier ; ne te cache pas ; mais ne te montre pas. C'est moi qui demain irai chez Vanglas ; et s'il est dans son jour de courage et d'amitié.... J'ai d'autres amis d'ailleurs.... Oui, le duc de Saint-Simon.... Allons rejoindre nos convives....

SAINT-PHAR.

Crois-moi, Villeneuve ; sans la crainte de faire le malheur de ma pauvre fille, j'irais moi-même me livrer au coup dont on veut me frapper.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans le cabinet de Vanglas.

SCÈNE PREMIÈRE.

VILLENEUVE, SEUL.

Me voilà donc enfin parvenu à l'appartement de monsieur de Vanglas. Il m'a fallu brusquer le suisse, les laquais. Je l'avais prévu, lorsqu'hier soir il nous engageait à nous présenter chez lui.... Malheureux Saint-Phar ! il n'est que trop vrai ; la lettre de cachet est partie : tandis qu'elle court le chercher dans sa forteresse, il est en sûreté à Paris ; mais si on l'y découvre.... J'ai bon espoir en Vanglas. Hâtons-nous.... Et le duc de Saint-Simon qui est à sa terre de la Ferté ! on l'attend à son hôtel ce soir ou demain : il sera peut-être trop tard.

SCÈNE II.

VILLENEUVE, SAINT-GERMAIN, MILCOUR.

MILCOUR, *à Saint-Germain.*

Mais je vous dis, monsieur, que monsieur de Vanglas m'a promis que les portes seraient toujours ouvertes pour moi.

SAINT-GERMAIN, *à Milcour.*

Mais je vous dis, monsieur, qu'on ne peut pas entrer sans une lettre de rendez-vous.

MILCOUR.

Tenez, voilà monsieur Villeneuve qui vous affirmera qu'hier nous avons soupé ensemble, que je suis un ancien ami de mon-

sieur de Vanglas, que je viens par amitié, pour lui faire plaisir, je n'ai qu'un mot à lui dire.

SAINT-GERMAIN.

Eh ! oui, vous êtes tous les amis de la maison, et après cela, monsieur gronde le valet-de-chambre, le valet-de-chambre nous gronde ; vous n'avez tous qu'un mot à dire, et ce mot dure des heures entières ; vous ne pouvez pas rester, (*montrant Villeneuve*) monsieur non plus. C'est clair, je crois.

MILCOUR.

Mais, monsieur....

SCÈNE III.

VILLENEUVE, SAINT-GERMAIN, MILCOUR, LEBRUN, DERVIÈRE.

DERVIÈRE, *d'un ton très-arrogant.*

Comment ? il n'y est pas ! Mais je suis Dervière, autrefois attaché à l'état-major de monsieur le maréchal de Villeroi. Hier, en rentrant chez lui, Vanglas a dû donner des ordres pour que je fusse reçu, toujours reçu.

LEBRUN, *à Dervière.*

J'en suis désolé, monsieur, mais je n'ai pas d'ordre.

SAINT-GERMAIN, *à Milcour et à Dervière.*

Vous voyez ? Monsieur le valet-de-chambre dit comme moi.

LEBRUN.

Qu'est-ce, Saint-Germain ?

SAINT-GERMAIN.

Ces messieurs qui se prétendent les amis de monsieur, qui disent que monsieur leur a donné parole, comme si monsieur n'était pas accoutumé à donner par jour vingt paroles de la sorte, qu'il lui est impossible de tenir.

LEBRUN.

Monsieur Saint-Germain, n'apprendrez-vous donc jamais à mettre un peu plus de politesse et d'égards dans votre discours ?

Ces messieurs diraient-ils qu'ils sont les amis de monsieur, s'ils ne l'étaient réellement? Monsieur est incapable de promettre une chose qu'il ne voudrait pas tenir; mais ces messieurs doivent sentir que je ne peux rien prendre sur moi. Monsieur est en grande conférence avec monsieur le duc de Cresny; et comme probablement il m'aura donné aujourd'hui les noms de ces messieurs, revenez demain ou après-demain.... (*A Saint-Germain.*) Voilà comme on parle.

VILLENEUVE.

Le temps me presse, écrivons. (*Il s'assied et écrit.*)

DERVIÈRE, *à Milcour.*

Que dites-vous du procédé, Milcour? Il nous invite à venir tout exprès pour nous mettre à la porte par ses valets; et ces drôles-là sont d'une impertinence!.... (*D'un ton très-poli à Lebrun.*) J'ai l'honneur de vous assurer, monsieur, que monsieur de Vanglas a eu la bonté de nous encourager lui-même....

MILCOUR.

Oui, notre ami Vanglas....

LEBRUN.

Je n'en doute pas, messieurs, mais vous ne voudriez pas nous attirer des reproches; ainsi, faites-moi le plaisir.... Je suis désespéré.... mais moi-même j'ai l'honneur....

VILLENEUVE, *allant à Lebrun au moment où celui-ci pousse poliment vers la porte Milcour et Dervière.*

Remettez ce billet à votre maître de la part de monsieur Villeneuve.

LEBRUN, *un peu déconcerté du ton impératif de Villeneuve.*

Je le remettrai, monsieur. (*A Saint-Germain.*) Cet homme a un ton qui vous déconcerte.

MILCOUR.

Ah! quelle patience il faut avoir.

DERVIÈRE.

Moi, je n'en ai pas, et.... si je ne craignais de me compromettre....

SCÈNE IV.

VILLENEUVE, SAINT-GERMAIN, MILCOUR, LEBRUN, DERVIÈRE, DURAND, MONTGRAVIER.

(*Montgravier et Durand entrent par une porte latérale. Durand a des papiers à la main, qu'en arrivant il pose sur une table.*)

MONTGRAVIER.

Ainsi, mon cher Durand, tout est bien convenu ?

DURAND.

Ce matin même, je présente le travail à la signature.

MILCOUR, *revenant sur ses pas, ainsi que Dervière et Villeneuve.*

Ah ! c'est vous, Montgravier ! Mon cher ami, venez à notre secours. Voilà Dervière, voilà Villeneuve. N'est-il pas vrai qu'hier nous avons soupé chez vous avec monsieur de Vanglas, et que là il nous a dit qu'il se ferait un plaisir de nous recevoir ?

MONTGRAVIER.

Oui, sans doute.

MILCOUR, *en montrant les valets.*

Eh bien ! ces messieurs....

MONTGRAVIER.

Attendez, je vais vous recommander à mon cher ami le secrétaire. (*A Durand.*) Mon bon monsieur Durand, vous m'obligerez personnellement, vous obligerez monsieur de Vanglas lui-même si vous voulez permettre à mes amis....

DURAND.

Monsieur Lebrun, quel inconvénient y aurait-il à laisser ces messieurs ?....

LEBRUN.

Pardon, monsieur le secrétaire ; mais je ne me permets pas de me mêler de vos écritures.... Ainsi...

DURAND.

Plaît-il, monsieur Lebrun ?

VILLENEUVE, *reprenant son billet des mains de Lebrun, à Durand.*

Vous êtes le secrétaire de monsieur de Vanglas ?

DURAND.

Oui.

VILLENEUVE.

Deux affaires m'amènent auprès de lui. Je peux vous confier l'une: il s'agit d'une pension pour la veuve du capitaine Duplessis, mort à la suite de graves blessures reçues dans la guerre de la succession. Voilà ses titres. (*Il remet des papiers à Durand.*) Vous les présenterez à monsieur de Vanglas ; je crois le servir selon ses intérêts, en lui procurant l'occasion de faire un acte de justice et d'humanité. L'autre affaire.... je ne peux en parler qu'à lui seul. Remettez-lui, je vous prie, ce billet par lequel je le presse de me recevoir. J'ai à courir, je reviendrai dans une heure. (*Tirant sa montre.*) Oui, dans une heure. Je vous salue. (*A part.*) Mon pauvre Saint-Phar ! (*Il sort.*)

MONTGRAVIER, *à Milcour et à Dervière.*

Faites comme Villeneuve; contez l'objet de votre visite au secrétaire ; c'est comme si vous parliez à monsieur de Vanglas.

MILCOUR.

Ah ! j'entends bien ; mais c'est à lui-même que je voudrais...

MONTGRAVIER.

En ce cas, mon bon monsieur Lebrun, est-ce qu'il ne vous serait pas possible ?.... Ces messieurs sont mes amis.

LEBRUN.

Je dirai à monsieur que c'est vous et monsieur le secrétaire qui m'avez forcé.... je vous en avertis.

MONTGRAVIER.

Je prends tout sur moi.

LEBRUN, *à Milcour et à Dervière.*

Restez, messieurs. (*Il sort.*)

SAINT-GERMAIN.

Restez. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

DURAND, MONTGRAVIER, DERVIÈRE, MILCOUR.

MONTGRAVIER, *à Milcour et à Dervière.*

Là, vous voyez.

MILCOUR.

Ah! Montgravier, que d'obligations!

MONTGRAVIER.

C'est bon, c'est bon.

(Milcour reste placé comme une statue au milieu du théâtre. Dervière se promène avec agitation, les mains derrière le dos. Montgravier et Durand causent sur le devant de la scène.)

DERVIÈRE, *à part.*

Ce Montgravier qui me protège!

(Il continue à se promener.)

MONTGRAVIER, *à Durand.*

Ainsi, je reviendrai dans la matinée, et je trouverai la commission pour cet entrepôt?

DURAND.

Oui.

DERVIÈRE, *à part.*

Ce petit secrétaire qui me recommande au valet-de-chambre!

(Il continue à se promener.)

MONTGRAVIER.

Ah! j'oubliais l'essentiel; nous avons trouvé un prête-nom pour notre grande affaire.

DERVIÈRE, *à part.*

Et leur maître qui me joue!

(Il continue à se promener.)

MONTGRAVIER.

Mes associés m'ont prié de vous offrir un sou dans la livre sociale de l'entreprise, sans mise de fonds, et sans préjudice bien entendu de ceux que monsieur de Vanglas a bien voulu accepter.

DURAND.

Aimable homme!

MONTGRAVIER.

Sans adieu, mon bon Durand; bonne chance, mes chers amis, et je m'esquive par où je suis venu.

(*Il sort par une des portes latérales, la même par laquelle il est entré.*)

MILCOUR.

Il est bien heureux; il connaît les détours et les personnes de la maison.

SCÈNE VI.

MILCOUR, DERVIÈRE, DURAND, LEBRUN, SAINT-GERMAIN.

SAINT-GERMAIN, *accourant.*

Monsieur Durand, madame vous prie de venir la trouver dès que vous serez libre; il s'agit de la surprise qu'elle prépare ce soir à monsieur pour sa fête.

DURAND.

Et il faut que je dirige des fêtes!.... comme si je n'avais pas assez d'ouvrage!

LEBRUN, *accourant.*

Voilà monsieur qui reconduit monsieur le duc. (*A Milcour et à Dervière.*) Ayez la complaisance de passer dans cette autre pièce.

DERVIÈRE.

Comment?

SAINT-GERMAIN.

On vous avertira, on vous annoncera.

DERVIÈRE.

Permettez, je voudrais parler seul à monsieur de Vanglas.

LEBRUN.

Cela dépendra des ordres qui nous seront donnés.

MILCOUR, *à Lebrun.*

C'est que je voudrais bien ne pas lui parler en présence de monsieur Dervière.

LEBRUN.

Le voici : passez, je vous en prie.

(*Milcour et Dervière sortent.*)

SCÈNE VII.

LEBRUN, SAINT-GERMAIN, DURAND, VANGLAS ; LE DUC DE CRESNY, PERSONNAGE MUET.

VANGLAS, *en robe de chambre et reconduisant le duc.*

Lebrun, Saint-Germain, voyez si les gens de monsieur le duc sont là.

(*Saint-Germain sort en courant ; Lebrun ouvre les deux battants de la porte du fond. Le duc sort en saluant.*)

VANGLAS, *sur le seuil de la porte.*

Monseigneur veut donc bien me permettre de ne pas aller plus loin ? (*Revenant sur le devant de la scène.*) Monsieur Durand !.... Ah ! vous voilà. (*A Lebrun.*) J'appellerai quand il sera temps de m'habiller.

(*Lebrun et Saint-Germain sortent.*)

SCÈNE VIII.

VANGLAS, DURAND.

VANGLAS.

Que devenez-vous donc, monsieur Durand ? Je ne vous ai pas encore vu de la matinée.

DURAND.

J'attendais que monsieur le duc eût quitté monsieur.

VANGLAS.

Vous attendiez, vous attendiez.... Eh bien ! qu'avons-nous à faire ce matin? (*Il prend un fauteuil et s'assied.*)

DURAND.

Voici des lettres.

VANGLAS.

Bon. Je signerai tout-à-l'heure.

DURAND.

Monsieur Montgravier doit revenir chercher la commission pour cet entrepôt que vous faites avoir à un de ses protégés. Elle est, je crois, dans un de ces paquets.

(*Il présente des lettres cachetées.*)

VANGLAS.

Voyez, décachetez.... Cher Montgravier! son souper d'hier était fort joli. Sa femme se donnait une peine pour que je fusse content! c'était fort bien. J'ai vraiment été touché du zèle de ces bonnes gens.... Eh bien! monsieur Durand, cette commission?

DURAND, *après avoir décacheté, parcouru et posé plusieurs lettres sur la table.*

La voilà.

VANGLAS.

Laissez-là sur cette table.... Et puis, j'étais entouré d'anciens amis. A chaque instant, il nous survenait quelque souvenir. J'étais heureux, je les voyais heureux et je leur portais envie. (*A Durand.*) Savez-vous qu'hier j'ai été compris dans une distribution d'indemnités? Le duc de Cresny vient de me le confirmer. (*Souriant d'un air mécontent.*) Certes, c'est très-flatteur, et je suis très-reconnaissant de ce qu'on veut bien faire pour moi; mais peut-être mon dévouement et mon travail méritaient-ils une distinction particulière.... En vérité, il y a des moments où je serais tenté de tout abandonner.

DURAND.

Qui? vous, monsieur, quitter! Ah! vous êtes trop nécessaire au ministre.

VANGLAS.

Nécessaire ! vous voyez bien que non, puisqu'il me confond avec tout le monde.

DURAND.

Vous êtes trop dévoué au bien de l'État.

VANGLAS.

Ah ! oui, le bien de l'État ! on se sert de ce grand mot pour couvrir son ambition personnelle ; mais moi.... Vous ne me connaissez pas, Durand ; croyez-vous que je tienne à tout cet éclat qui m'environne ? Ah ! mon Dieu ! une vie obscure, une paisible médiocrité.... Je serais plus heureux.... et plus riche : car enfin je me trouve forcé par mon rang à des dépenses.... Et que suis-je encore ? Rien que l'homme de confiance de l'abbé Dubois qui n'est pas encore premier ministre ; je n'ai aucun titre, et comme ils jugent apparemment qu'ils peuvent se passer de moi.... Après ?

DURAND.

Voilà un billet d'un monsieur Villeneuve qui doit aussi revenir et qui m'a laissé les titres d'une veuve pour laquelle il sollicite une pension.

VANGLAS, *prenant vivement les papiers et les examinant.*

Villeneuve ! Je veux tout faire pour lui, je tiens beaucoup à ce qu'il ait bonne opinion de moi. (*Parcourant les papiers.*) Je n'ai pas besoin d'examiner les titres. Écrivez, écrivez bien vite au secrétaire d'état de la guerre une lettre pressante pour la veuve.... (*Cherchant le nom sur les papiers.*) Duplessis. Sa demande est de toute justice. (*Remettant les papiers sur la table.*) Dès que monsieur Villeneuve paraîtra, qu'on ne le fasse pas attendre. Je le reconnais là ; toujours occupé des autres. Lui et Saint-Phar, voilà ceux de mes anciens amis que j'estime le plus. J'espère que j'aurai encore assez de crédit ; et.... Vous avez écrit ? Je signe. (*Il se lève et tout en signant.*) Quelles sont les autres lettres ? (*Après avoir signé et se rasseyant.*) Et ma femme qui me prépare une fête ! C'est bien le moment quand on m'abreuve de dégoûts.

DURAND, *ayant décacheté une lettre.*

Le ministre attend monsieur à dîner aujourd'hui.

VANGLAS.

Plaît-il ! Le cardinal ? (*Prenant la lettre.*) Donnez. Ah ! il s'en avise ; à la bonne heure.... Et son billet est écrit du style le plus amical.... Il a un nouveau travail à me confier : il veut lui-même m'annoncer une nouvelle faveur.... Nous verrons. Vous avez raison, Durand, on se doit à son pays ; et quand les dépositaires de l'autorité réclament vos talents et vos services, on ne peut se dispenser.... J'irai.

DURAND, *à part.*

Adieu les projets de retraite.

VANGLAS, *souriant d'un air satisfait.*

Voilà une circonstance qui favorise les petits desseins de ma femme ; n'est-ce pas, monsieur Durand ?

DURAND.

Comment, monsieur ?

VANGLAS.

Eh ! oui ; pendant mon absence ou pourra s'occuper des préparatifs de ma fête ; allons, je ne veux rien savoir, je ne dois rien savoir. Poursuivons. Vous avez écrit pour ce commis qu'on veut révoquer, pour cette danseuse qui veut entrer à l'opéra, et pour cet auteur qui veut être de l'académie ?

DURAND, *en montrant les lettres à signer.*

Monsieur peut voir.

VANGLAS.

Elle est vive et piquante, cette petite danseuse. Je me fais un plaisir de lui porter moi-même son ordre de début... Chut ! j'entends ma femme.

(*Il parcourt les lettres et les signe.*

SCÈNE IX.

VANGLAS, DURAND, MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS, *en négligé.*

Bonjour, monsieur.

VANGLAS, *continuant de signer ses lettres.*

C'est vous, madame ?

MADAME VANGLAS, *bas à Durand.*

Eh bien ! monsieur Durand ?

DURAND, *bas à madame Vanglas.*

Monsieur m'a retenu.

MADAME VANGLAS, *de même.*

Et l'illumination, le feu d'artifice ? Quel temps prendrons-nous ?

DURAND, *de même.*

Il va dîner chez le ministre.

MADAME VANGLAS, *de même.*

Nous aurons la musique des mousquetaires.

DURAND, *de même.*

Je n'ai plus qu'à transcrire mes couplets.

MADAME VANGLAS, *à part.*

Quelle jolie fête !

VANGLAS.

Qu'avez-vous donc de si important à dire à monsieur Durand, madame ? (*Bas à sa famme en souriant.*) Si je m'avisais de m'inquiéter sans sujet, comme quelquefois cela vous arrive avec moi ?... (*Haut.*) Monsieur Durand, expédiez bien vite toutes ces lettres et ne vous éloignez pas : si j'ai un moment, je continuerai de vous dicter ce mémoire sur les finances et le nouveau système. (*Durand sort.*)

SCÈNE X.

VANGLAS, MADAME VANGLAS.

VANGLAS.

Félicitez-moi, madame, je craignais que son éminence n'eût quelques préventions fâcheuses contre moi; mais voilà un billet, une invitation; je n'ai jamais été plus avant dans ses bonnes graces!

MADAME VANGLAS, *en souriant.*

Je vous en félicite de tout mon cœur! Ce matin vous m'aviez alarmée; il semblait, à vous entendre, que nous n'avions plus qu'à nous retirer. C'eût été affreux; je serais très à plaindre s'il me fallait changer la vie que nous menons à Paris. De la fortune, de la considération, de belles places, cela me rend heureuse, et le bonheur me sied si bien! Oui, j'avoue ingénument que les bals, les spectacles, les assemblées, la toilette, oh! la toilette sur-tout, ont pour moi un attrait qui ne finira pas encore de sitôt. Cela viendra; quand je serai mère de famille, peut-être serai-je plus raisonnable.

VANGLAS.

Eh bien! voyez le bel avenir qui s'ouvre devant nous. Jusqu'ici, c'eût été une folie de ne point borner notre ambition; mais aujourd'hui, avec l'appui du ministre et le besoin réel qu'il a de moi, qui peut prévoir où je parviendrai! Je vous annonce une visite pour tantôt, madame Montgravier; je lui ai promis hier que vous la recevriez aujourd'hui. Elle doit venir avec la fille de Saint-Phar.

MADAME VANGLAS.

Vous allez me lier avec tous vos bourgeois.... mais qu'est-ce que je dis?.... Il me revient de temps en temps des accès de fierté qui n'ont pas le sens commun. C'est la femme d'un de vos amis; je serai charmée de la voir.

VANGLAS.

Ah! je vous en prie, madame, ménagez madame Montgravier; son mari est un homme qui m'est fort utile.

MADAME VANGLAS.

Oh! vous ne voyez que le côté utile des gens; moi, je veux qu'ils soient aimables; et votre monsieur Montgravier serait un homme détestable, s'il n'était tant soit peu ridicule. Je ne me mêle point d'affaires; je ne veux pas m'en mêler, ce n'est pas le rôle d'une femme. Je ne me suis jamais avisée de vous rien demander, si ce n'est pour le petit Désormeaux, ce jeune avocat si honnête, qu'à ma recommandation vous avez fait nommer subdélégué à Cosne, et qui, par ce moyen, a épousé l'aimable Cécile, votre filleule, dont il était si amoureux.

VANGLAS.

Doux souvenir! Elle a été pure cette action!

MADAME VANGLAS.

Cette bonne petite madame Désormeaux m'a écrit qu'ils allaient faire incessamment le voyage de Paris. S'il se présentait quelque autre affaire semblable, je vous en préviens, monsieur de Vanglas, je deviendrais auprès de vous une ardente solliciteuse; mais pour d'autres, jamais. Je vous quitte. (*A part.*) Une excellente idée qui me vient! Il faut que j'invite à la fête toutes les personnes qui ont soupé hier avec lui, il est un peu tard, mais je m'excuserai. (*Haut.*) Allons, mon ami, jouissons de notre sort; vos inquiétudes n'étaient pas fondées. Quant à moi, je suis contente, je le serais tout-à-fait, ingrat, si j'étais bien sûre que ma tendresse pour vous, fût toujours payée d'un égal retour.

VANGLAS.

Charmante femme!

MADAME VANGLAS.

Oh! oui, charmante femme! N'est-ce pas, Vanglas, qu'au milieu des soins qui vous obsèdent, et des beaux exemples qui vous entourent il est bien cruel d'avoir une femme qui vous

importune de son amour ? J'en suis fâchée pour vous, mais je ne me corrigerai jamais de vous aimer. (*Elle sort.*)

VANGLAS, *seul, regardant sortir sa femme.*

Ne suis-je pas bien dupe, quand je puis être heureux, de courir après des distractions, des tourments ou de l'ennui, par caprice ou par vanité ?.... Eh ! quelqu'un !

SCÈNE XI.

VANGLAS, LEBRUN, SAINT-GERMAIN.

VANGLAS, *à Lebrun.*

Mon chocolat ?

LEBRUN, *à Saint-Germain.*

Saint-Germain, le chocolat de monsieur ?

(*Saint-Germain sort, et revient en apportant le chocolat.*)

VANGLAS.

Je n'y suis plus que pour monsieur Montgravier et monsieur Villeneuve.

LEBRUN.

Cela suffit. (*A Saint-Germain.*) Ces messieurs sont-ils encore là !

SAINT-GERMAIN.

Oh ! ils ne se lassent pas.

VANGLAS.

Qu'est-ce !

LEBRUN.

Deux personnes qui se disent les amis intimes de monsieur, qui n'ont pas de rendez-vous, mais que monsieur Montgravier nous a recommandées.

VANGLAS.

Oh ! Montgravier ! il recommande tout le monde.

LEBRUN.

L'un se nomme Dervière, et l'autre.... Savez-vous son nom, Saint-Germain ?

SAINT-GERMAIN.

Milcour, je crois.

VANGLAS.

Diable! ils n'ont pas perdu de temps. Mais, quoi? je suis pressé; y a-t-il long-temps qu'ils attendent?

LEBRUN.

Mais oui, un peu.

VANGLAS.

Pauvres gens! Allons, faites entrer.

LEBRUN.

Lequel d'abord?

VANGLAS.

Eh! mais ensemble. Deux amis! il ne doivent pas avoir de secrets l'un pour l'autre.

LEBRUN, *à Saint-Germain.*

Faites entrer ensemble.

SAINT-GERMAIN.

Entrez, messieurs.

VANGLAS.

Le brun, ouvrez le rideau de la volière.

(*Lebrun, va ouvrir un rideau derièrre lequel on voit le grillage d'une grande volière. Vanglas s'en approche un instant.*)

SCENE XII.

VANGLAS, LEBRUN, SAINT-GERMAIN, DERVIÈRE, MILCOUR.

DERVIÈRE, *en entrant.*

Avec Milcour!

MILCOUR.

Avec Dervière!

DERVIÈRE, *allant à Vanglas.*

Ma foi, mon cher Vanglas...

VANGLAS.

Ah! c'est vous, monsieur Dervière?

MILCOUR.

Monsieur de Vanglas, j'ai l'honneur....

VANGLAS, *à Milcour en s'asseyant.*

Bonjour.

DERVIÈRE, *à part.*

Eh! mais hier il me tutoyait.

VANGLAS, *déjeunant.*

Eh bien! messieurs, quel heureux hasard vous amène? Vous restez debout?

MILCOUR.

Ne faites pas attention, je vous en prie.

DERVIÈRE.

Encouragé par votre offre amicale d'hier soir, je m'empresse de venir vous présenter mes hommages.

MILCOUR.

C'est comme moi.

VANGLAS.

Vous me rendez justice en croyant que je serai toujours sensible au plaisir de vous voir.

DERVIÈRE.

Je vous admire; occupé de si grands intérêts, trouver le moment de donner audience à des amis!

MILCOUR.

Nous vous dérangeons? Le temps vous est si cher!

VANGLAS, *ôtant la mie de son petit pain, et s'amusant à la jeter dans la volière.*

Je vous l'ai dit, j'y suis toujours pour vous.... Savez-vous qu'hier le souper de monsieur Montgravier était très-bien ordonné?

DERVIÈRE.

Réunion bien précieuse pour nous.

MILCOUR.

Oui, par votre présence. J'en ai rêvé toute la nuit.

(*Il tire timidement un placet de sa poche.*)

VANGLAS, *toujours s'amusant à jeter du pain dans la volière.*

Eh bien! messieurs, que dit-on de nouveau ce matin?

MILCOUR.

Mais c'est à vous qu'on peut demander....

VANGLAS, *se levant.*

Moi, je ne sais rien.... Eh! Lebrun?.... Vous permettez que je m'habille; j'en use sans façon.

(*Saint-Germain apporte l'habit de Vanglas.*)

DERVIÈRE, *à Milcour.*

Voilà une jolie manière de recevoir des amis.

MILCOUR, *à Dervière.*

C'est un peu cavalier.

VANGLAS.

Parlez, parlez toujours.

MILCOUR, *s'approchant de la volière.*

Oh! les jolis petits serins.

VANGLAS.

Prenez donc garde; vous les effarouchez.

MILCOUR, *s'éloignant.*

Ah! mon Dieu! j'effarouche les serins.

VANGLAS.

Fermez le rideau, Lebrun.

LEBRUN, *fermant le rideau.*

Ils flattent les serins! c'est pis que moi.

VANGLAS.

Parlez, parlez toujours.

MILCOUR.

Mener ainsi les affaires, tout en se jouant....

VANGLAS, *à Lebrun.*

Mon habit.... Etes-vous marié, monsieur Milcour?

MILCOUR.

Oui, et j'ai deux enfants; et n'ayant qu'un petit emploi pour soutenir ma famille, j'en voudrais un plus considérable.

VANGLAS.

C'est très-bien vu. Il faudra y songer. Quant à vous, Dervière, toujours garçon?

DERVIÈRE.

Toujours. Monsieur de Vanglas, vous connaissez ma famille, mes talents; j'ose le dire, j'ai servi peu de temps, mais avec zèle.

VANGLAS.

Je sais. Vous auriez pu faire un excellent officier. (*A Lebrun, qui lui passe son habit.*) Vous êtes maladroit, Lebrun.

DERVIÈRE.

J'ai pris une juste humeur pour un passe-droit qu'on me fit du temps du feu roi.

VANGLAS.

Oui, ce fut une grande injustice. (*A Lebrun.*) Ma tabatière, mon mouchoir....

SAINT-GERMAIN.

Voilà monsieur Montgravier.

VANGLAS.

Bon! je l'attendais. Or çà, Dervière, et vous, monsieur Milcour, je vous sais bien bon gré de la visite que vous m'avez faite. Revenez; vous serez toujours reçus de même.

(*Il s'approche d'une table et s'occupe à chercher des papiers.*)

MILCOUR, *à part.*

C'est encourageant.

DERVIÈRE, *à part.*

Eh bien donc! il me congédie.

MILCOUR, *serrant son placet dans sa poche.*

Je me résigne, et je m'en vais; je serai peut-être plus heureux une seconde fois.

DERVIÈRE.

Moi, je m'obstine et je reste.

SCÈNE XIII.

VANGLAS, LEBRUN, SAINT-GERMAIN, DERVIÈRE, MILCOUR, MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER, *à Milcour qui sort.*

Eh bien! êtes-vous content de lui?

MILCOUR.

Enchanté. *(Il sort.)*

DERVIÈRE, *à Vanglas en lui présentant un papier.*

Un seul mot, et je pars. Je désirerais être employé selon mon grade, et voilà un petit mémoire.

VANGLAS.

Donnez, je le lirai. Y a-t-il quelque vacance? me désignez-vous quelque chose?

DERVIÈRE.

Non; confiant dans vos bontés....

VANGLAS.

Mais comment voulez-vous, si vous ne m'indiquez rien?.... Les places sont rares, les demandes nombreuses. C'est égal, je garde votre mémoire; tâchez de découvrir quelque chose à votre convenance, et.... je verrai, j'y penserai. *(Il va porter le mémoire sur la table.)* Vous m'excusez de ne pas vous reconduire.

DERVIÈRE.

Ne vous dérangez donc pas. *(A part.)* Quelle différence entre l'homme d'hier et l'homme d'aujourd'hui! *(Il sort.)*

LEBRUN, *à part.*

Le beau colloque que doivent faire en sortant les deux amis intimes de monsieur.

(Il sort avec Saint-Germain.)

SCÈNE XIV.

VANGLAS, MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER.

Ah! je vous en prie, faites quelque chose pour eux.

VANGLAS.

Oui, oui sans doute. (*Remettant un papier à Montgravier.*) Voilà la commission de votre protégé.

MONTGRAVIER.

Déjà? Que je me félicite de l'honneur de votre protection!

VANGLAS.

Dites de mon amitié, voilà les termes qui conviennent entre nous. M'apportez-vous le bordereau de mes intérêts?

MONTGRAVIER, *lui présentant le bordereau.*

Le voici.

VANGLAS, *le prenant et l'examinant.*

Eh! je comptais sur plus. Je dépense en diable. Est-ce que vous ne pourrez pas tirer meilleur parti de mes nouveaux fonds?

MONTGRAVIER.

Pardonnez-moi; j'en ai causé avec le bon Durand. J'ai une affaire superbe. Voilà le récépissé du petit chevalier, les lettres-de-change de notre homme de Bordeaux. Vous voyez, tout est en règle, tout est bien, tout va bien.

VANGLAS.

Oh! vous êtes actif, intelligent.

MONTGRAVIER.

Un respectable ecclésiastique s'est recommandé à moi; il voudrait bien être attaché à quelque bon diocèse. Voilà son nom et sa supplique.

VANGLAS, *en riant.*

Ah! ah! Montgravier, vous voulez faire des grands-vicaires. Donnez, je remettrai cela à notre cher cardinal.

MONTGRAVIER.

Je vous dirai que madame Montgravier est extasiée, ravie de l'honneur que vous avez bien voulu nous faire hier au soir.

VANGLAS.

J'ai annoncé sa visite à madame de Vanglas; elle l'attend. J'ai été fort content de revoir Saint-Phar. Qu'avait-il donc pendant le souper? il m'a semblé soucieux.

MONTGRAVIER.

Vous croyez? Rien ne vous échappe.

VANGLAS.

Quant à Villeneuve, toujours un peu goguenard.

MONTGRAVIER.

Beaucoup trop goguenard, notre bon Villeneuve. Je cours annoncer vos bonnes intentions à mon petit abbé. Je passe ensuite chez notre honnête agent de la rue Quincampoix; et ensuite.... voilà tout. J'ai l'honneur.... (*Il sort.*)

VANGLAS, *seul.*

A tantôt. Ne m'oubliez pas. Il fait de bonnes affaires avec moi, j'en fais de bonnes avec lui.... Eh bien! quel mal y a-t-il à s'entr'aider de la sorte?

SCÈNE XV.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX.

MADAME VANGLAS, *entr'ouvrant la porte.*

Bon! le voilà seul. Monsieur, je vous amène des personnes que vous serez bien aise de voir, j'en suis sûre.

VANGLAS.

Qui donc, madame?

MADAME VANGLAS.

Celles dont nous parlions tout-à-l'heure, les seules pour lesquelles je me sois avisée de me mêler d'affaires.

VANGLAS.

Désormeaux?

MADAME VANGLAS.

Et sa femme. Les voilà.

DÉSORMEAUX, *entrant en scène.*

Mon digne bienfaiteur!

MADAME DÉSORMEAUX.

Mon cher parrain!

VANGLAS.

Vous à Paris, mes bons amis!

DÉSORMEAUX.

J'ai obtenu un congé de monsieur l'intendant. Nous sommes arrivés ce matin.

MADAME DÉSORMEAUX.

Et, comme je l'avais écrit à madame de Vanglas, notre première visite est chez vous.

VANGLAS, *leur prenant la main avec amitié.*

Elle m'est bien chère, et je vous en remercie.

MADAME VANGLAS.

Eh bien! comment va le ménage?

DÉSORMEAUX.

A merveille, madame.

VANGLAS.

On s'aime toujours bien?

MADAME DÉSORMEAUX.

Plus que jamais.

DÉSORMEAUX.

Nous sommes heureux dans notre amour, heureux dans notre fortune, et tout ce bonheur c'est à vous que nous le devons.

MADAME DÉSORMEAUX.

Sans vous notre mariage ne se serait jamais fait. Moi, pauvre fille, pouvais-je prétendre à épouser monsieur Désormeaux?

DÉSORMEAUX.

Vous avez parlé à mes parents, vous leur avez fait entendre que je n'aurais la place que s'ils consentaient à mon mariage avec Cécile.

MADAME DÉSORMEAUX.

Il ne voulait pas de dot, je lui suffisais; mais son père en voulait une, et, grace aux bienfaits de madame, tous les obstacles ont disparu.

DÉSORMEAUX.

Aussi avec quels délices nous parlons de vous!

MADAME DÉSORMEAUX.

Oui, tous les soirs; et nous nous en aimons encore mieux.

VANGLAS, *en les examinant avec attendrissement.*

Que je suis ému de votre reconnaissance! (*A part.*) Qu'elle est préférable aux protestations de tant d'autres!

MADAME DÉSORMEAUX.

La place de subdélégué est une des premières de la ville: aussi, nous sommes recherchés, considérés, admis dans la meilleure société. Il n'y a qu'une femme avec qui je me suis brouillée, parce qu'elle disait du mal de vous.

DÉSORMEAUX.

Allons, Cécile, n'importune pas monsieur de Vanglas.

VANGLAS.

Laissez la parler, son babil me plaît et m'intéresse. Quelle est donc la femme qui disait du mal de moi?

MADAME DÉSORMEAUX.

La veuve de l'ancien receveur des tailles qui un jour s'est permis d'avancer, en souriant, avec malice, que vous n'aviez rien à refuser aux dames.

MADAME VANGLAS, *à son mari.*

Voyez-vous la belle réputation qu'on vous fait.

MADAME DÉSORMEAUX.

Fi! madame, lui ai-je répondu: il est affreux de calomnier ainsi monsieur de Vanglas. Qui mieux que moi connaît la pureté de son ame? moi, sa filleule dont il a protégé, respecté l'innocence, qu'il s'est empressé de marier à celui que j'aimais. Monsieur Désormeaux a exigé que je cessasse de voir cette méchante femme, et j'y ai consenti de bien bon cœur...

VANGLAS.

Mes enfans, le tableau de votre bonheur m'enchante et me fait respirer, pour ainsi dire, au milieu des tracas, des affaires, des intrigues qui m'absorbent. Quand je vous regarde, quand je vous écoute.... allez, je suis bien payé.

SCÈNE XVI.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX, LEBRUN.

LEBRUN, *annonçant.*

Monsieur Villeneuve.

VANGLAS.

Qu'il vienne, qu'il entre. (*Lebrun sort.*) Lui aussi, c'est un honnête homme. Je me réjouis de pouvoir lui annoncer que j'ai fait ce qu'il désirait pour sa protégée.

(*Il va de nouveau à la table sur laquelle sont ses papiers.*)

MADAME VANGLAS, *à Désormeaux et à sa femme.*

Laissons monsieur de Vanglas travailler et recevoir monsieur Villeneuve. (*Bas.*) Et ce soir, c'est sa fête.

MADAME DÉSORMEAUX, *bas.*

Nous le savons.

MADAME VANGLAS.

Vous en serez.

DÉSORMEAUX.

Nous venons tout exprès.

MADAME VANGLAS.

Chut! Sans adieu, monsieur de Vanglas.

MADAME DÉSORMEAUX.

Nous vous reverrons.

(*Elle sort avec madame Vanglas.*)

VANGLAS.

Je l'espère, j'y compte.

DÉSORMEAUX.

Je ne suis qu'un bien petit personnage auprès de vous, jamais je ne pourrai reconnaître ce que vous avez fait pour moi; mais, tant que je vivrai, croyez que vous avez un ami.

(*Il sort.*)

VANGLAS.

Excellent jeune homme!

SCÈNE XVII.

VANGLAS, VILLENEUVE.

VANGLAS.

Venez, venez, mon cher Villeneuve; j'ai écrit au secrétaire d'état de la guerre pour la veuve Duplessis, et je ne doute pas que la réponse ne soit favorable.

VILLENEUVE.

Je suis touché de votre promptitude.... et je n'hésite pas à vous parler d'une affaire beaucoup plus importante.

VANGLAS.

Encore quelqu'un qu'il s'agit d'obliger.

VILLENEUVE.

Quelqu'un qui m'est bien cher, qui vous est cher à vous-même.

VANGLAS.

Qui donc?

VILLENEUVE.

Saint-Phar.

VANGLAS.

Saint-Phar!

VILLENEUVE.

Il y a une lettre de cachet contre lui, avec ordre de le conduire à la Bastille.

VANGLAS.

Saint-Phar! lui! Cela ne se peut pas. En êtes-vous bien sûr?

VILLENEUVE.

Très-sûr. Hier, il n'avait que des craintes.... Aujourd'hui, par les informations que j'ai prises, il m'est prouvé que ses craintes n'étaient que trop bien fondées. Vous connaissez Saint-Phar; il n'a rien à se reprocher, mais il a un ennemi bien puissant.... Il est perdu, si vous n'êtes pas assez son ami pour le défendre.

VANGLAS.

Ah! grand Dieu! (*Appelant.*) Lebrun, Saint-Germain. (*Plusieurs valets entrent.*) Mes chevaux, mes chevaux à l'instant. (*Les valets sortent.*) Qu'il compte sur moi; quel que soit le pouvoir de cet ennemi, le mien sera plus fort. Je cours chez le cardinal.

VILLENEUVE.

Eh! c'est l'abbé Dubois lui-même qui est cet ennemi.

VANGLAS.

Hem? Plaît-il? que dites-vous?

VILLENEUVE.

Oui, une lettre interceptée et remplie de railleries amères contre l'abbé....

VANGLAS.

Ah! diable! Eh! mais alors.... Et pourquoi se permettre.... (*Après avoir réfléchi.*) Je le sauverai, je réponds de le sauver. Où est-il?

VILLENEUVE.

Chez Montgravier.

VANGLAS.

Bon! Montgravier est un honnête homme, un peu faible, mais incapable de trahir notre ami.

VILLENEUVE.

Sa fille croit qu'il ne vient à Paris que par complaisance pour elle.

VANGLAS.

Il faut la laisser dans l'ignorance. Je vais attendre le mi-

nistre à l'issue du conseil, je dîne chez lui d'ailleurs. Je lui parlerai, je lui démontrerai.... Saint-Phar, mon cher Saint-Phar, à la Bastille! et pour avoir plaisanté sur un homme à qui l'on fait grace peut-être en se bornant à le railler.... Venez, venez, Villeneuve; tout en gagnant ma voiture, vous me raconterez les détails de cette malheureuse affaire; et, ce soir, trouvez-vous ici à six heures, je serai de retour. Tant que j'aurai quelque crédit, Saint-Phar n'a rien à craindre.

(*Il va prendre son épée et son chapeau.*)

VILLENEUVE, *à part, pendant que Vanglas prend son épée et son chapeau.*

Quel dommage qu'un homme toujours si bien inspiré par son cœur se soit laissé dépraver!.... Profitons de ses bons mouvements.

VANGLAS.

Monseigneur, monseigneur, nous nous brouillerons, ou vous cesserez de persécuter mon ami. (*A Villeneuve.*) Venez.

VILLENEUVE.

J'ai bien fait de m'adresser à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le scène est toujours chez Vanglas.

Le théâtre représente un riche salon. Les trois portes du fond sont ouvertes et laissent voir des jardins. Il y a en outre deux portes latérales. Un lustre non allumé est suspendu au plafond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE.

MONTGRAVIER.

C'est par ici, mesdames. Dieu merci, je viens assez souvent dans cet hôtel pour le connaître. Nous sommes dans le salon de cette bonne madame de Vanglas. J'ai annoncé votre visite; on vous attend; ainsi.... Mais quel dommage que votre père n'ait pas voulu venir avec nous, ma chère cousine!

CLÉMENCE.

C'est pour moi qu'il a fait le voyage, mais il en profite pour terminer quelques affaires; et il veut que je m'amuse tandis qu'il travaille.

MONTGRAVIER.

Or ça, madame Montgravier, songez que madame de Vanglas est une demoiselle de très-grande qualité, la femme d'un homme qui tient un haut rang dans l'état; ainsi donc, de la mesure, de la réserve dans vos paroles; n'ayez pas l'air d'une bourgeoise.

MADAME MONTGRAVIER.

Oui, oui, je sais comment je dois me conduire. (*A Clé-*

mence.) Vous, ma chère, tenez-vous droite, levez les yeux, point de gaucherie, n'ayez pas l'air d'une provinciale.

MONTGRAVIER.

Chut! madame de Vanglas.

MADAME MONTGRAVIER.

Je me sens presque aussi intimidée que je l'étais hier quand j'ai reçu son mari.

CLÉMENCE.

Et moi donc! Cette madame de Vanglas est peut-être fière, dédaigneuse.

SCÈNE II.

MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

Qu'il me tardait de faire connaissance avec vous, madame! Je vous ai fait un peu attendre.

MADAME MONTGRAVIER.

Ah! madame, je sais ce que c'est que les embarras d'une maîtresse de maison.

MONTGRAVIER.

Et sur-tout quand elle prépare une surprise à son mari. Comme c'est touchant!

MADAME VANGLAS, *apercevant Clémence.*

Voilà une bien jolie personne. C'est mademoiselle votre fille.

MADAME MONTGRAVIER.

Madame veut rire, sans doute; je ne crois pas être d'âge....

MADAME VANGLAS.

Ah! pardon; mademoiselle a l'air si jeune.... (*A part.*) Pauvre femme! je suis fâchée de lui avoir fait de la peine.

MONTGRAVIER.

C'est mademoiselle Clémence de Saint-Phar.

MADAME VANGLAS.

Ah! oui, je l'attendais; la fille d'un ami de monsieur de Vanglas.

CLÉMENCE.

Mon père m'a chargée de vous exprimer tous ses regrets, madame; il espère avoir bientôt l'honneur de vous saluer.

MADAME VANGLAS.

Je serai très-contente de le voir. Mon mari est l'ami de votre père, et moi, du premier coup d'œil, je me sens pour vous une véritable affection.

CLÉMENCE.

Eh bien! madame, c'est aussi ce que j'éprouve pour vous. (*A part.*) Moi qui craignais qu'elle ne fût fière!

MONTGRAVIER.

Nous sommes venus de bonne heure. Au moment où j'ai reçu votre aimable invitation, madame Montgravier était déjà décidée à vous faire une visite.

MADAME MONTGRAVIER.

Nous allons nous retirer si nous vous gênons.

MADAME VANGLAS, *examinant Clémence avec intérêt.*

Restez; vous ne me gênez pas. Sans compliment, mademoiselle a une physionomie qui prévient en sa faveur, et je vous sais bien bon gré de l'avoir amenée.

CLÉMENCE.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

MADAME MONTGRAVIER, *à part.*

Ah! que de tendresses!

MONTGRAVIER.

Voici monsieur de Vanglas.

MADAME VANGLAS.

Déjà de retour de chez le ministre!

SCÈNE III.

MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, CLÉMENCE, MADAME VANGLAS, VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

Venez, venez, monsieur, c'est un jour heureux pour moi. Tantôt je vous ai présenté le jeune Désormeaux et sa femme, et voici madame Montgravier.

VANGLAS.

Madame....

MADAME VANGLAS.

Mademoiselle Clémence, la fille de votre ami Saint-Phar.

VANGLAS, *saluant. A part, en regardant Clémence d'un air attendri.*

Pauvre jeune fille ! Malheureux Saint-Phar !

MADAME VANGLAS.

Eh ! mais, qu'avez-vous donc ?

VANGLAS, *sur le point d'éclater.*

Ce que j'ai, madame ?.... J'ai....

MADAME VANGLAS.

Vous paraissez inquiet, sombre.

VANGLAS.

Vous vous trompez, je suis calme. (*A part.*) Se peut-il que la haine conduise jusque-là un ministre ? un prêtre ?.... mais aussi quel prêtre que l'abbé Dubois !

MADAME VANGLAS.

Vous avez beau vouloir le cacher ; vous êtes préoccupé.

VANGLAS.

Eh bien ! oui, je le suis en effet. J'ai la tête remplie de tant d'objets différents. (*A part, en regardant Clémence.*) Elle est loin de prévoir le coup qui menace son père.

CLÉMENCE, *à part.*

Comme il me regarde ! Hier, à peine m'a-t-il parlé.

MADAME VANGLAS.

Vous paraissez ému à l'aspect de mademoiselle.

VANGLAS.

Et qui ne le serait en voyant la fille d'un ancien et fidèle ami ? Mademoiselle m'intéresse beaucoup.

MADAME VANGLAS.

Et moi aussi. Je veux aider madame Montgravier à la faire jouir de tous les agréments de Paris. Demain c'est mon jour aux Français ; et si madame veut disposer de ma loge pour elle et mademoiselle....

MADAME MONTGRAVIER.

Madame, c'est beaucoup d'honneur.

CLÉMENCE.

On donne peut-être une tragédie ?

MADAME VANGLAS.

Oui, *Œdipe.*

CLÉMENCE.

L'ouvrage de ce jeune auteur qui a déjà tant de réputation ?* Quel bonheur !

MADAME VANGLAS.

Vous voyez, elle est transportée de joie d'être à Paris.

VANGLAS, *à part.*

Transportée de joie.... (*Haut.*) Pardon, il faut que je parle à Montgravier.

MONTGRAVIER.

A moi ? toujours à vos ordres, vous le savez. (*A part.*) C'est enchanteur, il n'a plus de confiance qu'en moi.

MADAME VANGLAS, *à Clémence.*

Venez avec moi, ma chère. En attendant la société, nous pourrons causer, lire, faire de la musique ; j'ai un clavecin, et une bibliothèque très-bien composée pour une femme.

* Je me félicite d'avoir trouvé l'occasion de rappeler l'époque de la pièce, en rappelant la première tragédie de Voltaire.

CLÉMENCE.

Vous aimez la lecture, la musique, c'est comme moi.

MADAME VANGLAS.

Vous voyez bien, ma chère, qu'il y a une véritable sympathie entre nous deux.

CLÉMENCE.

Ah! madame, que je suis touchée de votre amitié!

(*Elle sort avec madame Vanglas.*)

MADAME MONTGRAVIER, *à son mari.*

Je ne suis pas envieuse; mais si j'avais prévu ce que je vois....

MONTGRAVIER.

Mais, laissez-nous donc, madame Montgravier, quand les hommes ont à parler ensemble, les femmes doivent se retirer.

(*Madame Montgravier sort.*)

SCÈNE IV.

VANGLAS, MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER.

On a bien de la peine.... Enfin nous voilà seuls.

VANGLAS.

Ah! mon ami, mon cher Montgravier, dans quel siècle vivons-nous! Vous me voyez furieux. Saint-Phar....

MONTGRAVIER.

Eh bien! Saint-Phar?

VANGLAS.

Il faut empêcher qu'il sorte. Le ministre.... Je me flattais qu'au milieu de son audacieuse ambition, de son insatiable cupidité, il conserverait au moins quelque bonté, quelque pitié; mais non. Ne pensez-vous pas comme moi, Montgravier, que c'est le plus pervers des hommes?

MONTGRAVIER.

Qui?

VANGLAS.

Dubois.

MONTGRAVIER.

Le ministre ! Eh ! grand Dieu ! que dites-vous ?

VANGLAS.

Voulez-vous me démentir ?

MONTGRAVIER.

Vous démentir ! non pas. Je pense comme vous, je pense toujours comme vous, je m'en fais gloire, je m'en suis fait une habitude ; mais l'abbé Dubois....

VANGLAS.

C'est un homme odieux !

MONTGRAVIER.

Eh ! mais taisez-vous donc.

VANGLAS.

Vindicatif.

MONTGRAVIER, *à part*

Eh ! mais il est fou.

VANGLAS.

Méchant !

MONTGRAVIER.

Vous vous perdez, vous me perdez.

VANGLAS.

Quand je pense à tous les mensonges qu'il m'a faits et qui vont lui servir de prétexte pour persécuter mon malheureux ami.... Je voulais lui répondre ; mais que dire à un homme emporté qui ne vous laisse pas le temps d'achever une phrase ?

MONTGRAVIER.

Eh ! mais c'est vous qui ne voulez rien entendre. (*Regardant si personne n'entend.*) Personne ne nous écoute. Oui, je conviens que ce bon abbé est un véritable fléau ;.... mais il faut le dire tout bas.

VANGLAS.

Pourquoi donc cela ? Je le brave.

MONTGRAVIER.

C'est à merveille. Si vous vous croyez assez fort pour le braver, je vous en fais mon compliment; mais moi,.... je n'en suis pas encore là.

VANGLAS.

Qu'il me poursuive, qu'il m'exile, qu'il me perde, s'il veut, avec Saint-Phar!

MONTGRAVIER.

Eh! mais qu'est-il donc arrivé? de quoi est menacé mon respectable ami Saint-Phar?

VANGLAS.

Eh quoi! ignorez-vous.... Eh quoi! Villeneuve et Saint-Phar ne vous ont point dit?....

MONTGRAVIER.

Eh! mon Dieu! non, ils ne m'ont rien dit.

VANGLAS.

Mais vous êtes l'ami de Saint-Phar, vous connaissez les devoirs de l'amitié, et, s'il le fallait, vous sauriez les remplir dans toute leur étendue.

MONTGRAVIER.

Oui, certes.... Cependant.... Je voudrais savoir....

VANGLAS.

Voici Villeneuve; je l'attendais.

MONTGRAVIER, *à part.*

Tant mieux! il va peut-être cesser, devant Villeneuve, ces discours imprudents qui me causent un tremblement universel.

SCÈNE V.

VANGLAS, MONTGRAVIER, VILLENEUVE.

VANGLAS.

Nous pouvons parler devant Montgravier; je l'ai cru instruit, et j'en ai trop dit devant lui pour qu'on puisse lui rien cacher.

VILLENEUVE.

Eh bien! quelles nouvelles?

VANGLAS.

Très-mauvaises. J'ai parlé au ministre avant le dîner, après le dîner. Au seul nom de Saint-Phar, il entrait dans des transports de fureur. On sait que Saint-Phar a quitté sa forteresse; on le soupçonne à Paris; on le fait chercher. Il est question de bien autre chose que la lettre de cachet qui l'envoie à la Bastille.

MONTGRAVIER.

A la Bastille! Qui? Saint-Phar!

VILLENEUVE.

Eh! oui, Saint-Phar. Laissez parler Vanglas.

VANGLAS.

On veut lui faire son procès selon toute la rigueur des lois militaires, pour avoir quitté son poste sans congé.

VILLENEUVE.

Ah! grand Dieu!

VANGLAS.

On prétend qu'à la veille d'une guerre qui nous menace, son action devient grave, criminelle, inexcusable; on lui fait un crime de sa liaison avec l'honnête et malheureux Leblanc, ancien secrétaire d'état de la guerre; et, mêlant le mensonge à la vérité, on semble persuadé qu'il était dans la conspiration de Cellamare, qu'il a correspondu dans le temps avec la duchesse du Maine, et qu'il est d'autant plus coupable aujourd'hui qu'alors on lui fit grâce.

VILLENEUVE.

Quelle horreur! quel tissu de faussetés!

MONTGRAVIER.

Eh! mais ne vais-je pas être compromis pour l'avoir logé dans ma maison?

VANGLAS.

Que dites-vous, Montgravier? quel langage!

MONTGRAVIER.

Permettez donc : je suis loin de le trahir ; mais il me semble qu'il est bien mal à lui de ne pas m'avoir prévenu, j'aurais pris mes précautions.

VILLENEUVE.

Si Montgravier craint de le garder, qu'il vienne chez moi.

VANGLAS.

Brave Villeneuve, que vous ajoutez à l'estime que j'avais déjà pour vous ! Mais on sait votre liaison intime avec Saint-Phar. Parce que vous êtes vertueux et sans ambition, on vous compte parmi les mécontents. C'est chez vous qu'on ira d'abord le chercher ; peut-être y a-t-on déjà été.

MONTGRAVIER.

On me sait aussi son ami, de plus son parent, et c'est pour sa propre sûreté que je craignais ; voilà tout. Des méchants ne me comptent-ils pas aussi au nombre des mécontents ?

VANGLAS.

Vous !

MONTGRAVIER.

Eh ! mais....

VANGLAS.

Qu'il vienne chez moi ; on ne s'avisera pas de le soupçonner chez un homme attaché à son persécuteur.

MONTGRAVIER.

C'est cela. J'aurai le courage de le conduire chez vous.

VANGLAS.

Qui sait cependant ? On a vu avec quelle chaleur j'ai pris ses intérêts ; mais que m'importe ? Oui, j'ai un petit appartement dans un entre-sol, moi seul en ai la clef ; je la porte sur moi. On y entre par une porte de bibliothèque qui se trouve là dans cette galerie.

(*Il montre une des deux portes latérales.*)

VILLENEUVE.

C'est vous, Vanglas, qu'il faut nommer un homme généreux !

MONTGRAVIER.

Homme vraiment admirable ! Mais vous autres gens en place, riches et puissants, vous avez bien plus de facilité que nous autres bourgeois, pour être courageux sans vous exposer.

VANGLAS.

Mais quelle imprudence d'être venu à Paris.

MONTGRAVIER.

Oh ! il a toujours eu la plus mauvaise tête !

VANGLAS.

Est-ce pour se livrer, pour se faire reconnaître ? Mais quoi ! il n'est pas question de revenir sur ce qui est fait. Lui, Saint-Phar, avoir correspondu avec le prince de Cellamare ! Ainsi, on lui prête des crimes imaginaires. Est-ce dans l'espoir de les prouver ? ce serait impossible ; non, c'est pour aggraver une faute.... réelle sans doute, mais excusable, mais nécessaire même dans sa position ! Certes, un militaire ne doit pas quitter son poste ; mais fallait-il qu'il attendît paisiblement l'ordre qui l'envoie à la Bastille ?

VILLENEUVE.

Laissons les déclamations ; elle ne mènent à rien. Il faut agir. D'abord, pour ce soir, je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que notre ami reste chez Montgravier.

MONTGRAVIER.

Vous croyez ?

VILLENEUVE.

Nous sommes avertis. Montgravier, le vieux Francœur et moi, nous pouvons faire le guet autour de la maison, et au moindre danger, emmener Saint-Phar par la porte dérobée.

MONTGRAVIER, *en soupirant.*

A la bonne heure.

VILLENEUVE.

Demain nous verrons ce que nous avons à faire. Qui sait si Dubois ne reviendra pas à de meilleurs sentiments ?

VANGLAS.

Lui ! ne l'espérez pas.

VILLENEUVE.

Je conçois qu'avec sa fougue, et ne se connaissant plus quand il est en colère, il serait imprudent de lui parler ce soir de nouveau; mais demain.... Vous lui avez rendu, vous lui rendez encore d'assez importants services; vous devez avoir quelque pouvoir sur lui.

VANGLAS.

Oui, certes, cela devrait être. Ingrat ministre! ne suffisait-il pas que je lui déclarasse que Saint-Phar était mon ami? ne me devait-il pas le sacrifice de sa haine? Me voilà bien payé de mon dévouement, de mon asservissement, de mes aveugles complaisances.

VILLENEUVE.

Pour ce soir, cherchez si vous n'avez pas quelque ami qu'on puisse opposer.... Montgravier lui-même n'en a-t-il pas?

MONTGRAVIER.

Eh! mon Dieu, non. Je ne connais que monsieur de Vanglas; c'est assez pour moi.

VILLENEUVE.

Ce sera de même assez pour Saint-Phar. Votre indignation contre le ministre m'est un sûr garant du salut de notre ami. Je vais lui dire combien vous êtes bon et généreux pour lui.

MONTGRAVIER.

Et moi, je vais le gronder de n'avoir pas eu assez de confiance en moi pour me révéler.... Ma femme et sa fille vont rester chez madame de Vanglas.

VILLENEUVE.

Ah! sa fille! c'est à elle sur-tout qu'il faut bien cacher.... Et mon fils, quel sera son chagrin!

VANGLAS.

Paix! j'entends ma femme.

SCÈNE VI.

VANGLAS, MONTGRAVIER, VILLENEUVE. MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

Ah ! monsieur de Vanglas, cette jeune Clémence, la fille de votre ami Saint-Phar, est pleine de talents, d'esprit et de bonté. Je viens de l'installer dans ma bibliothèque, à mon clavecin. Plus je cause avec elle, plus je m'y intéresse, plus je crois voir qu'elle se prend d'amitié pour moi. Je l'ai laissée avec madame Montgravier (*bas à son mari,*) qui, je crois, en est jalouse.

MONTGRAVIER, *à part.*

Oui, qu'elle lise, qu'elle touche du clavecin.

MADAME VANGLAS.

Votre femme est bien heureuse, monsieur Montgravier, de loger chez elle cette aimable parente. Je lui porte envie.

MONTGRAVIER.

Eh ! mon Dieu ! madame, pour peu que cela vous fasse plaisir, elle viendra loger chez vous.

VILLENEUVE.

Oui, madame, le père et la fille méritent tous les sentiments.... Adieu, Vanglas. (*Bas.*) Saint-Phar place en vous tout son espoir ; vous ne le tromperez pas. Je compte sur vous. (*A madame Vanglas.*) Madame, recevez mon hommage.

(*Il sort. Vanglas l'accompagne jusqu'au fond du théâtre.*)

MONTGRAVIER, *à madame Vanglas.*

Dites donc à notre bon Vanglas d'être un peu plus circonspect dans ses discours sur le ministre.

MADAME VANGLAS.

Comment ?

MONTGRAVIER.

Le ministre a grand tort, sans doute.... Mais qu'est-ce que

je fais ? Et moi aussi, je me surprends à en dire du mal. (*A part.*) Ah ! grand Dieu ! je m'effraie de moi-même. (*A Vanglas qui revient.*) Je ne vous connais qu'un défaut, et c'est une vertu : vous prenez trop chaudement les intérêts de vos amis. Je vous salue de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

VANGLAS, MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

Que veut dire monsieur Montgravier ? vous parlez mal du ministre.

VANGLAS.

En effet, n'ai-je pas bien à m'en louer ? Eh ! madame, vous me l'avez dit cent fois, vous ne voulez pas vous mêler d'affaires ; laissez-moi le soin que me donnent les miennes ; qu'il vous suffise de savoir que plus vous prenez d'intérêt à la fille de Saint-Phar, plus vous augmentez mon humeur.

MADAME VANGLAS.

Eh ! qu'y a-t-il de commun entre elle et le ministre ?

VANGLAS.

Rien. Ne prenez pas garde à ce que je dis.

MADAME VANGLAS.

Eh ! mais s'il m'arrive de me permettre une légère plaisanterie sur son compte, vous m'imposez silence en paraissant effrayé de ma hardiesse. Vous ne cessez de me vanter sa capacité, son mérite.

VANGLAS.

Eh ! sans doute, c'est mon devoir ; mais croyez-vous que j'approuve toujours tout ce qu'il fait ?.... (*à part.*) tout ce qu'il me fait faire.

MADAME VANGLAS.

Prenez garde, Vanglas ; vous lui devez tout. C'est de lui -pend toute votre fortune.

VANGLAS.

Eh! que m'importe ma fortune!

MADAME VANGLAS.

Mais elle m'importe beaucoup à moi; et ce qui m'importe encore plus, c'est que mon mari ne se donne pas l'odieuse couleur d'un ingrat.

VANGLAS.

Qui, moi? ingrat!

MADAME VANGLAS.

Voyez un peu! vous m'en dites du mal; et, pour vous faire ma cour, je venais vous en dire du bien.

VANGLAS.

C'est bien prendre son moment!

MADAME VANGLAS.

Tout-à-l'heure, j'étais avec ces dames sur la terrasse du jardin, lorsque le ministre, qui passait dans son carrosse, m'a reconnue et nous a saluées de la manière la plus gracieuse. Il a beaucoup remarqué la jeune Clémence.

VANGLAS, *à part.*

Fort bien! il remarque la fille et proscrit le père.... (*Haut.*) Pardon encore une fois, madame; mais de grace, laissez-moi.

(*Il s'assied près d'une table.*)

MADAME VANGLAS.

Allons, allons, que je ne vous dérange pas. (*A part.*) Je voudrais pourtant bien qu'il passât dans son cabinet; il me gêne pour les préparatifs de notre fête. (*Appelant Lebrun qui passait dans le fond du théâtre.*) Ah! Lebrun. (*Toujours à part.*) Il faut toujours tout arranger dans le jardin. (*Elle appelle.*) Lebrun!

SCÈNE VIII.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, LEBRUN.

LEBRUN.

Madame.

MADAME VANGLAS.

Écoutez-moi.

(*Elle lui parle bas pendant que Vanglas dit ce qui suit.*)

VANGLAS.

Quel appui chercher à Saint-Phar?.... Le duc de Cresny? un égoïste. Le duc de.... un courtisan, dévot sous madame de Maintenon, aujourd'hui fanfaron de libertinage. (*Se levant.*) Il n'est pas le seul.... La comtesse Amélie.... Elle est fort bien avec le ministre.... Je vais lui écrire.

SCÈNE IX.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, LEBRUN, SAINT-GERMAIN, UN HUISSIER DU CABINET DU CARDINAL DUBOIS.

SAINT-GERMAIN, *annonçant.*

Un huissier du cabinet de son éminence.

VANGLAS.

Que me veut-il?

L'HUISSIER, *présentant un paquet cacheté.*

Monseigneur m'a chargé de vous remettre cette dépêche.

VANGLAS.

Donnez. (*En décachetant le paquet.*) S'il pouvait avoir entendu la justice, l'humanité, son propre intérêt, car enfin.... outre que c'est une action monstrueuse que d'abuser de son autorité pour satisfaire un ressentiment particulier, n'y a-t-il pas de l'imprudence, de la sottise?....

(*Pendant qu'il lit ce qui suit, sur le devant du théâtre, l'huissier reste à quelques pas derrière lui. Madame Vanglas, au fond du théâtre, continue de donner ses ordres aux valets.*)

" Monsieur de Vanglas voudra bien, sans perdre un instant, " adresser au conseil un rapport sur le colonel Saint-Phar, qui " a déserté son poste, et qu'on croit caché dans Paris. L'in- " térêt de l'État exige que l'on traduise sur-le-champ devant

" un conseil de guerre, pour y être jugé selon toute la rigueur " des lois militaires, cet officier à qui le roi a fait grâce en ne le " punissant pas de sa complicité dans la conspiration Cellamare, et qui depuis a entretenu une correspondance avec le " sieur Leblanc, que Sa Majesté a jugé à propos de destituer " du ministère de la guerre."

(*S'interrompant.*) Juste Ciel!

MADAME VANGLAS, *se rapprochant.*

Eh! quoi donc, monsieur?

VANGLAS, *affectant un air calme.*

Rien, rien, madame. (*Continuant de lire.*)

" On joint à cette dépêche toutes les pièces qui doivent " servir de base à l'accusation dudit Saint-Phar....."

(*S'interrompant.*) Puis une lettre du ministre. (*Lisant.*)

" Mon cher Vanglas, malgré le vif intérêt que je vous ai " vu prendre à Saint Phar.... J'ai tant de confiance en vous...."

(*S'interrompant.*) Morbleu! sa confiance est une calamité!

L'HUISSIER.

Monseigneur m'a chargé de revenir chercher dans deux heures le travail que son éminence demande à Monsieur.

VANGLAS.

Il suffit, monsieur.

(*L'huissier et les valets sortent.*)

SCÈNE X.

VANGLAS, MADAME VANGLAS.

VANGLAS.

Que ma main se dessèche, plutôt que d'exécuter un pareil ordre!

MADAME VANGLAS.

Eh! mais je ne vous ai jamais vu si agité!

VANGLAS.

Eh! madame.... (*Parcourant tout bas la lettre du ministre.*) Des promesses.... croit-il me séduire? Des menaces.... croit-il m'intimider? Peu content d'opprimer, il prétend avilir! C'est à moi, à moi, ami de Saint-Phar, qu'il donne l'odieuse mission d'être son accusateur.

MADAME VANGLAS.

Mais qu'a donc ce message de si terrible?

VANGLAS.

Le ministre me charge d'un nouveau travail.

MADAME VANGLAS.

Eh bien! monsieur, il faut le faire.

VANGLAS.

Le faire! (*A part.*) Ah! je suis tenté de lui envoyer la démission de toutes mes places. (*Haut et affectant de sourire.*) En effet, combien d'autres s'empresseraient et seraient récompensés....

MADAME VANGLAS.

Donc il ne faut pas le laisser faire à d'autres.

VANGLAS, *se promène avec agitation; madame Vanglas le regarde avec inquiétude.*

C'en est fait; si cet homme domine en France, il n'y a plus de bonheur, d'espérance, de réfuge pour les gens de bien. Certes, je lui dois beaucoup; mais ne me suis-je pas acquitté? Lui-même où en serait-il de son énorme puissance, sans moi, sans mes services? Et pourquoi me choisir, moi précisément? Est-ce un raffinement de méchanceté?.... Non;.... il connaît mon dévouement, et cette facilité de travail dont il s'est trop souvent servi. Mais quoi? me suis-je voué, me suis-je vendu à lui tout entier? Lui dois-je le sacrifice de toutes mes affections? (*Il se jette dans un fauteuil.*)

MADAME VANGLAS.

Écoutez, je ne sais pas de quoi il s'agit; je ne veux pas le ... mais si le ministre réclame vos services, il faut obéir et

vaincre vos répugnances. Au surplus, vous êtes vif en paroles, mais vous êtes prudent en actions, c'est ce qui me rassure ; vous ne manquerez pas à la reconnaissance que vous devez au ministre. (*A part.*) J'espère qu'il va se décider enfin à passer dans son cabinet. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

VANGLAS, LEBRUN, DURAND.

VANGLAS, *appelant.*

Holà ! quelqu'un, Lebrun, Saint-Germain.... Il faut pourtant prendre un parti. (*A Lebrun qui paraît.*) Faites venir monsieur Durand. (*Apercevant Durand.*) Le voilà. (*A Lebrun.*) Sortez.

DURAND.

Monsieur a reçu un message du ministre ; je viens savoir....

VANGLAS.

Allons, mettez-vous là. (*A part.*) Dans quelle situation me suis-je placé ? esclave d'un tyran, oui, d'un tyran qui fait peser sur moi sa domination, étouffe mes sentiments, sait mes secrets, et en abuse pour me forcer.... (*A Durand, qui est assis.*) Écrivez ce que je vais vous dicter. (*A part.*) Que vais-je dicter ? (*Parcourant les papiers qu'il tient à la main.*) Mais aussi quelle imprudence à Saint-Phar d'écrire de pareilles lettres ! (*Dictant.*) Le colonel Saint-Phar a disparu.... Non, effacez ; c'est trop fort. Mettez s'est permis de quitter son poste.... (*S'interrompant.*) C'est peut-être un bonheur que je sois chargé du rapport ; je pourrai l'excuser, le sauver.... oui, les juges, ses camarades, l'absoudront ; et moi, son ami, il faut que je l'accuse. (*Continuant à dicter.*) De quitter son poste sans congé. (*S'interrompant.*) Ah ! Saint-Phar ! vous bon officier, vous deviez pourtant bien savoir que la discipline.... (*Continuant de dicter.*) C'est un crime....non....c'est une faute....non, le mot n'est pas suffisant. C'est un délit....

(*S'interrompant.*) Au fait, les lois militaires de tous les temps, de tous les pays, le signalent. Pauvre Saint-Phar ! Mais il est impossible qu'ici, dans cette circonstance, on veuille pousser les choses....En temps de paix....la perte de sa place, un exil, dont je tarderai pas à le faire revenir, voilà tout ce que Saint-Phar peut avoir à craindre....(*Continuant de dicter.*) C'est un délit ; les lois militaires sont positives....

SCÈNE XII.

VANGLAS, DURAND, MADAME VANGLAS, LEBRUN.

MADAME VANGLAS.

Il est encore là, il ne s'en ira pas. Eh ! mais, monsieur, je ne prends pas votre cabinet, laissez-moi mon salon.

VANGLAS, *continuant de dicter sans écouter sa femme.*

L'intérêt de l'État....

MADAME VANGLAS.

Eh ! mais, monsieur, écoutez-moi donc.

VANGLAS.

C'est bon, madame. (*S'interrompant et parcourant les papiers qu'il tient à la main.*) Oh ! il est coupable ; et se permettre des expressions !..... Enfin il s'agit d'un ministre, d'un homme investi de l'autorité, honoré de la confiance, et l'on doit respecter... (*A Durand.*) Avez-vous écrit ? (*Dictant.*) Exige impérieusement....

MADAME VANGLAS, *faisant des signes à Durand.*

Eh ! mais, dites-lui donc, monsieur Durand, qu'il serait bien mieux dans son cabinet.

DURAND.

Mais, en effet, monsieur, comment écrire quand on est distrait ?

VANGLAS.

Et vous aussi, monsieur Durand, vous vous en mêlez ! (*A

part avec humeur.) C'est de ma fête qu'ils s'occupent. (*Haut.*) Allons, puisque madame et monsieur Durand le veulent ainsi, passons dans mon cabinet. (*A part.*) Dieu me damme! autant vaudrait s'être livré à Satan. (*Il sort, Durand le suit.*)

SCÈNE XIII.

MADAME VANGLAS, LEBRUN, SAINT-GERMAIN.

MADAME VANGLAS.

Ah! grâce au Ciel!

LEBRUN.

Le voilà parti.

MADAME VANGLAS, *appelant.*

Lebrun, Saint-Germain!

LEBRUN, *appelant.*

Saint-Germain! Comtois! André!

(*Plusieurs laquais entrent.*)

MADAME VANGLAS.

Fermez les portes; des bougies sur cette table; il n'y a pas de temps perdu, et dans une heure la fête peut commencer. Tous ses amis du souper d'hier ont promis qu'ils viendraient; et monsieur et madame Désormeaux, et Clémence ma jeune et nouvelle amie. Quelle heureuse soirée nous allons passer!

(*Elle sort.*)

LEBRUN, *aux autres valets.*

Fermez les portes; des bougies sur cette table; des banquettes par-tout; ne laissez les meubles que dans ce salon. Que de peines pour les domestiques quand les maîtres s'amusent!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est toujours chez Vanglas.

(Même décoration qu'au troisième acte. Le lustre allumé, les portes fermées.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVIÈRE, LEBRUN.

DERVIÈRE, *une lettre à la main.*

EST-CE que vous ne me reconnaissez pas? Dervière, celui que votre maître a reçu ce matin avec tant de cordialité, sans façon, tout en s'habillant. Je suis invité à la fête de ce soir par madame de Vanglas. Je suis venu de bonne heure, avant tout le monde, parce qu'il faut absolument que j'aie un moment d'entretien avec monsieur de Vanglas.

LEBRUN.

Cela ne se peut pas; monsieur travaille en ce moment avec son secrétaire.

DERVIÈRE.

Il travaille, il travaille; c'est égal, annoncez-moi;.... mais non, faites-moi le plaisir de lui remettre cette lettre: (*à part.*) peut-être vaut-il mieux que je ne le voie qu'après qu'il aura lu la lettre. (*Haut.*) C'est de la comtesse Amélie.

LEBRUN.

De la comtesse Amélie! cette dame qui a tant de crédit près du ministre? Et que ne le disiez-vous? Je vais la porter sur-le-champ. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. N'êtes-vous

pas l'ami de monsieur? Je suis à vous dans l'instant. (*Il sort.*)

DERVIÈRE, *seul.*

J'étais bien sûr qu'au seul nom de la comtesse.... Désignez-moi quelque vacance, m'a dit ce matin Vanglas, et vous pouvez compter sur moi. Eh bien! voici justement mon fait. Il y a un commandant qui va perdre sa place. Quel est-il? Je n'en sais rien; mais je suis là pour le remplacer. Nous allons voir si Vanglas est réellement mon ami. Quel bonheur que ce petit commis de la guerre m'ait appris la chose aujourd'hui! Demain, ce sera la nouvelle de tout Paris, et tous les concurrents seront en mouvement. Il est bon d'avoir des amis par-tout. Eh bien! jusqu'ici j'en ai eu beaucoup, et cela ne m'a mené à rien. Oh! c'est que nos amis sont si souvent nos ennemis!

SCÈNE II.

LEBRUN, DERVIÈRE.

LEBRUN.

Voici monsieur. Je lui ai remis la lettre, il ne l'a pas encore décachetée; mais il va la lire. Attendez.

(*Il sort.*)

DERVIÈRE, *seul.*

Pourvu que le moment soit opportun.... Le voici, Tenons-nous un instant à l'écart.

(*Il se place au fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

DERVIÈRE, VANGLAS, DURAND.

VANGLAS, *achevant de lire le rapport et tenant une lettre cachetée à la main. Il pose le rapport sur la table.*

Allons, Saint-Phar est coupable et ne peut alléguer que des excuses. Certes, je les ferai valoir; mais....il est coupable, j'ai dû commencer par remplir mon devoir. (*Remettant le rap-*

port à Durand.) Monsieur Durand, faites sur-le-champ une copie de ce rapport que je viens de vous dicter, et je le signerai. (*Durand sort.*) Le ministre y met de l'animosité....mais le service du Roi... et dans un moment où l'on se permet tout....Que me veut la comtesse ? (*Tout en décachetant la lettre.*) Oh ! Dubois n'est pas précisément un homme de bien....mais c'est un homme d'état....très-capable....(*Ayant parcouru la lettre.*) Que vois-je ? Saint-Phar n'est pas encore en jugement, et déjà l'on demande sa place ! Pour qui ? Pour Dervière, son ami..... comme moi....moins que moi ; quelle odieuse manœuvre que celle de Dervière !

DERVIÈRE, *à part.*

Le voilà bien disposé, approchons. (*Haut en s'avançant.*) Pardon, si j'ose encore vous importuner.

VANGLAS.

Ah ! c'est vous, monsieur Dervière. Vous êtes toujours prompt à me prendre au mot. Je vous dis, ce matin, de m'indiquer les vacances qui surviendront, et vous n'attendez pas même qu'il y ait vacance.

DERVIÈRE.

Pardonnez-moi, il va y avoir vacance ; je suis instruit, et d'ailleurs ce n'est pas moi, c'est la comtesse qui, par zèle pour moi....

VANGLAS.

Oui, l'on a comme cela des protecteurs indiscrets, des amis zélés, qui ont l'air de faire des demandes de leur propre mouvement, à l'insu même des personnes pour lesquelles elles s'intéressent.

DERVIÈRE.

Permettez....

VANGLAS.

Et tout en les excitant soi-même, on se conserve, on se ménage la ressource de dire qu'on est étranger à la démarche, qu'on ne demande rien.

DERVIÈRE.

Vous me traitez bien durement.

VANGLAS.

Ah! du moins, pour demander la dépouille de votre ami, attendez que son sort soit décidé.

DERVIÈRE.

Mon ami! Qui? Le commandant qui va perdre sa place est mon ami?

VANGLAS.

Feignez d'ignorer que c'est Saint-Phar.

DERVIÈRE.

Saint-Phar! Ah! grand Dieu! Ce serait lui!....Croyez.... si je l'avais su....Je ne sais ce que j'aurais fait; mais sur mon ame, je l'ignorais.

VANGLAS.

Soit. Je répondrai à la comtesse.

DERVIÈRE.

Ce peuvre Saint-Phar! Ah! je suis désolé....mais enfin il lui faut un successeur....

VANGLAS.

Je répondrai à la comtesse, vous dis-je.

DERVIÈRE, *à part.*

Rien n'est plus clair, cet homme-là est mon ennemi personnel. (*Apercevant Clémence.*) Que vois-je? La fille de Saint-Phar! Elle vient solliciter sans doute. (*A Clémence.*) Ah! mademoiselle, que je vous plains! que je prends part au malheur de monsieur votre père! (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

VANGLAS, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Au malheur de mon père! Que dit-il? Ah! monsieur de Vanglas, parlez, parlez: quel est le malheur qui menace mon père?

VANGLAS.

Mademoiselle, rassurez-vous. Qui donc a pu vous effrayer?

CLÉMENCE.

Ce monsieur Dervière, qui vous quitte.

VANGLAS.

Dervière! (*A part.*) Quel homme!

CLÉMENCE.

Et vous-même qui cherchez en vain à me cacher votre trouble.

VANGLAS.

Je ne suis point troublé.

CLÉMENCE.

Et je me rappelle à présent....Ah! Grand Dieu! Quelques mots échappés à mon père, à Francœur, pendant la route. Il était question de prison, de persécution, de lettres de cachet. Confiante en mon père, j'avais repris ma sécurité; votre trouble augmente. Ah! je le vois, mon père est en danger de sa liberté, de sa vie peut-être; mais vous êtes son ami, vous lui resterez fidèle. De quoi l'accuse-t-on? de quoi peut-on l'accuser? Il n'est pas coupable, il ne peut pas être coupable. C'est un homme de bien, un bon serviteur du roi; vous le savez, vous, n'est-ce pas? Eh bien! il faut le dire et le démontrer aux autres. Défendez-le, sauvez le, sauvez moi.

VANGLAS.

Mademoiselle, il n'est pas question....

CLÉMENCE.

Eh! quoi? vous aussi, vous l'abandonneriez! Eh bien! j'irai trouver le ministre, le régent; j'irai me jeter aux genoux du jeune roi; mais que dis-je peut-être vont-ils déjà l'arrêter. Je cours chez monsieur Montgravier; il faudra qu'ils m'emmènent avec lui.

VANGLAS.

Eh! de grâce, mademoiselle, calmez-vous.

SCÈNE V.

VANGLAS, CLÉMENCE, FRANCOEUR.

FRANCŒUR.

Est-ce à monsieur de Vanglas que j'ai l'honneur de parler?

VANGLAS.

Oui, mon ami.

CLÉMENCE, *apercevant Francœur.*

Que vois-je?

FRANCŒUR, *à part.*

Ciel! notre jeune demoiselle!

CLÉMENCE, *à Vanglas.*

C'est le domestique, le compagnon, l'ami de mon père. (*A Francœur.*) Tu peux parler, je sais tout. Où est mon père?

FRANCŒUR.

En route, pour venir dans cette maison prendre possession de l'asyle que monsieur a bien voulu lui offrir.

VANGLAS.

Comment? prendre possession....

FRANCŒUR.

De ce petit appartement, dans un entre-sol dont vous seul avez la clef. Monsieur Villeneuve et monsieur Montgravier vous l'amènent. Ils m'ont envoyé devant pour vous prévenir.

CLÉMENCE.

Se peut-il? Vous seriez assez généreux pour donner un asyle à mon père? Ah! monsieur, quelle reconnaissance! Oui, oui, il sera en sûreté ici. Vous êtes un ami bien précieux. Oh! que le Ciel répande sur vous toutes ses bénédictions!

VANGLAS.

Mademoiselle.... Je ne mérite pas.... Oui, sans doute, je le recevrai, je le cacherai; mais il avait été convenu qu'il resterait ce soir chez Montgravier.

VANGLAS.

Oui.

MONTGRAVIER, *allant chercher Saint-Phar et Villeneuve.*

Grâce au Ciel, nous avons échappé à tous les regards.

SCÈNE VIII.

VANGLAS, CLÉMENCE, FRANCŒUR, MONTGRAVIER, VILLENEUVE, SAINT-PHAR.

VILLENEUVE, *à Vanglas.*

Je vous l'amène.

CLÉMENCE.

Ah ! mon père !

SAINT-PHAR.

Ma fille !

FRANCŒUR.

Elle sait tout.

VILLENEUVE.

Tant mieux. Ses questions nous auraient gênés.

CLÉMENCE.

Moi, qui croyais que vous ne veniez à Paris que par bonté, par complaisance pour moi....

SAINT-PHAR.

Ne songeons qu'à remercier l'ami généreux qui veut bien m'accueillir. Vous ne m'avez pas trompé, Vanglas. Je comptais sur vous.

CLÉMENCE, *serrant les mains de Villeneuve et de Vanglas.*

Que nous sommes heureux, dans notre malheur, d'avoir des amis !....

MONTGRAVIER, *s'inclinant pour remercier.*

Ah ! ma chère cousine, nous ne faisons que ce que nous devons....Est-il assez magnanime, notre bon Vanglas ? Quel homme ! quelle tête ! quel cœur ! J'en suis en extase....

VILLENEUVE.

Trève aux vaines paroles. Francœur, empêche qu'on ne nous surprenne.

FRANCŒUR.

Oui, je me place là, en vedette.

(*Il se retire au fond du théâtre.*)

CLÉMENCE.

Et moi....

(*Elle se retire au fond du théâtre, du côté opposé à Francœur, veille sur les portes, les entr'ouvre de temps en temps pour voir si personne ne vient, revient quelquefois à son père, écoute l'entretien, puis retourne au fond.*)

VILLENEUVE.

Le petit appartement dont vous nous parliez tantôt est-il prêt ?

VANGLAS, *toujours troublé.*

Oui, il est prêt, et même Saint-Phar y trouvera des livres, du papier, de l'encre, de la lumière....

VILLENEUVE.

Bon ! il pourra travailler sur-le-champ à son mémoire justificatif.

SAINT-PHAR.

J'ai là, dans mon portefeuille, vingt pièces qui m'excusent, qui m'honorent, j'ose le dire.

VANGLAS.

Ah ! si vous pouviez vous justifier !....(*A part.*) Mais que dis-je ? on veut le perdre.

VILLENEUVE.

Vous allez l'installer dans son asyle. Pour qu'il ne soit pas privé de la vue de sa fille, elle logera chez vous. Madame Vanglas, tantôt devant moi, a témoigné tant d'amitié à cette jeune personne....J'ai pensé qu'elle vous saurait gré de l'arrangement. Si vous croyez qu'il soit inutile de mettre votre femme dans la confidence....

VANGLAS.

Mais oui, très-inutile.

VILLENEUVE.

Nous lui dirons que Saint-Phar a été obligé de partir brusquement pour un voyage ; que, pour des raisons de famille, il ne faut donner à sa fille que le nom de Clémence ; cela déroutera les curieux. Francœur, vieux serviteur de Saint-Phar, restera près de sa jeune maîtresse, et de cette façon pourra servir son maître secrètement, sans que nous soyons obligés de nous confier à aucun autre domestique.

MONTGRAVIER.

Ce qui est fort essentiel. Ce soir même, il apportera chez vous leurs effets, leur bagage. Ma femme et moi nous serons désolés de vous perdre, ma chère cousine ; mais le salut de votre père....

VILLENEUVE.

Et demain, vous et moi, nous emploierons tous nos efforts pour obtenir justice et réparation à notre ami.

SAINT-PHAR.

Ah ! si, pour combler notre bonheur, vous pouviez faire sauter Dubois !

MONTGRAVIER.

Pour Dieu ! Saint-Phar, finissez vos blasphèmes. Vous voyez où ils vous ont conduit.

VILLENEUVE.

Tout est convenu, tout est prévu. Vous consentez, vous approuvez. La clef du petit appartement ?

CLÉMENCE.

Voici madame de Vanglas.

VANGLAS.

Il ne faut pas qu'elle voie Saint-Phar.

VILLENEUVE, *montrant le cabinet.*

Eh bien ! qu'il entre là.

VANGLAS.

Non, mon secrètaire y est encore. (*Montrant la porte par laquelle Saint-Phar est entré.*) Là, pour un moment.

CLÉMENCE.

Oui, là, pour un moment.

SAINT-PHAR, *emmené par Montgravier.*

Morbleu! il faut que j'aime bien ma fille pour me résoudre à me cacher. (*Il sort.*)

VILLENEUVE.

Mettons sur-le-champ notre plan à exécution.

SCÈNE IX.

VANGLAS, VILLENEUVE, CLÉMENCE, FRANCŒUR, MONGRAVIER, MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

On m'a dit que vous me cherchiez, ma chère Clémence, me voilà. Et monsieur Durand, quand me l'enverrez vous, monsieur de Vanglas? J'ai du monde ce soir, et j'ai besoin de lui pour m'aider à faire les honneurs.

VANGLAS.

Eh! mais, bientôt, madame.

MADAME VANGLAS, *à Clémence.*

Je suis bien fâchée que votre père n'ait pas pu venir avec vous.

VILLENEUVE.

A l'instant même, il a été obligé de partir pour un voyage....

MONTGRAVIER.

Oui, pour un voyage.

MADAME VANGLAS.

Quoi! si tôt! sans dire adieu!

VILLENEUVE.

Oui, une affaire imprévue....(*En montrant Francœur.*) Voilà ce que son bon et vieux domestique vient de nons annoncer.

FRANCŒUR.

C'est vrai!

VILLENEUVE.

Oh! le voyage ne sera pas long, n'est-ce pas, Vanglas?

VANGLAS.

Je l'espère.

VILLENEUVE.

Et comme la société de mademoiselle a paru vous plaire, monsieur de Vanglas proposait à monsieur Montgravier de laisser mademoiselle chez vous pendant l'absence de son père.

MADAME VANGLAS.

En vérité!

VILLENEUVE.

Cet arrangement vous déplairait-il, madame?

MADAME VANGLAS.

Me déplaire? Il m'enchante, au contraire!

CLÉMENCE.

Ah! madame!

FRANCŒUR.

Et si madame le permet, je resterai aussi pour servir ma jeune maîtresse.

MADAME VANGLAS.

Bien volontiers, mon brave homme. Je vais faire préparer votre appartement. Eh! mais, qu'est-ce? Vous étiez si gaie tout-à-l'heure? Vous voilà triste, abattue. Pourquoi ce changement? Seriez-vous fâchée de loger chez moi?

CLÉMENCE.

Oh! non, madame.

VILLENEUVE.

Le chagrin d'être séparée de son père....

MADAME VANGLAS.

Eh bien! votre père? vous le reverrez bientôt; monsieur de Vanglas vient de vous le dire. Songez que vous êtes chez ses amis.

CLÉMENCE.

Oh ! oui, de bons et de véritables amis.

MADAME VANGLAS.

Que vous êtes venue à Paris pour vous amuser, vous divertir ?

CLÉMENCE.

Oui, pour me divertir.

MADAME VANGLAS.

Venez, venez, ma chère enfant. (*Bas.*) La fête va commencer. (*Haut.*) Ah ! monsieur de Vanglas, c'est une charmante idée qui vous est venue, et je vous en remercie de tout mon cœur. Envoyez-moi bien vite monsieur Durand.

(*Elle sort avec Clémence.*)

VILLENEUVE.

Les voilà parties.

VANGLAS.

Silence ; voici Durand.

SCÈNE X.

VANGLAS, VILLENEUVE, FRANCŒUR, DURAND, MONTGRAVIER.

DURAND, *remettant un paquet cacheté à Vanglas.*

Voilà le rapport. J'y ai joint les pièces numérotées.

VANGLAS.

Donnez.

DURAND.

Monsieur n'a plus rien à m'ordonner ?

VANGLAS.

Non, rien. Madame et la société vous attendent.

(*Durand sort.*)

MONTGRAVIER.

Sans adieu, mon bon Durand.

VILLENEUVE.

Eh ! vite, Montgravier, faites sortir Saint-Phar.

MONTGRAVIER.

C'est ici qu'il faut du caractère.

VILLENEUVE, *à Vanglas.*

Donnez-moi la clef.

VANGLAS, *fort troublé, tirant une clef de sa poche, et de l'autre main tenant le paquet que lui a remis Durand.*

Oui,.... la clef.

FRANCŒUR.

On vient encore.

SCÈNE XI.

VANGLAS, VILLENEUVE, FRANCŒUR, MONTGRAVIER, LEBRUN, L'HUISSIER DU CABINET DE L'ABBÉ DUBOIS.

LEBRUN, *annonçant.*

L'huissier du cabinet de son excellence.

MONTGRAVIER.

Oh ! mon Dieu !

VANGLAS, *à l'huissier.*

Qu'est-ce ? que me veut-on ?

L'HUISSIER.

Le travail que monseigneur a demandé à monsieur.

VANGLAS, *remettant le paquet à l'huissier.*

Le travail.... Le voilà.

L'HUISSIER.

Monsieur, j'ai l'honneur.... (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

VANGLAS, MONTGRAVIER, FRANCŒUR, VILLENEUVE.

VILLENEUVE.

clef ?

VANGLAS.

La clef? La voilà.

MONTGRAVIER.

Ah! j'ai eu peur....

FRANCŒUR.

Venez, venez, mon commandant.

SCÈNE XIII.

VANGLAS, MONTGRAVIER, FRANCŒUR, VILLENEUVE, SAINT-PHAR, CLÉMENCE.

SAINT-PHAR, *entrant.*

Allons, puisqu'il le faut....

CLÉMENCE, *rentrant par le fond.*

J'échappe un instant à madame Vanglas, et je cours la rejoindre. Je voulais vous revoir, vous embrasser encore; mon père, point d'imprudence.

SAINT-PHAR.

Du calme, mon enfant.

VILLENEUVE, *à Saint-Phar.*

Viens. Restez, Vanglas. Montgravier, indiquez-nous la petite porte.

MONTGRAVIER, *ouvrant la porte du cabinet et montrant le cabinet à Villeneuve.*

A gauche en entrant, et moi, à mon tour, je fais sentinelle.

SAINT-PHAR.

Francœur, je te recommande ma fille.

(*Il entre dans le cabinet.*)

CLÉMENCE.

Francœur, veille sur mon père. (*Elle sort.*)

MONTGRAVIER, *inquiet au milieu du théâtre.*

C'est comme une conspiration, et m'en voilà complice; je m'étais pourtant bien promis que cela ne m'arriverait jamais.

(*Montgravier sort par le fond; Villeneuve, Saint-Phar et Francœur entrent dans le cabinet; Vanglas se jette dans un fauteuil.*)

SCÈNE XIV.

VANGLAS, SEUL, DANS LE PLUS GRAND TROUBLE.

Eh bien! c'était mon devoir de l'accuser; et je remplis le devoir de l'amitié en lui donnant un asyle.... Vains sophismes! En l'accusant, ai-je rempli un devoir? J'ai servi la passion d'un ennemi. (*Ici on entend une musique douce et un peu éloignée.*) Qu'entends-je?.... Ah! c'est ma fête. (*Il se lève.*) Allons, je suis bourrelé,.... au supplice.... affectons la surprise et la joie.

SCÈNE XV.

VANGLAS, VILLENEUVE, FRANCŒUR.

VILLENEUVE, *sortant du cabinet pendant que la musique continue et remettant la clef à Vanglas.*

Il est en sûreté. Voilà la clef.

VANGLAS, *remettant la clef à Francœur.*

Je n'en veux pas; gardez-la, Francœur.

FRANCŒUR.

Je cours chez monsieur Montgravier, je reviens et je ne quitte plus la maison. Nous serons à merveille dans ce petit appartement. (*Il sort.*)

VILLENEUVE.

Moi, je reste à la fête. (*En serrant la main de Vanglas.*) Bien, Vanglas.

SCÈNE XVI.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, VILLENEUVE, MONTGRAVIER, DERVIÈRE, MADAME MONTGRAVIER, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX, CLÉMENCE, MILCOUR, DURAND, AUTRES PERSONNAGES INVITÉS A LA FÊTE.

(*La musique devient tout-à-coup éclatante. Les trois portes du fond s'ouvrent et laissent voir les jardins illumi-*

niés. Tous les personnages entrent en foule sur le théâtre, des bouquets à la main.)

MADAME VANGLAS.

Venez, suivez-moi tous, et sans cérémonie offrons-lui nos bouquets.

VANGLAS.

Eh! qu'est-ce donc, madame? Ah! ma fête! J'étais loin de m'attendre....

MADAME VANGLAS.

Ah! oui, faites le surpris; vous saviez tout; on ne peut rien vous cacher, mais c'est égal. Ce sont vos parents, vos amis, une partie de vos nombreux protégés; je n'ai pu les inviter tous. Mon cher Vanglas, que je suis heureuse si vous accueillez mon bouquet d'aussi bon cœur que je vous l'offre!

VANGLAS.

Excellente femme!

MONTGRAVIER, *présentant son bouquet.*

Qu'il m'est doux d'arriver immédiatement après madame! Qui plus que moi est à portée, par les habitudes d'affaires que j'ai avec vous, d'apprécier votre obligeance, votre désintéressement.... toutes vos vertus?

VANGLAS.

Ah!.... mes vertus....

DERVIÈRE.

Permettez....

VANGLAS, *avec humeur.*

Encore Dervière!

(*Il lui tourne brusquement le dos.*)

DERVIÈRE, *à part.*

Il ne cache plus sa haine. (*Haut, d'un air riant et comme enchanté de Vanglas.*) Quel homme franc et cordial!

MILCOUR.

C'est encore moi.

VANGLAS.

Monsieur!.... Ah!.... Milcour! (*A part.*) C'est unique; j'ai là un ami que je ne peux jamais parvenir à reconnaître. (*Haut et prenant le milieu de la scène.*) Voilà une fort jolie illumination. C'est monsieur Durand qui en a été l'ordonnateur?

DURAND.

Ne voyez que mon zèle et un attachement qui survivrait à votre prospérité.

VANGLAS.

Oui, je sais.... (*A part.*) Si nous en étions là....

MONTGRAVIER.

Vive monsieur de Vanglas!

MADAME MONTGRAVIER.

Vrai modèle d'amour conjugal.

MILCOUR.

Homme d'état, homme aimable.

DERVIÈRE.

Le meilleur des amis.

VANGLAS, *à part.*

Ah! que ce concert d'éloges m'importune. (*Haut.*) Mes amis, mesdames, je suis touché.... (*A part.*) Si j'excepte ma femme, y a-t-il là un cœur sincère? (*Toujours à part, et en promenant les yeux sur les personnages qui font cercle autour de lui.*) Oh! non, presque tous flatteurs, intéressés, prenant la figure de la circonstance....

MADAME VANGLAS, *à monsieur et à madame Désormeaux, qui étaient confondus dans la foule.*

Allons, avancez.

MADAME DÉSORMEAUX, *présentant son bouquet.*

Mon parrain....

DÉSORMEAUX, *présentant son bouquet.*

Monsieur de Vanglas....

VANGLAS, *avec amitié.*

Venez, mon cher Désormeaux, ma chère filleule. (*A part.*) Ah! voilà donc de vrais amis!

DÉSORMEAUX.

Recevez nos vœux.

MADAME DÉSORMEAUX.

Notre hommage.

DÉSORMEAUX.

Puissiez-vous toujours jouir d'un bonheur égal à celui que vous avez versé sur nous!

VANGLAS.

Bons jeunes gens! Je suis heureux en les voyant.

VILLENEUVE, *qui, pendant le dialogue précédent, a pris un bouquet et a causé vivement avec plusieurs personnes de la société, présentant d'une main son bouquet, et de l'autre Clémence.*

Vanglas, vous avez acquis une haute place dans mon estime, et voici notre aimable Clémence.

VANGLAS, *troublé.*

Mademoiselle....(*A part.*) L'aspect de cette jeune personne me déchire.

CLÉMENCE, *présentant son bouquet.*

Je ne vous connais que depuis bien peu de temps, et personne ne vous doit plus de reconnaissance.

VANGLAS.

Mademoiselle....

DERVIÈRE, *à part.*

La fille de Saint-Phar à la fête! Que diable cela veut-il dire? Ah!.... Elle est jolie....

MADAME VANGLAS, *à Clémence.*

Cette chère Clémence! (*A madame Montgravier.*) Vous ne nous en voulez pas de vous l'enlever, madame Montgravier?

MADAME MONTGRAVIER.

Qui? Moi, madame! (*A part.*) Au moins ne me prendra-t-on plus pour sa mère.

VANGLAS, *à part, pendant que tous les autres personnages causent entre eux.*

On jouit de trouver une juste et sincère reconnaissance ; on supporte avec répugnance le témoignage de celle qui est fausse ou intéressée ; mais recevoir des actions de grâces de ceux dont on sait qu'on mérite les malédictions !....c'est un supplice !

MADAME VANGLAS.

Eh bien ! Qu'est-ce ? vous voilà tout-à-coup retombé dans votre préoccupation. Oubliez donc pour un instant vos affaires.

VANGLAS.

Oui, vous avez raison. La danse va sans doute bientôt commencer ?

MADAME VANGLAS.

Oui, dans les bosquets. Lebrun, le signal à l'orchestre. Saint-Germain, encore des siéges dans le jardin. (*A Vanglas.*) Donnez-moi la main, monsieur, et vous, mes amis, suivez-nous ; je suis comme ivre de joie.

VANGLAS, *donnant la main à sa femme.*

Et moi donc, madame ? Oui, je suis ivre de joie !

(*La musique recommence doucement pendant que tous les acteurs sortent, à l'exception de Clémence et de Villeneuve.*)

VILLENEUVE, *à Clémence, pendant que la musique continue toujours doucement.*

Allez à la fête, contenez vos larmes, dansez, ayez l'air joyeux et serein. Je cours chez le duc de Saint-Simon dont on vient de m'apprendre le retour. C'est un homme de bien, un peu trop fier de sa noblesse peut-être, mais cela ne l'empêche pas de sentir le mérite et de défendre le malheur dans toutes les conditions. (*Il sort.*)

CLÉMENCE, *seule en pleurant.*

Danser ! Ah ! mon père !

(*Elle sort lentement, et la musique devient plus vive.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

(Même décoration qu'au quatrième acte. Les portes du fond ouverte laissent voir les jardins illuminés.)

SCÈNE PREMIÈRE.

VANGLAS, SEUL.

RESPIRONS. J'échappe enfin aux hommages, aux respects, aux protestations. Ils dansent, ils jouent ; ma femme elle-même ne s'occupe plus de moi. Qu'ai-je fait ? Accuser et recueillir tout-à-la-fois mon ami ! Si le ministre découvre.... je suis perdu. Si mes amis apprennent que c'est moi.... que penseront-ils ? (*En regardant la porte du petit appartement.*) Il est là, et mon rapport contre lui est entre les mains du cardinal. Par quelle fatalité est-ce moi qui suis chargé de faire un rapport ?.... Comment me soustraire aux dangers, à la honte qui me menacent de toutes parts ?

SCÈNE II.

VANGLAS, DURAND.

DURAND.

Ah ! monsieur, vous voilà, je vous cherchais : un nouveau message du ministre !

VANGLAS.

Encore ? à cette heure !

DURAND.

Dieu merci, dans cette bonne cour de notre régent, il n'y a

pas d'heure indue; et c'est la nuit qu'on est le plus sûr de trouver les gens éveillés. Il paraît, d'après ce que m'a dit le messager, que c'est une excellente nouvelle. Je suis abîmé de fatigue, j'ai tant dansé! mais pour vous servir, je trouve de nouvelles forces. (*A l'huissier qui entre.*) Venez, voilà monsieur de Vanglas.

SCÈNE III.

VANGLAS, DURAND, L'HUISSIER.

L'HUSSIER.

Une lettre de son excellence. Monseigneur était dans des transports de joie en l'écrivant, en me la donnant, et il m'a bien recommandé de vous dire qu'il vous attendait sur-le champ.

DURAND.

Je cours faire mettre les chevaux. (*Il sort.*)

VANGLAS, *tout en parcourant la lettre.*

Allons, il est enchanté du travail que je lui ai envoyé; il m'en remercie. (*En souriant avec amertume.*) A la bonneheure.. Il me promet de ne pas mettre de bornes à sa reconnaissance. Ah! sans doute, c'est un assez grand sacrifice que je lui fais et qui mérite bien de sa part....(*Lisant.*) "Le système de "Law touche à sa fin. Notre écossais se noie de jour en jour. "Nous avons besoin plus que jamais d'hommes à talents, d'hom-"mes à ressources; et vous avez rendu trop de services à l'état "pour que je ne vous réserve pas une bonne part dans sa suc-"cession, c'est-à-dire dans le nouvel arrangement des finances." (*Très-joyeux.*) Eh! mais, il ne s'est jamais expliqué si positivement. (*A l'huissier.*) Dites à son excellence que je suis chez elle dans un instant. (*L'huissier sort.*) Au fait, quel danger court Saint-Phar étant bien renfermé chez moi? Le ministre est content et me récompense? j'avais tort de m'alarmer: mes amis ignoreront que j'ai fait le rapport; Dubois ignorera que j'ai donné asyle à l'homme qu'il persécute. Par-

tons, allons recevoir les remercîments du ministre, revenons ensuite encourager Saint-Phar et jouir paisiblement des plaisirs de la fête. Ciel ! Villeneuve !....

SCÈNE IV.

VANGLAS, VILLENEUVE.

VILLENEUVE.

Vous voilà, Vanglas. Je viens de courir pour notre ami. Apprenez qu'un homme vertueux, éminent dans l'état, s'intéresse à nous.

VANGLAS.

Qui ?

VILLENEUVE.

Le duc de Saint-Simon. Il arrive tout-à-l'heure de sa terre de La Ferté.

VANGLAS, *à part et effrayé.*

L'ennemi déclaré de Dubois et le mien !

VILLENEUVE.

Cette nuit même, il veut parler au régent.

VANGLAS.

Impossible. Quand une fois l'heure des soupers est venue, parler d'affaires à son altesse !

VILLENEUVE.

Il saura forcer les portes. Il sent combien il est pressant d'agir. Croiriez-vous que Dubois a commandé à l'un de ses affidés un rapport contre Saint-Phar ?

VANGLAS, *à part.*

Un rapport ?

VILLENEUVE.

Et qu'il s'est trouvé un homme assez servile pour s'empresser de le faire ?

VANGLAS.

En vérité !

VILLENEUVE.

Vous en frémissez d'indignation ; mais cela ne me fait pas peur. Il faut répondre ; le duc ne connaît pas assez les détails, et je viens exprès.... Vous les connaissez, vous ? Passons dans votre cabinet, et à nous deux, en peu de mots.... nous aurons bien vite exposé avec force, avec clarté....

VANGLAS.

Ah ! sans doute !.... Mais pourquoi ne vous chargeriez-vous pas tout seul ?....

VILLENEUVE.

Non ! Pour que l'écrit fasse plus d'effet, il faut qu'il soit signé de vous.

VANGLAS.

De moi ! Qui ? moi, écrire !....

VILLENEUVE.

C'est l'avis du duc de Saint-Simon.

VANGLAS.

Lui auriez-vous dit que Saint-Phar est chez moi ?

VILLENEUVE.

Non ; mais il sait que vous êtes son ami, et il pense....

VANGLAS.

Permettez-moi.... dans ma position.... moi ! l'homme de confiance du ministre, puis-je me prononcer ouvertement contre lui ?

VILLENEUVE.

Eh quoi ! vous hésitez ? Eh quoi ! vous donnez un asyle à Saint-Phar, et vous refusez d'écrire en sa faveur ?

VANGLAS.

Point du tout ; vous ne me comprenez pas. Demain, je suis tout à vous ; mais il n'y a pas de temps perdu. Ce soir, je suis tout entier à ma fête. (*A part.*) Je me trouble, je m'embarrasse.

VILLENEUVE, *à part.*

Que veut dire ceci ?

SCÈNE V.

VANGLAS, VILLENEUVE, DURAND.

DURAND.

Les chevaux sont mis.

VILLENEUVE.

Et vous sortez ?

VANGLAS.

Oui, une affaire....

DURAND.

Le ministre vient de mander monsieur.

VANGLAS, *à Durand.*

Paix donc ! (*A Villeneuve.*) J'ignore pour quel objet; mais vous voyez bien que pour l'instant je ne puis.... Venez avec moi, monsieur Durand. Notre monde ne s'appercevra pas de mon absence, je serai bientôt de retour. Écrivez, parlez, vous-le pouvez, vous, mon cher Villeneuve; mais moi.... Pardon, le ministre m'attend.... (*A part.*) Ah ! pour sa sûreté, pour la mienne, il faut absolument que Saint-Phar quitte Paris. (*Il sort avec Durand.*)

VILLENEUVE.

Je reste stupéfait. Qu'est devenue cette chaleur, ce courage d'amitié ?.... (*Il reste pensif au milieu du théâtre.*)

SCÈNE VI.

VILLENEUVE, DERVIÈRE.

DERVIÈRE.

Bon ! voilà Villeneuve; tâchons de le faire parler. (*S'approchant de Villeneuve.*) Eh bien ! mon cher Villeneuve ?

VILLENEUVE, *sortant de sa rêverie.*

Qu'est-ce ?

DERVIÈRE.

Ce pauvre Saint-Phar !

VILLENEUVE.

Plaît-il ? Que dites-vous de Saint-Phar ?

DERVIÈRE.

Eh ! mon Dieu ! je sais tout ; j'ai des intelligences par-tout, moi. Il y a dit-on, un rapport foudroyant contre Saint-Phar. Il a bien fait de se cacher. Oh ! il a un bon appui dans Vanglas. Cependant, s'il fallait croire quelques méchants.... Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la soirée, il y a eu plusieurs messages du ministre chez Vanglas, et l'habitude que le ministre a de se servir de lui dans ces sortes de circonstances....

VILLENEUVE, *à part.*

Quel soupçon ! grand Dieu ! Et il me quitte pour aller chez le ministre !

DERVIÈRE.

Chez le ministre ? Qui ? Vanglas ?

VILLENEUVE.

Courons chez le duc de Saint-Simon ; son hôtel est à deux pas.

DERVIÈRE.

Dites-moi....

VILLENEUVE.

Sans adieu, Dervière. (*Il sort.*)

DERVIÈRE, *seul.*

Eh bien donc ! il me laisse ! Il est convaincu, comme moi, que Vanglas agit contre Saint-Phar. Cet homme-là brave et sacrifie tous ses amis.

SCÈNE VII.

DERVIÈRE, CLÉMENCE.

CLÉMENCE.

Il faut que je quitte la fête, il me serait impossible de me contraindre plus long-temps.

DERVIÈRE.

Allons, mademoiselle, du courage. Tenez, le brave Villeneuve a la même opinion que moi. N'ayez pas trop de confiance en Vanglas. (*Il sort.*)

CLÉMENCE, *seule.*

Qui? moi, me défier de monsieur de Vanglas, lorsqu'il fait tout pour mon père! Il nous trahirait, lui! C'est impossible. Mais dans quel but me dire....

SCÈNE VIII.

CLÉMENCE, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, *entr'ouvrant la porte latérale par laquelle il est entré au quatrième acte.*

Vous êtes seule, mademoiselle; je puis entrer.

CLÉMENCE.

C'est toi, Francœur? Ah! mon ami, on prétend que nous ne devons pas nous fier à monsieur de Vanglas.

FRANCŒUR.

Qui vous a dit cela?

CLÉMENCE.

Monsieur Dervière, un de leurs amis.

FRANCŒUR.

Cela ne se peut pas, c'est faux.

CLÉMENCE.

Tu penses comme moi, n'est-ce pas? que monsieur de Vanglas est sincère, qu'il sauvera, qu'il protégera mon père?

FRANCŒUR.

Oui, oui, mademoiselle.... S'il était vrai pourtant.... malgré mon grand âge, je ne connais guère plus le monde que vous; j'ai toujours vécu dans les camps.... c'est qu'alors je ne voudrais pas que mon commandant restât une minute de plus dans cette maison.

CLÉMENCE.

Tu pourrais croire.... Voici monsieur Villeneuve.

SCÈNE IX.

CLÉMENCE, FRANCŒUR, VILLENEUVE.

VILLENEUVE.

Morbleu ! je reviens sur mes pas, furieux, indigné.

CLÉMENCE.

Ah ! monsieur Villeneuve, apprenez.... On calomnie monsieur de Vanglas.

FRANCŒUR.

On veut nous faire croire qu'il nous trahit.

CLÉMENCE.

Est-ce que c'est possible !

VILLENEUVE.

Oui, c'est possible, c'est vrai.

FRANCŒUR.

Mille tonnerres ! Il faut arracher mon maître d'ici.

(*Il entre précipitamment dans le cabinet.*)

CLÉMENCE, *confondue.*

Il nous trahit !

VILLENEUVE.

Je n'ai pas été bien loin pour en être convaincu ; on venait d'en apporter la preuve au duc de Saint-Simon, que j'ai trouvé montant en voiture pour se rendre chez le régent. Je vais l'y rejoindre, dès que j'aurai dit deux mots à votre père.

CLÉMENCE.

Que faire ? quel parti prendre ? Ah ! monsieur Villeneuve, mon père est perdu.

SCÈNE X.

CLÉMENCE, VILLENEUVE, VANGLAS, SAINT-PHAR, FRANCŒUR.

(*Vanglas entre par le fond ; Saint-Phar et Francœur sortent du cabinet.*)

FRANCŒUR, *parlant de la coulisse.*

Il n'y a pas de sûreté ici pour nous, mon commandant.

VANGLAS, *apercevant Saint-Phar et courant à lui.*

Quelle imprudence ! Pourquoi vous montrer ? venir dans ce salon ?

VILLENEUVE, *avec force.*

Et vous pourquoi le dénoncer ?

VANGLAS.

Qui ? moi !

VILLENEUVE.

Oui, vous. Je viens de voir le rapport que vous avez fait contre lui.

SAINT-PHAR.

Contre moi ! Vanglas ! un rapport !

VILLENEUVE.

Écrit de la main de son secrétaire, et signé de la sienne. Ah ! si vous n'étiez pas le plus faible des hommes, il faudrait vous fuir comme le plus pervers.

VANGLAS.

Permettez.... Ce rapport.... Il fallait le faire.... mais je me proposais....

SAINT-PHAR.

Point d'excuses ; l'action n'en admet pas.

VANGLAS.

Eh bien ! oui. Après avoir vainement essayé de fléchir votre ennemi, j'ai été forcé.... Mais je ne lui en ai pas moins donné un asyle ; mais je ne veux pas moins le soustraire à la persécution dont il est l'objet. Rentrez dans votre retraite ; demain, avant le jour, vous partirez pour ma terre. Je vous offre une voiture, un passeport, de l'argent, s'il vous en faut.

VILLENEUVE.

Qu'il accepte ces offres si elles lui conviennent ; quant à moi, je sais ce que j'ai à faire. Où sont les pièces justificatives que tu m'as annoncées ?

SAINT PHAR, *remettant des papiers à Villeneuve.*

Les voilà. La copie de ma lettre à Leblanc, qui ne contient que des vérités, la lettre....

VILLENEUVE, *prenant les papiers.*

Donne ; je prends tout. Non, non Saint-Phar, ce n'est pas toi qui est perdu. Suis-moi, Francœur ; je peux avoir besoin de toi. Je ne suis ni faux ni faible, moi ; je n'ai pas une double physionomie, un double caractère ; je ne sers pas et je ne trahis pas tout ensemble les deux partis. Vous vous êtes fait l'accusateur de Saint-Phar pour complaire à votre protecteur, et moi, s'il le faut, je me fais votre accusateur pour sauver mon ami. (*Il sort avec Francœur.*)

SCÈNE XI.

VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE.

VANGLAS.

Il va m'accuser, dit-il ? Je saurai me défendre. Le ministre m'aime ; je suis sûr de lui.... Hélas ! et mes amis aussi devaient être sûrs de moi. Ah ! Saint-Phar, je réparerai.... Dubois est trop puissant pour avoir à redouter les attaques de Villeneuve ; mais s'il apprend que j'ai recueilli chez moi....

SAINT-PHAR.

De vos deux actions, ce n'est pas celle-là que vous devriez cacher ; mais soyez tranquille, je ne vous compromettrai pas. Adieu, monsieur de Vanglas.

VANGLAS.

Qui ? vous, partir ! De grace, rentrez, acceptez ce que je vous propose.

SAINT-PHAR.

Est-ce pour me livrer que vous voulez me retenir ?

VANGLAS.

Oh Dieu ! quel soupçon ! Saint-Phar, mon cher Saint-Phar, vous êtes chez moi, chez un ami, bien en sûreté.

SAINT-PHAR.

Sais-je ce que les événements, la peur et votre ambition vous feront faire contre moi ?

SCÈNE XII.

VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MADAME VANGLAS.

MADAME VANGLAS.

Eh ! mon Dieu ! monsieur de Vanglas, certain bruit qui circule dans le bal aurait-il quelque fondement ?

VANGLAS.

Quel bruit ?

MADAME VANGLAS.

Que vous avez donné asyle à un homme proscrit par le ministre.

VANGLAS.

Qui dit cela ?

MADAME VANGLAS.

Monsieur Dervière.

VANGLAS.

Encore Dervière ! comment cet homme-là fait-il pour être instruit de tout ?

MADAME VANGLAS.

Il serait donc vrai ! Mais c'est fort imprudent.

SAINT-PHAR.

Non, madame, il n'y a pas d'imprudence. C'est moi que votre mari à reçu ; je pars.

CLÉMENCE.

Ah ! madame, c'est mon père.

MADAME VANGLAS.

Votre père ?

CLÉMENCE.

Oui, madame, on vous a trompée en vous disant qu'il était parti pour un voyage ; il est persécuté injustement.

MADAME VANGLAS.

Votre père! Ah! monsieur de Vanglas, dût-elle vous perdre, j'approuve votre action.

CLÉMENCE.

Vous voyez, mon père, madame de Vanglas est pour nous. Vous pouvez rester. Mais que dis-je, son mari ne nous trahira-t-il pas de nouveau?

MADAME VANGLAS.

Comment?

SCÈNE XIII.

CLÉMENCE, VANGLAS, MADAME VANGLAS, SAINT-PHAR, MONTGRAVIER.

MONTGRAVIER.

J'accours tout effrayé. La fête troublée; notre secret est découvert, chacun cherche à s'esquiver. Que vois-je? Saint-Phar ici! dans un salon tout ouvert!

SAINT-PHAR.

Montgravier, si tu n'as pas de répugnance à me recevoir, je retourne à l'instant chez toi.

MONTGRAVIER.

Et pourquoi donc? tu es si bien ici, si tu veux t'y cacher.

SAINT-PHAR.

Je vous entends, mon courageux cousin. Eh bien! je suis las de me prêter à toutes ces précautions, je ne songe plus à sortir de cette maison, mais je me résigne à mon sort; vienne qui voudra, je me montre, et je me nomme.

(*Saint-Phar s'assied près d'une table, la tête appuyée sur une main; sa fille lui prend l'autre main, et ni l'un ni l'autre ne prennent part aux discours des autres interlocuteurs.*)

MONTGRAVIER.

Je vois ce que c'est. On aura dit à Saint-Phar, ce qu'on m'a dit à moi-même, que tout en le recueillant vous l'accusiez.

MADAME VANGLAS.

L'accuser! Qui? vous! Ah! Vanglas, qu'avez-vous fait?

MONTGRAVIER.

C'est ce Dervière qui tient ces discours, et bien d'autres encore.

VANGLAS.

Et toujours Dervière! Quels autres discours?

MONTGRAVIER.

Que dans ce moment même on travaille auprès de Son Altesse contre vous et contre le ministre; et comme on craint moins de s'expliquer sur vous que sur le ministre, il s'ensuit que la haine qu'on lui porte s'exhale contre vous. J'ai voulu leur faire sentir qu'il était odieux de mal parler des gens chez eux-mêmes; ils n'en ont tenu compte, et tous vos bons amis paraissent déjà tous réjouis de votre prochaine disgrace.

MADAME VANGLAS.

Les voilà bien!

VANGLAS.

Ma disgrace! ah! qu'ils ne s'en réjouissent pas encore; je suis tranquille. Il est impossible que le ministre me laisse immoler pour l'avoir trop bien servi.... Que pourrait le duc de Saint-Simon, toujours austère, heurtant et gourmandant le prince, tandis que Dubois toujours flatteur et parlant aux passions.... Ah! il est à l'abri sous sa pourpre; et moi....

MONTGRAVIER.

Rien n'est plus clair; le danger de Saint-Phar diminue; celui du bon Vanglas commence et grossit....

CLÉMENCE, *à madame Vanglas.*

Ah! madame, quel chagrin pour moi si vos dangers succèdent aux nôtres.

SCENE XIV.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MONTGRAVIER, MADAME MONTGRAVIER, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX.

MADAME MONTGRAVIER.

Tout le monde est parti ; il ne reste plus que nous, et monsieur et madame. (*En montrant monsieur et madame Désormeaux, qui la suivent et restent au fond du théâtre.*) Eh ! mais, ma petite cousine, votre père n'a donc pas quitté Paris ?

MONTGRAVIER.

Paix ! madame Montgravier, il se passe ici des choses....

MADAME MONTGRAVIER.

Eh ! je le sais, et l'on dit qu'il est aussi question de la disgrâce du ministre.

SAINT-PHAR, *se levant.*

Comment ?

VANGLAS.

Mensonge ! Comment le régent pourrait-il se passer de son ministre ? comment le ministre pourrait-il se passer de moi ? Cela ne se peut pas. L'État serait bouleversé. Paris, la Cour et la France se souleveraient.

MADAME VANGLAS.

Ah ! monsieur de Vanglas, tous nos amis se sont empressés de quitter le bal.

VANGLAS.

Je me décide ; je vais moi-même.

SCÈNE XV.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MONTGRAVIER, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX, MADAME MONTGRAVIER, FRANCŒUR.

FRANCŒUR, *parlant de la coulisse.*

Victoire, victoire ! (*Entrant en scène.*) Bonne nouvelle, mon commandant. (*A Saint-Phar.*) Vous êtes sauvé. (*A Vanglas.*) Vous êtes perdu.....Je suis d'une joie !.... Il faut vous dire ; le duc de Saint-Simon.... il a introduit monsieur Villeneuve auprès de Son Altesse..... j'ai vu passer l'abbé.....il était pâle....il était rouge..... alors, après de grands mots que j'entendais de la place où j'étais, ils sont sortis. Monsieur Villeneuve m'a dit : Ton commandant peut se montrer ; plus de Bastille, plus de procès ; par conséquent..... Je l'ai laissé avec monsieur le duc, ce damné cardinal et votre petit secrétaire, et je suis bien vite accouru...... Mais voici monsieur de Villeneuve.

SCÈNE XVI.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MONTGRAVIER, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX, MADAME MONTGRAVIER, FRANCŒUR, VILLENEUVE.

VILLENEUVE.

Saint-Phar, une pleine et entière justice t'est rendue. Tu conserves ta place. Le ministre a été obligé de signer lui-même la révocation de la lettre de cachet expédiée contre toi, et Son Altesse a bien voulu signer cette autre lettre qui t'assure la continuation de ses bonnes graces.

CLÉMENCE.

Ah ! mon père !

SAINT-PHAR.

Mon ami !

MONTGRAVIER.

J'espère que tu ne logeras pas ailleurs que chez moi.

VANGLAS.

Je vous félicite de tout mon cœur, monsieur le commandant.

VILLENEUVE, *à Vanglas.*

Il a été impossible de parler en faveur de Saint-Phar sans élever la voix contre celui qui s'etait rendu l'instrument de la haine du ministre. Par malheur vous avez beaucoup d'ennemis ; et Dubois voyant qu'il ne pouvait accomplir sa vengeance contre Saint-Phar, s'est brusquement tourné contre vous. C'est sur vous qu'il a jeté tout l'odieux de l'affaire.

VANGLAS.

Sur moi ! Voilà donc notre sort à nous autres attachés aux hommes puissants ; ils nous poussent et nous abandonnent.

VILLENEUVE.

Comme lui, alors changeant de rôle, j'ai pris votre défense avec chaleur ; j'ai voulu faire sentir qu'au milieu de votre ambition, il vous survenait de fréquents retours d'honneur et de vertu : mais....

VANGLAS.

Eh bien !

VILLENEUVE.

Votre secrétaire, qui était présent à mon entretien avec le duc et le ministre, va vous dire ce qui a éte résolu sur votre compte.

SCÈNE XVII.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, SAINT-PHAR, CLÉMENCE, MONTGRAVIER, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX, MADAME MONTGRAVIER, FRANCŒUR, VILLENEUVE, DURAND.

DURAND.

Je suis chargé de vous apprendre que désormais vos services sont inutiles au roi, et qu'on a déjà disposé de tous vos emplois.

VANGLAS, *avec un rire amer.*

Fort bien!

CLÉMENCE, *en serrant la main de madame Vanglas.*

Ah! madame!

MADAME MONTGRAVIER.

Et l'abbé?

DURAND.

Il reste en place.

MONTGRAVIER.

Il en est quitte pour sacrifier son argent.

VILLENEUVE.

Notre régent a de grandes qualités. Tout est gâté par sa faiblesse et l'ascendant de son ancien précepteur.

DURAND.

Le ministre vous conseille de vous éloigner avant deux jours à trente lieues de Paris.

VANGLAS.

On m'honore d'un exil.

DURAND.

Il était entouré de plusieurs personnes qui, ce matin encore, avaient imploré ma protection auprès de vous.

VANGLAS.

Eh bien! une morne stupeur, un touchant intérêt?

DURAND.

Non. Un silence moqueur interrompu par quelques traits malins. J'ai tâché d'émouvoir monseigneur : Dites à Vanglas, m'a-t-il répondu en fronçant le sourcil et en bégayant, ce qui, comme vous savez, est le signe de sa colère, qu'il doit se trouver heureux d'en être quitte pour la perte de ses places et l'exil que je lui conseille. Alors, tous m'ont brusquement ouvert le passage, comme s'ils eussent craint de m'approcher.

MONTGRAVIER.

Je m'en souviens ; dans notre jeunesse, quand je le voyais rêveur et pensif, je me disais : Ce bon Vanglas ! l'ambition le perdra. Cela n'a pas manqué.

SAINT-PHAR.

Point d'épigrammes, Montgravier, contre l'homme que vous flattiez à l'instant. Vanglas, vous m'avez donné un asyle dans mon danger ; je vous en offre un dans votre exil. Venez chez moi.

CLÉMENCE, *à madame Vanglas.*

Ah ! oui, venez.

VILLENEUVE, *à Vanglas.*

Je connais Saint-Phar ; il ne se souviendra jamais que du beau côté de votre conduite. C'est à vous à réfléchir sur sa proposition. (*A madame Vanglas.*) Madame, mon ami et sa fille n'ont éprouvé de vous que de bons procédés ; comptez sur leur reconnaissante amitié.

CLÉMENCE.

Qu'il me serait doux de vous la prouver !

(*Saint-Phar, Villeneuve et Clémence sortent.*)

DURAND.

Monsieur connaît mes bons services, et j'ose le dire, ma capacité ; j'espère qu'il ne refusera pas de me recommander à l'un de ses successeurs.... Monsieur n'a plus besoin de moi ?

VANGLAS.

Non, monsieur Durand. (*Durand sort.*)

MADAME MONTGRAVIER, *à son mari.*

Il est tard.

MADAME VANGLAS, *se reculant pour laisser passer Montgravier et sa femme, qui paraissent fort embarrassés.*

Passez, monsieur ; passez, madame.

MONTGRAVIER.

Adieu, mon respectable ami.

(Il sort avec sa femme.)

SCÈNE XVIII.

VANGLAS, MADAME VANGLAS, DÉSORMEAUX, MADAME DÉSORMEAUX.

(Madame Vanglas s'est assise ; Vanglas est debout, pensif, une main appuyée sur le dos d'un fauteuil, de l'autre côté du théâtre. Monsieur et madame Désormeaux sont dans le fond, au milieu.)

VANGLAS.

Aller chez Saint-Phar ! sa vue serait pour moi un perpétuel reproche.

MADAME VANGLAS.

Et Clémence pourra-t-elle oublier que mon mari a trahi son père ?

VANGLAS.

Nous voilà donc déchus !

MADAME VANGLAS.

Délaissés.

VANGLAS.

Exilés.

MADAME VANGLAS.

Où aller ?

MONSIEUR ET MADAME DÉSORMEAUX, *s'avançant.*

Chez nous.

MADAME DÉSORMEAUX.

Loin d'être un reproche, notre vue sera pour vous un continuel sujet de jouissance.

DÉSORMEAUX.

Nous ne savons pas, nous ne voulons pas savoir si vous avez eu des torts envers les autres; mais nous savons et nous n'oublierons jamais que vous vous êtes bien conduit envers nous.

MADAME DÉSORMEAUX.

Grâce à vous, il a un bel état.

DÉSORMEAUX.

Grâce à vous, je suis le mari de Cécile.

MADAME DÉSORMEAUX.

Vous ne trouverez chez nous ni vos brillants plaisirs, ni vos cruels tourments....

DÉSORMEAUX.

Mais le calme.

MADAME DÉSORMEAUX.

L'amitié.

DÉSORMEAUX.

La reconnaissance.

MADAME DÉSORMEAUX.

Oui, la reconnaissance.

MADAME VANGLAS.

Ah! monsieur de Vanglas, il faut accepter.

VANGLAS.

Mes bons, mes chers amis, oui, c'est près de vous que je veux vivre. Mon cher Désormeaux, ne m'appelez plus votre bienfaiteur, c'est vous qui êtes le mien. Ainsi je trouve dans l'ingratitude du ministre la peine de ma corruption, et dans votre reconnaissance la récompense d'une bonne action.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

UNE MATINÉE

DE HENRI IV,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 17 mai 1817.

s'est pas plus aperçu que vous n'y étiez pas aujourd'hui, qu'hier il ne s'est aperçu que vous y étiez.

DANGEL.

Fort bien ; vous distribuez vos plaisanteries à tout le monde.

SCÈNE III.

DANGEL, FEUGÈRES, DU LAURENS, LE BARON D'ERLANGE.

D'ERLANGE.

Faites-moi compliment, docteur ; j'ai vu le roi, il m'a souri.

DU LAURENS.

Le roi se porte bien, il est de bonne humeur ; il a souri à tous ceux qui étaient-là.

DANGEL.

Et je n'y étais pas !

D'ERLANGE.

Il m'a distingué, j'en suis certain. Sa majesté ne peut tarder à revenir ; je me placerai sur son passage.

DANGEL, *à part avec humeur.*

Il y a des gens heureux. (*Haut à d'Erlange avec joie.*) Mon cher baron d'Erlange, vous me voyez ravi de ce qui vous arrive.

D'ERLANGE, *à Du Laurens sans écouter Dangel.*

Je suis franc. Que m'importent les faveurs, les richesses, les grandes alliances ? Je ne considère que le bien de ma famille, celui de l'état et du roi. Je vais chez la reine, chez monsieur le comte de Soissons. Attendez donc, n'est-ce pas Beringhen que j'aperçois dans cette autre salle ? Il faut que je le salue. Que le roi est heureux d'avoir un premier valet de chambre aussi attaché ! Qu'il est heureux d'avoir un premier médecin aussi habile que vous !.... Vous me connaissez ; je ne sais ni flatter, ni mentir : je dis la vérité à tout le monde. Foi de gentilhomme, vous êtes un des plus honnêtes gens que j'aie rencontrés. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

DANGEL, FEUGÈRES, DU LAURENS.

DANGEL.

Voilà un homme bien enivré; il ne reconnaît plus personne. Une nièce charmante, une grande fortune et le roi lui sourit! Il le mérite: mille qualités: un peu fier. Il y a des gens qui prétendent que son affectation de franchise et de brusquerie n'est qu'une adresse pour lancer avec plus de sécurité une dureté à ses inférieurs, ou une flatterie aux gens à qui il veut plaire; moi, je ne le crois pas. Avoir manqué le lever! Voilà la première fois depuis deux ans que je suis à la Cour. J'attendrai le retour du roi dans la galerie; j'y verrai monsieur de Villeroi. La cour ne sera ni grosse, ni nombreuse aujourd'hui; presque tous les grands sont dans leurs terres: tant mieux! on me verra peut-être. Quel pays! je n'étais pas né pour y vivre. J'aurais tant aimé la retraite, un petit gouvernement et mon indépendance. Sans adieu, Du Laurens. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

DU LAURENS, FEUGÈRES.

FEUGÈRES, *s'approchant de Du Laurens.*

Qu'il parle de la fierté des autres; nous avons été au collége ensemble: il avait bonne mémoire alors; il paraît qu'il l'a perdue dans le monde. Pourquoi se souviendrait-il de moi? De quel avantage peut être pour sa fortune un simple lieutenant aux Gardes? Je dois vous savoir gré de vouloir bien me parler encore, vous premier médecin de sa majesté; mais non, je sais mieux vous rendre justice, vous ne méconnaissez pas vos amis. Je pardonnerais volontiers à Dangel son arrogance, son oubli; mais laisser sa sœur dans l'indigence, tandis qu'il vient briller au Louvre! c'est aussi par trop courtisan.

DU LAURENS.

Eh ! mon cher Feugères, quelle belle étude que la cour pour un médecin un peu habile à observer tous ces adorateurs de la fortune, qui vont, viennent, montent, descendent, passent et disparaissent ; aujourd'hui enchantés d'être nommés à un nouveau poste, pliant sous le poids de leur bonheur ; demain se croyant en droit de prétendre à de plus grandes places, et déjà tourmentés de la crainte d'être précipités ! Les voilà vingt dans cette galerie : regardez-les ; vous ne verrez qu'une seule figure, un même masque plutôt, bien épanoui, bien satisfait de soi-même et des autres ; mais que je leur tâte le pouls.... quelle fièvre d'ingratitude, d'envie, de haine et d'ambition ! Et comme ils viennent s'informer à moi : " Le roi se porte-t-il bien ? a-t-" il passé une bonne nuit ? est-il d'une humeur agréable ?" C'est comme s'ils me demandaient : " Le moment est-il favora-" ble ? puis-je solliciter telle grace ? est-il temps de glisser un " mot contre tel ministre ?" Pauvres gens ! que je les plains, et qu'ils m'amusent !

FEUGÈRES.

Vous pouvez en rire. Vous êtes le premier dans votre art : votre ambition est satisfaite ; vous n'avez rien à espérer ni à craindre ; vous regardez le jeu, sans vous en mêler ; mais moi !....

DU LAURENS.

Eh bien ! vous, jeune, vif, animé d'une noble et louable ambition ; patience : vous parviendrez.

FEUGÈRES.

Que je souffre de voir les jeunes gens de mon âge poussés par la faveur ou par l'intrigue, et déjà m'accablant de leur supériorité ! et cependant, qui plus que moi aurait besoin de faire son chemin ? Une mère à soutenir, une sœur à marier, et cette soif d'être utile, de me distinguer, qui me dévore ! Peut-on imaginer un plus grand bonheur, une plus grande gloire, que celle d'obtenir un mot, un regard d'un roi comme notre magnanime Henri-Quatre ? Quand cette gloire m'arrivera-t-elle ? Dans la

guerre de Savoie, j'ai saisi l'occasion de bien faire, mais j'ai manqué celle de me faire remarquer.

DU LAURENS.

Et pour que vos chagrins soient complets, vous voilà amoureux.

FEUGÈRES.

Moi! amoureux?

DU LAURENS.

De la belle veuve de monsieur de Castenet, de la nièce de ce baron d'Erlange, qui nous quitte si enthousiasmé d'avoir vu le roi. Mon état n'est-il pas d'étudier la maladie de chacun? La vôtre ne m'a pas échappé.

FEUGÈRES.

Eh bien! jugez de mon malheur. Une femme riche et bien au-dessus de moi! Elle serait moins haute, moins fière, moins dédaigneuse; son oncle se trouverait compromis par une alliance avec moi. Je la vis, pour la première fois, dans une assemblée, il y a dix jours. Je fus assez heureux pour danser avec elle. Le lendemain, je voulus lui parler; un regard m'imposa silence, et, tout d'un coup, elle se prit à rire, avec quelques dames qui survinrent: j'en fus déconcerté, au point que je me retirai sans pouvoir trouver une parole. Je l'adore, en détestant son rang et son orgueil. C'est pour la voir, au moment où elle entre chez la reine, que, tous les matins, je viens dans cette salle; et j'en sors plus malheureux et plus épris de jour en jour.

DU LAURENS.

Écoutez: j'aime à servir mes amis. J'ai de l'esprit, de la malice, disent-ils, mais un cœur obligeant. Je ne lis pas encore aussi bien dans l'ame de madame de Castenet que dans la vôtre; cependant elle est à la fois bonne, étourdie et fière. J'ai vu qu'elle avait remarqué votre amour; et une femme est toujours flattée d'être aimée.

FEUGÈRES.

Vous croiriez....

DU LAURENS.

Qu'il ne faut pas perdre un instant pour vous déclarer.

FEUGÈRES.

Elle va m'accabler du plus grand mépris, ou d'une gaieté plus insultante encore. N'importe : je suivrai votre avis. Au moins serai-je instruit de mon malheur ; c'est toujours une satisfaction.... Dieu ! c'est elle.

DU LAURENS.

Eh bien ! vous voilà tout interdit. A la bonne heure, n'osez pas lui parler de votre amour ; moi, comme médecin, je peux lui parler de sa santé.

SCÈNE VI.

DU LAURENS, FEUGÈRES, MADAME DE CASTENET.

(*Feugères se retire au fond du théâtre.*)

MADAME DE CASTENET.

C'est vous, docteur ? Comment se porte la reine, ce matin ?

DU LAURENS.

A merveille, madame : voilà ce que j'ai déjà répondu à toutes les dames qui vous ont précédée.

MADAME DE CASTENET, *apercevant Feugères.*

Encore ce jeune Feugères !

DU LAURENS.

Quant à vous, toujours belle, et sur-tout raisonnable et sensée.

MADAME DE CASTENET.

Oh ! belle ;.... ils me le disent tous, il faut bien que je le croie ; raisonnable,.... je m'en fais gloire. Je passe les nuits au bal ou au jeu ; les jours à observer tous les originaux de la cour : t un régime dont je me trouve très-bien. Vous savez com-

bien je vous aime : vous êtes si habile à saisir les ridicules des gens. Mais il est tard ; j'entre chez la reine.

DU LAURENS.

Qu'est-ce, madame ? Au milieu de votre gaieté habituelle, d'où vient cette inquiétude ? Vos regards se portent sur mon ami Feugères.

MADAME DE CASTENET.

Monsieur Feugères est votre ami ?

DU LAURENS.

Dès son enfance.

MADAME DE CASTENET.

On le dit brave. Il est fort aimable. Mais je ne sais où vous avez vu que j'étais inquiète.

DU LAURENS.

Je me serai trompé. Mais puisque je vous ai parlé de Feugères, est-ce que vous refuseriez de vous intéresser à lui ?

MADAME DE CASTENET.

Non, sans doute. Il danse à merveille ; il s'exprime bien. En quoi puis-je lui être utile ?

DU LAURENS.

Il est d'une excellente famille, fort jeune, destiné à faire un jour une brillante fortune. Je conviens qu'il n'est pas encore digne de vous.

MADAME DE CASTENET.

Plaît-il ? Y pensez-vous, docteur ? Je ne puis croire ce que vous semblez vouloir me faire entendre.

FEUGÈRES, *s'avançant.*

Croyez-le, madame. Depuis le jour fatal où j'eus le bonheur.... le malheur de vous voir, le plus ardent amour....

MADAME DE CASTENET.

Monsieur Feugères, vous me surprenez beaucoup. Je connais vos qualités, vos soins touchants pour votre famille, et je n'ai le courage ni de me fâcher, ni de rire à vos dépens ; mais réfléchissez donc que je ne peux ni ne dois entendre un pareil

aveu. Je suis veuve du seigneur de Castenet, nièce du baron d'Erlange.

FEUGÈRES.

Je le sais, madame; et moi je suis le pauvre Feugères, simple lieutenant aux Gardes, et les convenances, la distance des rangs et des fortunes....

MADAME DE CASTENET, *à Du Laurens.*

Mais parlez-lui donc raison, docteur; il m'afflige, et me rend sérieuse.

SCÈNE VII.

DU LAURENS, FEUGÈRES, MADAME DE CASTENET, D'ERLANGE.

D'ERLANGE.

Vous ici, ma nièce? N'apprendrez-vous jamais à bien faire votre cour? Toutes les autres dames sont déjà chez la reine. (*Prenant sa nièce à part, à demi-voix, mais assez haut pour être entendu.*) La vieille marquise de Maignan est arrivée une des premières. Je vous ai fait confidence de mes projets; vous sentez combien nous avons intérêt de la ménager. Son fils unique serait un excellent parti pour vous.

FEUGÈRES.

Ciel!

MADAME DE CASTENET.

Parlez donc plus bas, mon oncle.

D'ERLANGE.

Pourquoi?

MADAME DE CASTENET.

Ce pauvre Feugères qui s'avise d'être amoureux de moi....

D'ERLANGE.

Qui? Feugères? Ah! le lieutenant: comment, il a osé lever les yeux?.....Le roi n'aime pas les mésalliances.

MADAME DE CASTENET.

Oui; dès qu'une femme tient une place à la Cour, ce n'est pas pour elle, c'est pour sa famille qu'elle doit songer à se marier.

D'ERLANGE.

Parbleu! J'ai déjà préparé les voies auprès du commandeur, l'oncle du jeune Maignan. Quand je me mêle d'une affaire, on peut s'en fier à moi. Allons, venez.

(*Il offre la main à sa nièce.*)

MADAME DE CASTENET, *donnant la main à son oncle, et regardant Feugères.*

Il est bien malheureux qu'il ne soit qu'un simple lieutenant.

FEUGÈRES.

Pourquoi faut-il qu'elle soit riche et titrée!

(*D'Erlange conduit sa nièce jusqu'à la porte de l'appartement de la reine, et va joindre les autres courtisans dans une autre salle.*)

SCÈNE VIII.

FEUGÈRES, DU LAURENS.

DU LAURENS.

Mon ami, cette femme-là vous aime; mais elle en épousera un autre, si vous ne vous hâtez de faire fortune.

FEUGÈRES.

Moi, faire fortune? quelle apparence!

DU LAURENS.

Vous voyez bien qu'elle ne s'est pas moquée de vous. Où trouvez-vous qu'elle soit si fière? Elle vient de vous parler avec une bonté....

FEUGÈRES.

Avec la pitié qu'on éprouve pour un insensé. Et son oncle qui lui propose un autre mariage! Elle aime ce marquis de Maignan, il n'en faut pas douter. Je ne sais qui me tient que je n'aille lui chercher querelle, le provoquer....

DU LAURENS.

Allons, ne voilà-t-il pas votre mauvaise tête ?

FEUGÈRES.

Etre aussi peu avancé dans ma fortune ! être dédaigné dans mon amour ! et ma mère, et ma sœur, obligées de vivre dans la médiocrité ! Ah ! docteur, ne suis-je pas le plus malheureux des hommes ?

SCÈNE IX.

FEUGÈRES, DU LAURENS, LE DUC DE SULLY, DANGEL, D'ERLANGE, ET AUTRES COURTISANS.

DANGEL, *accourant.*

Monsieur le duc de Sully.

DU LAURENS, *à Feugères.*

Le duc de Sully. N'avez-vous pas servi sous ses ordres ?

FEUGÈRES.

Au siége de Charbonnières ; il daigna me témoigner quelque intérêt. Mais se souvient-il de moi ?

DU LAURENS.

Oh ! celui-là ne manque pas de mémoire.

(*Sully entre, entouré d'un groupe de courtisans, qui le saluent.*)

DANGEL.

Monseigneur !

D'ERLANGE.

Monsieur le duc !

SULLY.

Je suis votre serviteur, messieurs. Bonjour, docteur Du Laurens.

DU LAURENS.

N'êtes-vous pas flatté, monsieur le duc, des hommages que vous rend toute la Cour ?

SULLY.

Docteur, je voudrais voir tous ces amis si chauds, autour de moi le jour de ma disgrâce, si elle arrivait; mais, vive Dieu! c'est ce que je n'ai pas à craindre, tant que le Ciel nous conservera notre glorieux monarque. Comment se fait-il que le roi soit à la chasse? Il m'avait ordonné de lui apporter ce matin, de bonne heure, un travail sur mes trois principaux emplois.

DU LAURENS.

Un temps favorable, une excellente santé....

SULLY.

Tant mieux pour la France et pour nous.

D'ERLANGE.

Je suis franc, et j'oserai le dire à sa majesté: le roi et vous, son digne ministre, vous méritez l'admiration et l'amour.

DANGEL.

L'amour et l'admiration. Quand je pense que votre mérite seul vous a fait parvenir à une si haute fortune!

SULLY.

Dites qu'elle vient tout entière des bienfaits de mon roi. Je dois tout à un seul Dieu et à un seul maître. Pour un homme qui a conduit la finance et la guerre, il était un moyen plus court de s'enrichir: il n'est pas besoin que je le nomme; le passé n'en offre que trop d'exemples, et, malgré ce que je puis dire et faire, je tremble que l'avenir n'en fournisse d'autres preuves.

DANGEL.

Oui, c'est fort à craindre; mais, de votre part, c'est une vigilance, une justice, une économie, une incorruptibilité....

SULLY.

Assez. (*A Du Laurens, en l'amenant sur le devant du théâtre.*) Du Laurens, connaissez-vous particulièrement ce monsieur Dangel?

DU LAURENS.

C'est un bon courtisan, qui se pique d'être assidu au lever, et se retire content quand il a vu le roi et ses ministres.

SULLY.

On m'a remis hier un mémoire contre lui. On me supplie de venir au secours de sa sœur qu'il néglige, et qui, de désespoir, veut se mettre en religion.

DU LAURENS.

Il a pourtant fait faire un enterrement magnifique à son père.

SULLY.

Le roi n'est pas assez riche pour réparer toutes les fautes pareilles de ses courtisans. Toutefois, je saurai la vérité. Voilà de ces gens au cœur dur, au ton poli, qui assiégent les grands, enlèvent les graces et sont cause de mes querelles avec le roi.

DU LAURENS.

Monsieur le duc aurait-il gardé le souvenir d'un jeune homme qui a servi sous lui, et dont la conduite est bien différente?

SULLY.

Quel jeune homme?

DU LAURENS.

Mon ami Feugères, que j'ai l'honneur de vous présenter. (*Il présente Feugères qui s'est approché et qui salue monsieur de Sully.*)

SULLY.

C'est un brave. Son père, dans le temps de la Ligue, se déclara pour le roi d'une manière franche et désintéressée, ce qui fut fort rare.

DU LAURENS.

Le fils est bien à plaindre.

SULLY.

En quoi?

DU LAURENS.

Il s'est pris d'amour pour une dame de haut parage, madame

de Castenet. Elle le dédaigne. Les naissances sont égales; mais les fortunes sont tellement disproportionnées....

SULLY.

Je ne suis pas l'ami de ces grandes passions. Dans mon jeune âge, j'ai failli m'y laisser entrainer, et je crois que, pour faire un bon mariage, il faut que les fortunes soient assorties comme les caractères; mais Feugères peut s'avancer; qu'il compte sur moi, je saisirai l'occasion de parler et d'agir pour lui. En attendant le retour du roi, je vais faire une visite à madame de Guise. Oui, Feugères, je croirai bien servir sa majesté en employant un de ses bons gentilshommes, et je me tiendrais heureux d'être utile au fils d'un ancien compagnon d'armes. Messieurs, je vous salue. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

FEUGÈRES, DU LAURENS, DANGEL, D'ERLANGE, ET AUTRES COURTISANS.

DU LAURENS, *à Feugères.*

Eh bien! voilà une bonne crise.

FEUGÈRES, *fort gaiement.*

Oui, et je commence à espérer.

D'ERLANGE.

Mon cher lieutenant, je suis enchanté de l'amitié que vous témoigne monsieur de Sully. Je n'ai pas entendu ce qu'il vous a dit; mais je suis touché de la manière affectueuse dont il vous a parlé. Disposez de moi, je suis tout à vous.

Il se retire au fond de la salle et va causer avec les autres.)

DU LAURENS.

Vous voyez; voilà l'oncle qui vient à vous.

FEUGÈRES.

Il me protège.

DANGEL.

Eh! mais, monsieur, il me semble que j'ai l'avantage de vous connaître. Vous vous nommez Feugères?

FEUGÈRES.

Oui.

DANGEL.

Je ne me trompe pas. Nous avons été au collége ensemble?

FEUGÈRES.

Vous vous en souvenez!

DANGEL.

Il est inconcevable que j'aie pu l'oublier! nous étions fort liés quand nous étions camarades. Il y a si peu de temps que vous êtes de retour de l'armée. Je vous ai suivi des yeux dans votre carrière militaire. J'ai pris part à vos succès.

FEUGÈRES.

Oh! mes succès n'ont pas été bien considérables.

DANGEL.

Pardonnez-moi, puisqui le grand-maître de l'artillerie vous a remarqué. Tout ce qui vous plaira de la part de votre serviteur. C'est un homme bien recommandable que ce monsieur de Sully. Ce n'est pas que parfois je ne le trouve un peu flatteur.

DU LAURENS.

Monsieur le duc de Sully flatteur....

DANGEL.

Flatteur pour le roi; car pour nous autres, c'est l'homme le plus négatif.

SCÈNE XI.

FEUGÈRES, DU LAURENS, DANGEL D'ERLANGE, LE ROI, BÉRINGHEN; OFFICIERS ET PAGES.

BERINGHEN.

Messieurs, le roi revient de la chasse.

(*Il se fait un mouvement parmi tous les courtisans.*)

D'ERLANGE.

Le roi, messieurs, rangez-vous.

DANGEL.

Oui, sans doute, messieurs. (*A d'Erlange.*) Ne vous placez donc pas devant moi.

(*On entend battre aux champs ; le roi entre, précédé et suivi de ses officiers et de ses pages.*)

LE ROI.

Ventre-saint-gris ! j'ai fait une bonne chasse. Je ne me suis jamais si bien porté. Docteur, j'ai envie de vous donner votre congé ; j'ai monté à cheval sans aide ni montoir. Mes oiseaux ont si bien volé, et mes lévriers ont si bien couru, qu'ils m'ont rapporté force perdreaux et trois grands levrauts. On a retrouvé le meilleur de mes autours, que je croyais perdu ; et, ce qu'il y a de mieux, c'est que les affaires de mon royaume vont à merveille. On m'écrit de Provence que les brouilleries de Marseille sont entièrement terminées. Voilà un beau jour pour moi. Qu'on porte de mon gibier à la reine. Attendez : il vient de me souvenir d'un homme avec qui je ne suis pas toujours d'accord, principalement quand il est question de ce qu'il appelle des babioles et des bagatelles. Envoyez-le chercher, et qu'on lui mène plutôt un de mes carrosses, ou bien le vôtre. Je crois que vous devinez celui dont je veux parler.

BERENGHEN.

Monsieur le duc de Sully, sire. (*Il sort.*)

LE ROI.

Précisément. Je le soupçonne en colère contre moi, et avec quelque raison. Nos petits démêlés ne m'effraient pas ; ils datent de loin. Ce brave Sully ! il ne trouve jamais rien de beau ni de bien fait, quand la chose coûte le double de sa vraie valeur. Il dit que je devrais penser de même de toute marchandise extrêmement chère. Je n'ignore pas sur quoi et pourquoi il parle de la sorte ; mais je n'en fais pas semblant, et il ne faut pas laisser que de l'écouter, car il n'est pas homme à s'en tenir à un mot. Prodigue et dépensier comme je le suis, c'est un bonheur pour moi d'avoir un serviteur économe comme ce

méchant huguenot : il a trouvé le moyen de m'enrichir, sans appauvrir mon peuple. (*Ici le roi se trouve près de Dangel et lui dit assez brusquement :*) Quelle heure est-il ?

DANGEL, *un peu interdit.*

Eh ! mais, sire, l'heure, qui plaira à votre majesté.*

LE ROI.

Plaît-il ?.... Mon cher ami, c'est aussi par trop courtisan.

DANGEL, *aux autres.*

Le roi m'a appelé son cher ami !

SCÈNE XII.

FEUGÈRES, DU LAURENS, DANGEL, LE ROI ; D'ERLANGE, BERINGHEN, LE DUC DE SULLY, OFFICIERS ET PAGES.

BERINGHEN.

Sire, monsieur le duc de Sully.

LE ROI.

Déjà ? Vous êtes diligent, grand-maître. Mais il n'est pas possible que vous veniez de l'Arsenal ?

SULLY.

Sire, je sortais du Louvre, et j'allais chez madame de Guise. Votre majesté m'ordonna hier au soir de lui apporter un travail...

LE ROI, *prenant des papiers que lui offre Sully.*

Ah ! fort bien. J'avais besoin de vous voir, mon plus confident serviteur. Vous m'êtes si utile dans mes chagrins, il est juste que je vous donne part dans mes bonheurs. J'ai reçu d'excellentes nouvelles du marquis de Saint-Antoine et de nos autres ambassadeurs : mais je vous conterai tout cela. Lisons votre travail. Beringhen !

* On a blamé ce mot : c'est une anecdote, Louis XIV voyant une femme de sa cour, lui dit ; Eh ! mais madame*** quand accoucherez-vous ? — Quand il plaira à votre majesté, lui répond la dame.

BERINGHEN.

Sire.

LE ROI.

Faites fermer les portes.

BERINGHEN.

Faut-il faire sortir tout le monde?

LE ROI.

Non.

(*Le roi lit; Sully reste debout, près de lui. Tous les courtisans sont en groupe d'un autre côté du théâtre.*)

BERINGHEN, *à Dangel.*

Le roi ordonne de fermer les portes.

DANGEL.

Ah! ah!

BERINGHEN.

Et il veut que personne ne sorte.

DANGEL.

Si vous preniez sur vous de placer deux sentinelles en dehors.

BERINGHEN.

C'est ce que je vais faire.

(*Beringhen va parler à un officier des gardes. On voit celui-ci placer deux sentinelles en dehors, et on referme les portes.*)

DANGEL, *à d'Erlange.*

Le roi ordonne de fermer les portes.

D'ERLANGE, *à un autre.*

Le roi ordonne de fermer les portes.

DANGEL, *à d'Erlange.*

Et il défend à qui que ce soit de sortir.

D'ERLANGE, *à un autre.*

Défenses expresses de sortir.

DANGEL, *à d'Erlange.*

Et voilà Beringhen qui fait placer deux sentinelles dans la galerie.

D'ERLANGE, *à un autre.*

Ordre de placer des sentinelles dans toute la galerie.

DANGEL.

Il y a quelque grande affaire sur le tapis.

D'ERLANGE.

Chut! le roi se lève.

LE ROI, *se levant.*

A merveille; mais regardez bien à ce que vous allez faire; car si vous manquez, tout le monde criera après vous, et peut-être moi tout le premier. Au surplus, l'argent que vous m'annoncez me viendrait bien à point, ayant fait quelques pertes au jeu que je n'osais vous faire connaître.

SULLY.

Je vois que votre majesté est en bonne humeur, et plus contente de moi qu'elle ne l'était hier.

LE ROI.

Quoi? Vous souvient-il encore de cela? Allez-vous faire le réservé avec moi? Je n'y pense plus; je ne me rappelle que les bonnes vérités que vous m'avez dites, et dont je tâcherai de faire mon profit.

SULLY.

Sire, je crains plus de nuire à votre majesté que de lui déplaire.

LE ROI.

Je le sais. Oublions ce petit dépit. Je ne veux m'occuper que de choses agréables aujourd'hui: je me sens leste et gai.

DANGEL, *à d'Erlange.*

Il me semble que le roi a pris une figure sombre depuis un moment. Ce monsieur de Sully a tant de roideur dans le caractère.

LE ROI.

Quoique je me fâche quelquefois, je veux que vous le souffriez; car je ne vous en aime pas moins. Au contraire, dès l'heure que vous ne me contredirez plus dans les choses que je

sais bien qui ne sont pas de votre goût, je croirai que vous ne m'aimez plus. Allons, embrassez-moi et vivez avec moi de la manière que vous avez accoutumée.

(*Le roi embrasse Sully.*)

DANGEL, *à d'Erlange.*

Voyez-vous avec quelle émotion le roi embrasse monsieur de Sully?

D'ERLANGE.

Monsieur de Rosny aura découvert quelque trahison.

DANGEL.

Eh! eh! quel grand ministre que ce monsieur de Sully!

SULLY.

Ah! sire! quelle bonté! quoique l'éprouvant tous les jours, tous les jours j'en suis touché et surpris. Oui, sire, en toutes les affaires, je justifierai le titre de vrai et franc chevalier, dont votre majesté m'honora dans ma jeunesse.

LE ROI.

J'y compte. Vois-tu, mon cher Rosny, au milieu de tous ces gens qui m'entourent et qui composent leurs discours et leurs actions sur ce qu'ils devinent ou croient deviner se passer en moi, mon plus beau trésor c'est ton amitié. Je continue ma lecture. (*Le roi continue de lire debout.*)

D'ERLANGE.

Nous sommes ici dans une position très-délicate.

DANGEL.

Très-délicate. Il faudrait parler au roi.

D'ERLANGE.

Oui, mais je n'ose....

DANGEL.

Ni moi. Docteur ce serait à vous....

DU LAURENS.

A moi?

DANGEL.

Vous pourriez risquer un mot.

DU LAURENS, *souriant.*

Vous le voulez; j'y consens. (*S'approchant du Roi.* Sire.

LE ROI.

Qu'est-ce ?

DU LAURENS.

Tous vos fidèles serviteurs sont alarmés.

LE ROI.

De quoi ?

DU LAURENS.

De l'ordre donné par votre majesté.

LE ROI.

Quel ordre ?

DU LAURENS.

De placer des sentinelles dans la galerie.

LE ROI.

Moi, je n'ai point ordonné cela.

D'ERLANGE.

Mais vous avez défendu qu'on sortît.

LE ROI.

Point du tout.

BERINGHEN.

Mais votre majesté m'a dit de faire fermer les portes.

LE ROI.

Ah! oui, parce que j'avais chassé avec grand chaud et grand plaisir, et que j'ai craint de prendre du froid.

DANGEL.

Ah!

LE ROI.

Qu'avez-vous donc pensé ?

DANGEL.

Ah! rien, sire,.... mais l'attachement que nous avons pour votre personne...

D'ERLANGE.

A pu nous inspirer des inquiétudes....

LE ROI.

Pour le coup, j'étais à cent lieues d'imaginer.... Est-ce que vous n'avez pas trouvé qu'il faisait froid tout-à-l'heure?

DANGEL, *boutonnant son pourpoint.*

Oui, froid.

D'ERLANGE.

Très-froid.

LE ROI.

Mais, depuis un instant, le temps s'est réchauffé.

DANGEL, *déboutonnant son pourpoint.*

En effet, voilà le soleil, il fait chaud.

D'ERLANGE.

Oui, chaud.

UN AUTRE.

Très-chaud.

LE ROI.

Eh bien! grand-maître, avais-je tort? Vous voyez comme de ma part, un signe, un geste, un mot peut faire aller et venir la tête de tous ces honnêtes gens.

SULLY.

Et comme vos moindres ordres sont interprétés, commentés et dénaturés par chacun, suivant son intérêt ou la disposition de son esprit.

LE ROI, *aux courtisans.*

Avez-vous entendu parler des courtisans d'Alexandre?

DANGEL.

Non, sire.

LE ROI.

Il penchaient la tête du côté gauche, parce que le roi de Macédoine la portait ainsi.

DANGEL.

Oh! les flatteurs!

D'ERLANGE.

Comme votre majesté possède son histoire ancienne!

LE ROI.

Mon cher Rosny, les hommes n'ont point changé, ils ne changeront pas, et les gens de cour pencheront la tête ou la tiendront droite, suivant l'habitude du prince. Bonne leçon pour moi. Faites relever les sentinelles, ouvrez les portes, chacun peut rester ou sortir à son gré.

(D'Erlange, Feugères et quelques autres sortent ; Dangel, Du Laurens et d'autres restent.)

SCÈNE XIII.

LE ROI, LE DUC DE SULLY, DU LAURENS, DANGEL, AUTRES COURTISANS.

LE ROI.

Ne serait-ce pas ce monsieur Dangel qui aurait tiré de graves conséquences d'un ordre donné aussi indifféremment ?

SULLY.

Il vaudrait mieux qu'il songeât à faire du bien à sa sœur que l'indigence va forcer à prononcer ses vœux.

LE ROI.

Oui-da ! (*Affectant de parler haut.*) Grand-maître, avez-vous pris le soin d'achever le paiement de la dot de ma sœur Catherine ?

SULLY.

Pas encore, sire. Les termes d'échéance ne sont pas arrivés.

LE ROI.

Ne perdez pas un instant, écrivez à Bar dès aujourd'hui. N'attendez pas l'échéance. J'entends que ma sœur soit contente de moi. Le soin de rendre ma sœur heureuse fait partie de l'héritage que m'a laissé ma glorieuse et respectable mère.

SULLY.

Il suffit, sire.

LE ROI.

J'ai une si mauvaise opinion des mauvais frères, des frères insouciants !

DANGEL, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! le roi me regarde.

LE ROI.

Quel chagrin pour moi si l'on pouvait penser que je leur ressemblasse !

DANGEL, *à part.*

Est-ce que le roi saurait ?.... C'est ce monsieur de Sully.... Je ne lui pardonnerai jamais cette abomination, d'avoir été dire la vérité au roi.

LE ROI.

Ne pensez-vous pas comme moi, messieurs ?

DANGEL.

Certainement, sire.

LE ROI.

Après le respect que l'on doit à son père, est-il un devoir plus sacré que l'amour fraternel ?

DANGEL, *bas à Du Laurens.*

Docteur, je cours de ce pas faire une pension à ma sœur ; tâchez que le roi le sache. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

LE ROI, SULLY, DU LAURENS.

LE ROI.

Où va-t-il ?

DU LAURENS.

Vous imiter, sire, et faire une pension à sa sœur.

LE ROI.

Qu'en dites-vous, Rosny ? n'est-ce pas là une bonne manière de faire accomplir à un homme un devoir qui lui répugnait ? Si j'avais donné dans un vice, il s'y serait lancé avec le même empressement. Ainsi l'homme de cour s'accomode au goût et à l'inclination du prince. Le peuple imite les courtisans, et le roi doit prêcher les vertus d'exemple et de parole.

puisque sa parole et son exemple sont comme des talismans qui font agir les autres hommes. Mais voilà nos discours qui deviennent sérieux, d'enjoués qu'ils étaient, et je ne le veux pas.

DU LAURENS.

Tandis que sa majesté est en train de commander de bonnes actions, monsieur le duc, ne pourriez-vous pas lui dire un mot en faveur de Feugères?

LE ROI.

Qu'est-ce que Feugères? Un lieutenant de mes gardes, je crois.

SULLY.

Oui, sire, il a servi sous moi dans la guerre de Savoie. Il est brave jusqu'à la témérité; il a une mère infirme, une jeune sœur fort intéressante: sa fortune est médiocre, et il en mérite une meilleure. Son père a rendu des services importants à votre majesté pendant la Ligue, et il en a été peu récompensé.

LE ROI.

Eh bien! mon ami, que puis-je pour lui? Je le contenterai, si raison et justice le peuvent faire.

SULLY.

Il aime madame de Castenet.

LE ROI.

Une fort jolie femme. Son mari fut un de mes bons serviteurs.

SULLY.

Elle est riche et fière.

DU LAURENS.

Mais au fond du cœur, elle répond à l'amour de Feugères.

LE ROI.

Vous croyez?

DU LAURENS.

J'en suis sûr.

LE ROI.

Docteur, faites venir votre ami.

DU LAURENS.

Je cours le chercher, sire. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

LE ROI, SULLY.

LE ROI.

N'est-elle pas la nièce du baron d'Erlange que j'aperçois dans ce groupe?

SULLY.

Oui, sire.

LE ROI.

Baron d'Erlange!

SCÈNE XVI.

LE ROI, SULLY, D'ERLANGE.

D'ERLANGE.

Sire.

LE ROI.

J'aimais fort ce pauvre Castenet; mais il n'est point de douleurs éternelles; est-ce que votre aimable nièce ne songe pas à se marier?

D'ERLANGE.

Pardonnez-moi, sire; elle est vivement recherchée par le jeune marquis de Maignan.

LE ROI, *surprise.*

Ah!...... le marquis de Maignan?

D'ERLANGE.

Sa mère m'en a fait à-peu-près la demande; je ne vois guère que lui qui puisse convenir à ma nièce, et, si votre majesté daignait nous accorder son agrément pour ce mariage...

SCÈNE XVII.

LE ROI, SULLY, D'ERLANGE, MADAME DE CASTENET.

MADAME DE CASTENET.

Sire, la reine désire voir votre majesté.

LE ROI.

Nous parlions de vous, madame. Votre oncle me faisait part des propositions qui lui ont été faites par la mère du jeune marquis de Maignan. Qu'en pensez-vous?

MADAME DE CASTENET.

Mon oncle désire ce mariage?

LE ROI, *à d'Erlange.*

Et quel motif?....

D'ERLANGE.

La fortune et le rang du jeune homme.

LE ROI.

Il n'y a pas d'amour.

D'ERLANGE.

Ah! sire, l'amour est une folie....

LE ROI, *souriant et soupirant légèrement.*

Le plus souvent, je le sais. Voici Feugères.

MADAME DE CASTENET.

Feugères!

SCÈNE XVIII.

LE ROI, SULLY, D'ERLANGE, MADAME DE CASTENET, FEUGÈRES, DU LAURENS.

DU LAURENS, *à Feugères.*

Allons, bon courage.

FEUGÈRES.

Ciel! madame de Castenet et son oncle!

LE ROI.

Bonjour, Feugères. (*A d'Erlange, après avoir considéré en souriant Feugères et madame de Castenet.*) Baron d'Erlange, je ne saurais blâmer le mariage que vous me proposez. Le marquis de Maignan me paraît en effet un parti convenable pour madame de Castenet.

FEUGÈRES, *à Du Laurens.*

Eh bien!

DU LAURENS.

Je n'y conçois rien.

FEUGÈRES, *à Du Laurens.*

C'est décidé: Je me battrai contre Maignan.

LE ROI, *à Feugères.*

Feugères, je n'ai pas oublié les services de votre père. Sully a déjà remarqué les vôtres. Ce fut une cruelle nécessité pour moi d'être obligé de paraître ingrat envers quelques-uns de mes meilleurs serviteurs. Je vous rends le titre de baron que votre famille avait perdu sous mes prédécesseurs. Je vous fais capitaine de mes Chevaux-Légers. Vous apprendrez votre métier sous Crillon, le brave des braves. Sully me proposera pour votre mère une pension, et j'entends qu'elle soit proportionnée à la fortune à laquelle vous êtes destiné, si vous continuez de vous bien conduire.

FEUGÈRES.

Ah! sire....

LE ROI, *à Sully.*

Venez avec moi chez la reine, mon ami; que je vous fasse part devant elle de mes bonnes nouvelles. Qu'on avertisse Villeroi, Silleri et Jeannin: avant mon dîner j'aurai le temps de les en instruire. Soyez heureuse avec le jeune Maignan, madame. Demain, Feugères, vous me présenterez votre mère et votre sœur. (*Le roi sort avec Sully.*)

D'ERLANGE, *à madame de Castenet.*

Et vous dites que Feugères vous fait la cour? C'est un jeune homme qui ira très-loin.

MADAME DE CASTENET.

Il le mérite, mon oncle; mais il faut que j'accompagne le roi. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

D'ERLANGE, DU LAURENS, FEUGÈRES, COURTISANS.

FEUGÈRES.

Ah! mon cher docteur, quels remercîments ne vous dois-je pas? Ma bonne mère, ma chère sœur, quelle sera leur joie!

DU LAURENS.

Mon cher Feugères, que vous allez avoir d'amis!

D'ERLANGE, *embrassant Feugères.*

Parbleu! mon cher Feugères....

UN COURTISAN.

Que je vous embrasse.

D'ERLANGE.

Personne ne prend plus de part...

UN COURTISAN.

Je vous ai toujours aimé, estimé.

(*Tous s'empressent autour de Feugères et l'accablent d'embrassades.*)

FEUGÈRES.

Messieurs, je suis sensible.... je sais apprécier....

DU LAURENS.

Messieurs, ne l'étouffez pas.

FEUGÈRES, *avec dépit.*

Ah! madame de Castenet, vous consentez d'épouser le marquis de Maignan; c'est fort bien.... (*Avec joie.*) Quel bonheur! quel avenir! je connais le roi, il n'en restera pas là. Je ferai un chemin très-rapide. Capitaine à vingt deux ans, je serai colonel à trente. Que sais-je ensuite? (*A Du Laurens qui s'est approché et qui lui tâte le pouls.*) Eh bien! qu'est-ce que …s faites donc, docteur?

DU LAURENS.

J'en étais sûr; il y a un accès.

FEUGÈRES.

De quoi ?

DU LAURENS.

De cette fièvre que donne le bonheur, et qui absorbe tous les autres sentiments.

FEUGÈRES.

Qui? moi? Vous vous trompez. Je ne m'oublie pas. Mes sentiments sont toujours les mêmes. Ne me faites pas l'injure de croire que je sois moins votre ami; au contraire. Je sens ce que vous avez fait pour moi, et, si je suis flatté de ce qui m'arrive, c'est sur-tout par l'espoir de servir dignement mon prince et mon pays.

DU LAURENS.

Oui, on accepte des places par zèle pour l'état, par attachement pour le roi. C'est comme moi qui ne songe qu'à la gloire de mon art; mais qui ne suis pas fâché d'être premier médecin de sa majesté.

D'ERLANGE.

Je le crois bien; je ne suis pas démonstratif; vous le savez; mais vous me voyez transporté.... (*Montrant madame de Castenet qui entre.*) Et voici ma nièce qui se joint à moi....

SCÈNE XX.

D'ERLANGE, DU LAURENS, FEUGÈRES, COURTISANS; MADAME DE CASTENET.

MADAME DE CASTENET.

Recevez mon sincère compliment, monsieur le capitaine.

FEUGÈRES, *avec un dépit ironique.*

Recevez le mien, madame, sur votre mariage avec Maignan. C'est un jeune homme fort intéressant, fort riche, fait pour aller à tout.

D'ERLANGE.

Il a de belles espérances; mais d'autres le valent, et peut-être....

MADAME DE CASTENET.

Que dites-vous donc, mon oncle?

D'ERLANGE.

Pourquoi me tairais-je? Je suis franc et je dis la vérité. Rien n'est fait encore.

FEUGÈRES.

Pardonnez-moi, le roi a donné son agrément, et l'on doit respecter....

MADAME DE CASTENET.

Vous croyez, monsieur?

FEUGÈRES.

Oui, sans doute, madame.

SCÈNE XXI.

D'ERLANGE, DU LAURENS, FEUGÈRES, MADAME DE CASTENET, DANGEL; COURTISANS.

DANGEL.

Eh! le voilà, ce cher Feugères. Je vous cherche par-tout; touchez là, que je vous embrasse. Ce que je viens d'apprendre serait-il vrai? Le roi vous aurait comblé de ses faveurs?

D'ERLANGE.

Oui, vraiment, il a une pension.

DANGEL.

Une pension! Monsieur de Feugères, je suis charmé....

D'ERLANGE.

Le roi l'a nommé baron, capitaine....

DANGEL, *s'inclinant.*

Monsieur le baron de Feugères, je suis ravi.... et le roi vous destine, dit-on, le plus grand mariage....

D'ERLANGE.

is non, il n'est pas question....

DANGEL.

Cela viendra. Vous voilà lancé, vous n'avez plus qu'à vous laisser aller; vous pouvez ne plus mettre de bornes à votre ambition.

DU LAURENS, *à part.*

Il va le croire.

D'ERLANGE.

Il me semble pourtant que si monsieur de Feugères avait fait un choix....

MADAME DE CASTENET.

Au nom du Ciel, mon oncle, taisez-vous.

FEUGÈRES, *à Du Laurens.*

Vous voyez; elle retient son oncle. Je lui suis odieux.

DANGEL.

Et tout cela, parce que vous êtes un frère généreux.... Ah! que je m'applaudis de marcher sur vos traces! Si vous saviez la lettre touchante que je viens d'écrire à ma sœur. Cela posé, monsieur le baron de Feugères, oserai-je, en faveur de notre ancienne amitié de collége, compter sur vos bons offices?

FEUGÈRES, *en regardant madame de Castenet, toujours avec dépit.*

Oui, sans doute. Baron! capitaine! Madame, recevez mon hommage. Je ne troublerai pas le bonheur qui vous attend. Je cours chez ma mère. (*Il sort.*)

DANGEL.

Voilà un garçon charmant. Il ne m'oublie pas dans la prospérité. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII.

D'ERLANGE, DU LAURENS, COURTISANS, MADAME DE CASTENET.

DU LAURENS.

J'aime ce monsieur Dangel; c'est le courtisan des ar courtisans.

D'ERLANGE.

Ne trouvez-vous pas dans la manière dont vous parle Feugères, un mélange de politesse et d'impertinence?

DU LAURENS.

Il y a du dépit, il y a de l'orgueil; tout récemment en faveur, tantôt il craint d'être trop fier, tantôt il tremble de ne pas tenir assez bien son rang. Il ne voudrait pas avoir l'air d'oublier ce qu'il était; il ne voudrait pas qu'on oubliât ce qu'il est. Il est fort embarrassé.

D'ERLANGE.

Le roi a les meilleures intentions; mais voir tomber les grâces sur des gens qui s'en laissent enivrer de la sorte!....

MADAME DE CASTENET.

Mon oncle, je suis décidée à épouser le marquis de Maignan. Croyez, docteur, que je ne suis point offensée, point offensée du tout, je vous assure, de l'espèce de dédain que votre ami vient de me témoigner. Une personne moins maîtresse d'elle-même, ayant moins observé ce qui se passe dans le monde, à la cour sur-tout, pourrait être étonnée de la rapidité avec laquelle il oublie un amour qu'il m'a déclaré ce matin même: moi, je trouve sa conduite toute naturelle; je vous réponds que je suis enchantée de son bonheur, ou plutôt que je le vois avec la plus parfaite indifférence.

D'ERLANGE.

C'est fort bien, ma nièce. Après tout, que nous importe? Son bonheur ne change rien au nôtre. Je n'en suis pas moins le baron d'Erlange. Tu as bien fait de me retenir; je n'aurais pas voulu être humilié par un refus.

MADAME DE CASTENET.

Enfin, docteur, vous l'avez entendu, il n'y a qu'un instant: il semblait qu'il ne pouvait vivre, qu'il allait mourir, si je ne répondais à son amour; et, tout d'un coup, parce que le roi le distingue, sa tête part, se monte et l'entraîne à un excès d'orgueil.... Cela ne vous donne-t-il pas une bien mince idée de son caractère, de son esprit, de son cœur.

DU LAURENS.

Voulez-vous que je vous dise ce que je pense ? Depuis sa faveur, il vous aime moins ; vous l'aimez plus ; et, quant à ce qui se passe en vous, mon cher monsieur d'Erlange, je n'ose pas trop le dire tout haut ; mais n'y entre-t-il pas un peu d'envie ?

D'ERLANGE.

Moi ! de l'envie !

MADAME DE CASTENET.

Moi ! je l'aimerais !

DU LAURENS.

Écoutez ; quoiqu'il ait aussi un peu moins d'amitié pour moi, je ne lui en suis pas moins attaché. Il nous reviendra.

D'ERLANGE.

C'est ce que nous n'attendrons pas. Allons, ma nièce, le roi approuve votre mariage avec le marquis de Maignan, vous y consentez....

MADAME DE CASTENET.

Non, mon oncle ; votre marquis de Maignan m'est insupportable ; tous les hommes me sont odieux, et je ne veux pas me marier.

D'ERLANGE.

Comment ! tu ne veux pas te marier ? Mais songez donc, ma nièce, que votre mariage est nécessaire à l'avancement de votre famille.

SCÈNE XXIII.

D'ERLANGE, DU LAURENS, DANGEL, MADAME DE CASTENET, LE ROI, SULLY ; AUTRES COURTISANS.

LE ROI.

Ne pensez-vous pas comme moi, mon ami, que c'est pour commencer à me rendre le médiateur de tout les différends entre les princes chrétiens ? (*A madame de Castenet.*) Eh

bien ! madame, êtes-vous toujours cruelle à ce pauvre Feugères ?

MADAME DE CASTENET.

Moi, sire !

LE ROI.

J'ai appris qu'il se mourait d'amour pour vous. Je ne désapprouve pas votre mariage avec Maignan ; mais, je suis loin de l'ordonner ; et, si à présent Feugères vous paraissait digne de vous....

MADAME DE CASTENET.

Hélas ! sire, c'est moi maintenant qui suis un parti beaucoup trop mince pour monsieur le baron de Feugères, capitaine des Chevaux-Légers, honoré des bonnes graces de votre majesté.

LE ROI.

Plaît-il ?

D'ERLANGE.

Oui, sire. Ce monsieur de Feugères, que votre majesté vient de combler de ses faveurs, nous dédaigne, nous méprise.

LE ROI.

Il vous méprise ! ventre-saint-gris ! qu'on cherche Feugères, et qu'il vienne sur-le-champ. Eh bien ! grand-maître, que dites-vous de votre protégé ?

SULLY.

Je dis, sire, que mon protégé ne sait pas mieux se posséder qu'un autre dans la prospérité.

LE ROI.

Vive Dieu ! S'magine-t-il que c'est pour le rendre sot et orgueilleux que j'a pensé à l'enrichir. Eh bien ! est-on allé chercher Feugères ?

DU LAURENS.

Oui, sire.

MADAME DE CASTENET.

Ah ! mon Dieu ! le roi est en colère.

D'ERLANGE.

Tant mieux; je laisse de côté notre injure personnelle, sire; certainement, nous ne pouvons être humiliés des mépris de monsieur de Feugères; ce qui me touche, c'est.... tranchons le mot, son espèce d'ingratitude envers votre majesté. Regarder comme une dette ce qui n'est qu'un bienfait!

MADAME DE CASTENET.

Vous allez trop loin, mon oncle.

D'ERLANGE.

C'est possible, ma nièce, mais c'est le zèle....

SULLY.

Zèle de cour qui exagère le mal, et diminue le bien....

LE ROI.

Oh! je le punirai.

MADAME DE CASTENET.

Sire, monsieur de Feugères a parlé de votre majesté dans les termes de la plus vive et de la plus sincère reconnaissance. Il est jeune, il est ambitieux; mais son cœur est bon. Il est le soutien de sa mère, de sa sœur. Ses torts envers moi ne doivent pas faire oublier au roi sa bravoure, ses services les services de sonpère. Est-il plus coupable de me dédaigner à présent, que je ne l'étais de le dédaigner avant qu'il fût en faveur?

LE ROI.

Il est fort généreux à vous de l'excuser, madame; mais moi....

MADAME DE CASTENET.

Moi, sire, je ne l'excuse pas; car je dois l'avouer à votre majesté, je l'aimais. A présent, je le déteste; mais ne le punissez pas.

LE ROI, *en souriant à Sully.*

Qu'en dites-vous, grand-maître? Voilà une jeune femme bien éprise.

SCÈNE XXIV.

D'ERLANGE, DU LAURENS, MADAME DE CASTENET, LE ROI, SULLY, FEUGÈRES; AUTRES COURTISANS.

FEUGÈRES.

Sire, je me rends aux ordres de votre majesté.

LE ROI.

Approchez, approchez, monsieur le capitaine. Avez-vous appris à votre mère ce que j'ai fait pour vous?

FEUGÈRES.

Oui, sire. Ma mère est pénétrée de reconnaissance. Elle m'a fait jurer de nouveau de vivre et de mourir pour le service de votre majesté. Quant à moi, j'ai été si étourdi de vos bontés que je tremble d'en avoir perdu la raison.

LE ROI.

(*En souriant.*) Vous l'avouez. Je confirme toutes les grâces que je vous ai accordées. (*Reprenant un ton plus grave.*) Madame de Castenet, la reine m'a parlé de vous avec le plus vif intérêt. Vous êtes de toutes ses dames celle dont elle prise le plus l'attachement. J'ai à récompenser en vous les services de votre mari et de votre famille. Je vous donne le titre de comtesse, et je nomme d'avance le mari que vous choisirez avec mon agrément, au premier gouvernement qui vaquera.

D'ERLANGE.

Ah! ah!

LE ROI.

Or cà, maintenant que voilà votre fortune supérieure à celle de Feugères n'allez pas faire la dédaigneuse avec lui; car, en conscience, je ne peux pas encore le faire colonel.

MADAME DE CASTENET.

Je n'attendrai pas qu'il le soit, sire; qui sait ce qui pourrait arriver?

FEUGÈRES.

Se peut-il? Ah! madame, quelle leçon. Sire, daignez-vous me pardonner?

LE ROI.

Oui; elle vous pardonne; quant à moi, grand-maître, ne serait-ce pas trop exiger d'un homme, que de vouloir qu'il reçût une faveur sans un peu de transport au cerveau? Nul n'est si grand saint qu'il ne pèche.

SULLY.

J'adore Dieu, sire! Quel cœur pourrait vous résister?

LE ROI.

Eh! mon ami, il faut être aussi indulgent pour les faiblesses que sévère pour les vices.

DU LAURENS.

Vous êtes un bien meilleur médecin que moi, sire.

D'ERLANGE.

Ma nièce comtesse! son mari gouverneur! Sire, je suis franc et j'oserai le dire à votre majesté: elle a trop de vertus.

LE ROI.

Trève à tous vos remercîments. Servez-moi bien, et vous me trouverez toujours.

SCÈNE XXV.

D'ERLANGE, DU LAURENS, MADAME DE CASTENET, LE ROI, SULLY, FEUGÈRES, DANGEL, ET AUTRES COURTISANS.

LE ROI.

Messieurs, je suis bien aise de vous annoncer à tous le prochain mariage de monsieur le baron de Feugères avec madame la comtesse de Castenet.

DANGEL.

Eh! quoi? madame est comtesse! Daignez recevoir mon compliment, mon cher d'Erlange.

LE ROI.

On m'a dit, monsieur Dangel, que vous veniez de fonder une pension à votre sœur ; il a fallu un peu de peine pour vous en aviser. Vous lui tiendrez compte des arrérages depuis la mort de votre père, n'est-il pas vrai ?

DANGEL.

Certainement, sire, tout ce qui plaira à votre majesté.

LE ROI.

Alors, moi, je vous tiendrai compte de votre bonne conduite envers elle.

SCÈNE XXVI.

D'ERLANGE, DU LAURENS, LE ROI, SULLY, MADAME DE CASTENET, FEUGÈRES, DANGEL, BERINGHEN ; COURTISANS.

BERINGHEN.

Sire, messieurs Villeroi, Silleri et Jeannin attendent les ordres de votre majesté.

LE ROI.

Nous allons les joindre. J'ai passé une heureuse matinée. J'ai fait une bonne chasse. Je me porte bien. Tout en me jouant, j'ai fait un bienfaisant d'un avare, j'ai changé l'orgueil en bienveillance, je vous ai amenés à vous conduire comme vous le devez pour votre honneur et votre bonheur, j'ai fait vos affaires, je vais faire les miennes qui sont encore les vôtres, puisqu'il s'agit des intérêts de mon bon peuple. Venez, mon ami Rosny, que j'aime bien.

DU LAURENS.

Vive le prince qui s'amuse ainsi !

D'ERLANGE, *avec tout le monde.*

Oh ! le grand roi, le bon roi !

(*On bat aux champs.*)

FIN DE LA PIÈCE.

LE

SUSCEPTIBLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 27 décembre 1804.

Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
LA FONTAINE.

PERSONNAGES.

DUBUISSON.
URBAIN, médecin.
BOURVAL, négociant.
JULES BOURVAL, sons fils.
FIERVILLE.
MADAME FIERVILLE.
ADÈLE, fille de Dubuisson.
COMTOIS, domestique d'Urbain.

La scène est à Paris, chez Urbain.

LE SUSCEPTIBLE.

Le théâtre représente le cabinet de M. Urbain.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUBUISSON, URBAIN.

DUBUISSON.

NON, je n'irai pas.

URBAIN.

Eh quoi! chez Dorbel, notre ami commun, notre ancien camarade de classe! Il sera enchanté de te voir.

DUBUISSON.

Oui, enchanté! Ne sait-il pas que je suis à Paris?

URBAIN.

Je lui ai dit que je t'attendais.

DUBUISSON.

Et il ne m'a pas invité! Je n'irai pas. S'il était curieux que j'allasse dîner avec toi chez lui, j'aurais trouvé son billet hier en descendant de voiture. D'ailleurs il sait qu'il peut m'être utile. Il est en faveur, fort bien auprès du ministre. Se je me permets d'aller sans façon lui demander à dîner avec toi qui es formellement invité, que sait-on? il trouvera peut-être ma démarche familière; je le choquerai peut-être, Les honneurs changent les mœurs: c'est un vieux proverbe plein de vérité. Non, je n'irai pas. Demain je me présenterai pour rendre visite à

l'ami du ministre. Si je retrouve mon ancien camarade, à la bonne heure : si je ne trouve qu'un protecteur, je m'en consolerai ; mais je ne le reverrai plus.

URBAIN.

Eh ! mon ami, Dorbel est, grâce au ciel, comme il l'était au collége, officieux, obligeant, bon ami. Il a fait son chemin dans les emplois, comme tu as fait le tien dans les lettres, comme je suis en train de faire le mien dans la médecine ; il te servira de tout son cœur, et se gardera bien de te protéger.

DUBUISSON.

C'est ce que nous verrons.

URBAIN.

Mais, ma fois, si je me réjouis qu'il n'ait rien perdu de son caractère, permets-moi de m'affliger que tu aies aussi bien conservé le tien.

DUBUISSON.

Comment, le mien ! il offre donc de grandes imperfections ! Suis-je un méchant, un lâche, un ingrat ?

URBAIN.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas déjà que tu t'alarmes. Eh ! non, tu es le meilleur homme de la terre ; mais ombrageux, susceptible.

DUBUISSON.

Susceptible ! Ah ! je suis susceptible, moi ! Il n'ont tous que ce mot-là à me dire.

URBAIN.

Eh ! mais, écoute donc : il y a six ans que nous ne nous sommes vus ; mais dans le temps de ta pauvre femme, qui était vraiment une personne de mérite, ne t'ai-je pas vu jaloux, même de moi ?

DUBUISSON.

Jaloux ! non : délicat, désirant éviter sur son compte jusqu'au plus léger propos des malins, je l'ai toujours estimée, et je la regrette sincèrement.

URBAIN.

Je le crois, car tes excellentes qualités t'empêchent de porter trop loin l'injustice de tes soupçons; mais le défaut n'en existe pas moins, et te voilà déjà fâché contre Dorbel avant de l'avoir vu.

DUBUISSON.

Ah! fort bien: je serais assez déraisonnable pour me fâcher contre quelqu'un, parce qu'il ne m'invite pas à dîner. Dorbel a peut-être beaucoup de monde; une personne de plus gênerait: il est tout naturel que ce soit moi qu'il excepte; un ami, et d'ailleurs un homme de province peu important! Laissons cela. Je te l'ai dit hier. Mon voyage à Paris a deux objets: d'abord j'ai quelques droits, je pense, à cette place de professeur vacante dans un des lycées de Paris: je me consolerai si je ne l'obtiens pas, quelle que soit la personne que je me voie préférer. A mon âge, on est assez accoutumé aux injustices pour ne pas s'en désespérer, et je trouverais toute simple celle qu'on ferait à un petit professeur d'Amiens, comme moi, sans cabale, sans intrigue, et qui n'a pour lui que quelques études.

URBAIN.

Eh! mon Dieu! tu obtiendras la place; et si tu voulais seulement venir dîner avec moi chez Dorbel....

DUBUISSON, *se hâtant d'interrompre.*

Le second objet de mon voyage est de marier ma fille, mon Adèle. Ce jeune Bourval, à qui je la destine, fils d'un marchand de Paris, est un de mes élèves. Il est venu passer quelques mois à Amiens; il est plein d'égards, de politesse; il aime ma fille, ma fille l'aime. Le père est plus riche que moi, cela me contrarie; mais, dussé-je me gêner, je prétends bien ne pas rester en arrière avec lui pour la dot de ma fille unique. Je ne connais pas ce père; je ne l'ai pas vu même pendant que je travaillais à l'éducation de son fils. Je lui ai écrit sous prétexte d'affaires de commerce dans lesquelles je me disais intéressé.

Il m'a répondu en style de négociant; mais depuis son retour le fils lui a parlé, et s'est hâté de me mander que son père approuvait son choix. Il ne reste donc plus qu'une petite formalité à remplir; c'est qu'on me fasse en règle la demande de ma fille; et j'aurais là-dessus un conseil à te demander. Depuis ce matin ma fille me tourmente.... Ah! la voici.

SCÈNE II.

ADÈLE, URBAIN, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien! viens-tu encore me presser, me supplier! Tiens, précisément j'allais en parler à Urbain. Veux-tu que nous le prenions pour juge?

ADÈLE.

Soit; j'en passerai volontiers par la décision de monsieur.

URBAIN.

De quoi s'agit-il donc?

DUBUISSON.

Ces messieurs Bourval, père et fils, ignorent notre arrivée, et ma fille veut que je m'empresse de leur écrire, que nous sommes d'hier au soir à Paris.

URBAIN.

Eh bien! quel obstacle trouves-tu?

DUBUISSON.

Mais, après l'amour du jeune homme pour ma fille, est-ce à moi de prévenir ce marchand?

URBAIN.

Mais à qui donc? Aimes-tu mieux que ce soit ta fille qui écrive?

DUBUISSON.

Il ne s'agit pas de plaisanter. Est-il convenable que la demande n'ayant pas encore été faite par le père....

URBAIN.

Ce mariage n'est-il pas en effet le but de ton voyage?

DUBUISSON.

Certes, malgré tout l'avantage que cette alliance peut m'offrir, je ne serais jamais venu à Paris, si je n'avais trouvé un prétexte dans cette place que je sollicite.

ADÈLE.

N'avez-vous pas déjà été en correspondance avec monsieur Bourval pour des affaires de commerce?....

DUBUISSON.

Oui, elles-mêmes, n'étaient encore qu'un prétexte.

URBAIN.

Eh bien! puisque tu aimes tant les prétextes, continue de t'en servir pour annoncer ton arrivée au jeune Bourval.

DUBUISSON.

Au jeune homme? Ah! par exemple....

ADÈLE.

Ce n'est pas à lui que je vous prie d'écrire, mon père.

URBAIN.

Et où diable vas-tu mettre de la réserve, des égards, de l'étiquette dans une affaire que toi-même tu regardes comme conclue. Allons, mets-toi là; écris bien vite au père Bourval que tu es chez moi depuis hier avec ta fille.

DUBUISSON.

Avec ma fille! En effet, il serait charmant de parler de ma fille dans cette lettre!

URBAIN.

Écris, te dis-je, ou j'écris pour toi, à ma tête.

DUBUISSON.

Toi! non parbleu. J'aime mieux me résigner. Allons, j'écris.

(*Il s'assied et écrit.*)

URBAIN.

C'est cela, et d'après le portrait que vous m'en avez fait, le jeune Bourval sera bientôt ici.

ADÈLE.

Mais je le crois.

DUBUISSON, *s'interrompant.*

Je vous préviens au moins que c'est un billet de pure politesse.

URBAIN.

Tout ce que tu voudras, pourvu que tu écrives. (*A Adèle.*) Enfin nous l'avons décidé.

ADÈLE.

Oui, mais je tremble sur-tout à cause de ce monsieur Bourval auquel il écrit.

URBAIN.

Pourquoi donc cela ?

ADÈLE.

Je ne le connais pas ; mais s'il faut en croire son fils, c'est un fort honnête homme, un excellent cœur ; mais sans façon, sans politesse même ; très-prévenant, très-affectueux, embrassant tout le monde à la première vue, mais très-vif, très-emporté, et n'épargnant pas les vérités aux gens dès que l'occasion se présente.

URBAIN.

Diable ! avec un homme comme votre père....

ADÈLE.

Jugez si j'ai sujet de craindre....

URBAIN.

Chut. Nous nous réunirons, nous nous entendrons pour faire en sorte qu'ils soient bons amis.

DUBUISSON, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites donc là tous les deux tout bas ?

URBAIN.

Nous parlions tout bas de peur de te déranger.

DUBUISSON.

Est-ce de moi que vous parliez ?

URBAIN.

Eh! mon Dieu! nous ne pensions pas à toi.

DUBUISSON.

En effet, je ne vaux pas la peine qu'on s'occupe de moi.

URBAIN.

As-tu fini ta lettre?

DUBUISSON.

Oui; je crois que c'est cela à peu près. (*Lisant.*) "Monsieur, une affaire relative à mon état m'amène à Paris. Vos lettres m'ont donné le désir de faire votre connaissance. Indiquez-moi, je vous prie, le jour où je pourrai me présenter chez vous. J'attends votre réponse. J'ai l'honneur d'être, etc."

URBAIN.

C'est bien froid.

DUBUISSON.

Puis-je écrire autrement?

ADÈLE, *faisant des signes à Urbain.*

Non; c'est bien, c'est très-bien.

URBAIN.

Allons, à la bonne heure; mets l'adresse, et je vais sur-le-champ. (*Il appelle.*) Comtois!

DUBUISSON.

Eh non! Tu peux avoir besoin de ton domestique; je vais envoyer un commissionaire.

URBAIN.

Allons donc; à quoi servirait souvent un domestique, si l'on ne s'en servait pour ses amis? (*Il appelle.*) Comtois!

SCÈNE III.

ADÈLE, DUBUISSON, COMTOIS, URBAIN.

COMTOIS. (*Il est louche.*)

Monsieur?

URBAIN.

Vite, porte cette lettre à son adresse.

COMTOIS.

A son adresse?

DUBUISSON.

Et n'oubliez pas de demander une réponse, mon ami.

COMTOIS.

Ah! il y a une réponse?

DUBUISSON.

Oui, une réponse: m'entendez-vous?

COMTOIS.

Oui, monsieur.

DUBUISSON.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, ce garçon-là?

COMTOIS.

Oh! mon Dieu! rien du tout. J'y vais. C'est qu'il y a *là*, dans l'antichambre, une dame avec son mari, qui voudrait parler à monsieur.

URBAIN.

Qui donc?

COMTOIS.

Une madame Fierville, de Rouen.

URBAIN.

Madame Fierville!

COMTOIS.

Elle m'a dit qu'elle était la parente de monsieur.

URBAIN.

A ce qu'ils prétendent. Faites entrer.

(*Comtois sort.*)

SCÈNE IV.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN.

Une franche provinciale, que j'ai eu le bonheur de sauver ...ssez forte maladie, et qui depuis s'est établie mon amie.

m'accable de pots de confitures de Rouen, et, en échange, me charge de vingt commissions, et bavarde, bavarde! sans gêne, et gênant tout le monde; et son mari, homme à prétentions, soi-disant homme de lettres; s'imaginant que tout le monde est extasié devant ses ouvrages! Que diable me veulent-ils?

SCÈNE V.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN, FIERVILLE, MADAME FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

Où est-il le cher docteur? Le voilà; que je l'embrasse. Vous êtes étonné, enchanté de me voir à Paris. Il m'aime tant ce cher docteur!

FIERVILLE.

Vous avez notre première visite, docteur. Nous descendons de voiture; nous n'avons pas encore d'auberge: j'ai laissé mes malles à la messagerie. Nous étions si impatients d'embrasser notre cher Esculape.

URBAIN.

Je suis bien flatté....

MADAME FIERVILLE.

Nous aurons besoin de vous; vous nous appuierez, vous nous soutiendrez. Il est si répandu! si aimé! Personne ne meurt entre ses mains.

DUBUISSON, *à Urbain.*

Nous te laissons, mon cher Urbain; te voilà en affaires. J'ai moi-même à sortir dans la matinée.

MADAME FIERVILLE.

Monsieur est un de vos amis, à ce qu'il me paraît? il sera le nôtre, il peut y compter.

FIERVILLE.

Oui, sans doute.

MADAME FIERVILLE.

Une très-jolie personne.

FIERVILLE.

Charmante.

URBAIN, *à Fierville et à sa femme.*

Pardon, je suis à vous dans l'instant. (*A Dubuisson.*) Ah çà, je t'emmène chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non parbleu!

URBAIN.

Allons, allons; d'ici à l'heure du dîner j'aurai le temps de te décider. Il serait affreux que tu eusses l'air de lui en vouloir.

DUBUISSON.

Mais je ne lui en veux pas. Ne va pas t'aviser de lui dire que je lui en veux. Je dînerai ici tranquillement avec ma fille, à moins que cela ne te gêne, et si tu veux bien le permettre.

URBAIN.

Comment! si je veux bien le permettre! Mais regarde-toi comme chez toi, je t'en prie.

MADAME FIERVILLE.

Comme il est tout feu pour ses amis!

URBAIN.

Toute ma maison est à ton service; j'en userais de même si j'allais chez toi. Un ami de trente ans!

MADAME FIERVILLE.

Il n'y a pas si long-temps que nous le connaissons.

FIERVILLE.

Mais nous l'aimons autant que monsieur, j'en réponds.

URBAIN.

Je t'en prie, ne te gêne pas. Si l'appartement que je t'ai donné ne te convient pas, j'en ai d'autres.

MADAME FIERVILLE.

C'est charmant d'être si bien logé!

FIERVILLE.

Et dans Paris encore!

DUBUISSON.

Je suis content de celui que tu m'as offert, mon cher Urbain. Non, je ne suis pas susceptible, ombrageux ; mais je me fais gloire d'être sensible à l'amitié : la tienne me touche jusqu'aux larmes, et tu sais bien que l'homme qui te parle n'est pas un ingrat. (*Il sort.*)

URBAIN.

Brave homme ! (*A part.*) Quel dommage !...

ADÈLE, *à Urbain.*

Pardonnez-lui son travers ; il l'efface par tant d'autres qualités.

(*Elle sort ; Urbain la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.*)

SCÈNE VI.

URBAIN, MADAME FIERVILLE, FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

C'est touchant, une amitié comme celle-là !

FIERVILLE.

Oui, c'est dramatique, élégiaque, véritablement.

MADAME FIERVILLE, *à son mari.*

Tu vois bien, mon ami, que nous avons eu une très-bonne idée, et que nous ne commettrons pas d'indiscrétion.

URBAIN.

Bien sensible, mon cher parent, à votre empressement ; mais vous savez qu'un médecin n'est pas maître de son temps : voilà justement l'heure de mes visites.

MADAME FIERVILLE.

Eh mon Dieu ! nous ne le savons que trop. Faites vos visites ; que nous ne vous gênions pas.

URBAIN.

Nous nous reverrons ; vous reviendrez : vous me ferez dire où vous logez, et j'aurai l'honneur moi-même...

MADAME FIERVILLE.

C'est que.... Ma foi, docteur, vous savez que je suis franche, et l'amitié qui existe entre nous m'autorise à m'expliquer.

FIERVILLE.

Ce n'est pas notre faute, si, dans votre voyage à Rouen, vous n'avez pas logé chez nous.

MADAME FIERVILLE.

On est si mal et si chèrement dans ces hôtels garnis de Paris !

FIERVILLE.

Et comme nous sommes parents.

MADAME FIERVILLE.

Et que nous venons de vous entendre dire que vous aviez d'autres appartements que celui que vous avez donné à ce monsieur....

URBAIN.

Eh bien ?

FIERVILLE.

Eh bien ! nous venons sans façon vous prier de vouloir bien nous loger.

MADAME FIERVILLE.

Pour les cinq ou six jours que nous devons passer à Paris.

URBAIN.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites, assurément ; mais....

FIERVILLE.

Fi donc ! de l'honneur ! Nous vous faisons plaisir, n'est-ce pas ? et cela vaut beaucoup mieux.

URBAIN.

Si vous m'aviez prévenu d'avance....

MADAME FIERVILLE.

Je le voulais, moi.

FIERVILLE.

C'est moi qui en ai empêché ma femme ; j'ai voulu vous ménager une surprise agréable.

URBAIN.

Je ne sais si l'appartement que je pourrais vous donner vous conviendra.

MADAME FIERVILLE.

Eh ! mon Dieu ! une chambre, un petit cabinet, c'est tout ce qu'il nous faut.

FIERVILLE.

Nous ne voulons pas seulement le voir.

MADAME FIERVILLE.

Nous nous en rapportons absolument à vous.

FIERVILLE.

Faites vos affaires ; allez voir vos malades : nous, nous allons chercher nos effets.

URBAIN.

Permettez-moi de vous faire observer....

MADAME FIERVILLE.

Point de façons, sur-tout entre parents, entre amis : vous dînez en ville ; eh bien ! nous dînerons tranquillement avec ce monsieur, votre ami de trente ans, et sa fille.

FIERVILLE.

Il paraît fort aimable cet homme-là.

URBAIN.

Oui, il pousse la crainte d'être indiscret jusqu'au scrupule.

FIERVILLE.

Il a raison : voilà comme il faut être.

MADAME FIERVILLE.

Et au premier moment que nous aurons de libre, nous vous raconterons ce qui nous amène à Paris.

FIERVILLE.

Il est temps que je fasse quelque chose, je m'ennuie de manger mon bien et mon talent en pure perte.

MADAME FIERVILLE.

Il vient tout exprès pour obtenir une place.

FIERVILLE.

Une place tout-à-fait dans mes goûts, une véritable place d'homme de lettres.

MADAME FIERVILLE.

Vous pourrez nous être très-utile. On dit qu'à Paris c'est la femme sur-tout qui doit solliciter pour le mari. Vous me direz à quelles portes il faut frapper, quelles gens il faut voir; vous me présenterez, vous me conduirez. Mais, adieu, adieu; vous êtes pressé, et nous aussi. Nous ne tarderons pas à revenir.

FIERVILLE.

Restez donc, mon cher cousin; n'allez-vous pas nous reconduire? Restez-donc, je vous en prie; nous sommes de le maison.

(*Il sort avec sa femme.*)

SCÈNE VII.

URBAIN, SEUL.

Eh bien! c'est fort agréable: mais a-t-on jamais vu des gens s'établir chez les autres avec cette aisance, cette tyrannie, et ne pas me laisser seulement un mot à placer pour accepter ou pour refuser!

SCÈNE VIII.

DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN.

Ah! te voilà: tu sors?

DUBUISSON.

Oui, j'ai des lettres de recommandation pour plusieurs personnes, une sur-tout pour une madame de Florangé, la parente du ministre. Combien cela me coûte d'aller chez des gens que je ne connais pas! mais enfin, puisqu'il le faut....

URBAIN.

Oui, plains-toi, je te le conseille. Qu'est-ce que cela auprès de ce qui m'arrive?

DUBUISSON.

Qu'est-ce donc? Tu parais tout soucieux.

URBAIN.

Non: mais c'est fort aimable. Ainsi donc, on ne sera plus maître chez soi.

DUBUISSON.

Plaît-il?

URBAIN.

S'il fallait loger tous ceux qu'on connaît....

DUBUISSON.

Ah! ah!

URBAIN.

En province, vous avez des maisons entières; vous logez toute votre famille: à Paris, il n'en est pas de même.

DUBUISSON.

Serait-ce pour moi que tu parlerais ainsi?

URBAIN.

Comment! pour toi!

DUBUISSON.

Pour qui donc?

URBAIN.

Eh vraiment! pour ce monsieur Fierville et sa femme.

DUBUISSON.

A quel propos?

URBAIN.

Ne les voilà-t-il pas qui s'installent chez moi sans m'en prévenir, sans me demander mon consentement!

DUBUISSON.

Vraiment?

URBAIN.

Parce qu'ils sont mes parents, et qu'ils se disent mes amis...

DUBUISSON.

Je conçois que cela doit te donner de l'humeur : mais il me semble que ce n'est pas devant moi que tu devrais la faire paraître.

URBAIN.

Pourquoi donc cela ?

DUBUISSON.

Il fallait me dire plus tôt qu'il ne te convenait pas de loger des étrangers.

URBAIN.

Je ne t'entends pas.

DUBUISSON.

Au fait ; c'est toi qui m'as offert un appartement chez toi.

URBAIN.

Oui ; mais je ne l'ai pas offert à cette madame Fierville.

DUBUISSON.

Écoute donc, mon ami, je suis arrivé d'hier ; mais, si tu le veux, je ne t'aurai pas gêné plus d'un jour.

URBAIN.

Comment donc ?

DUBUISSON.

Nous n'en serons pas moins bons amis ; mais que ne me disais-tu....

URBAIN.

Et que t'aurais-je dit ?

DUBUISSON.

Notre déménagement sera bientôt fait.

URBAIN.

Comment, ton déménagement !

DUBUISSON.

Qu'on loge un ami chez soi, c'est tout simple ; mais deux à la fois ! l'un avec sa fille, l'autre avec sa femme ! c'est trop ; et comme il est tout simple aussi que les parents aient la préférence, je cède la place à monsieur et madame Fierville, et je m'en vas.

URBAIN.

Te moques-tu de moi ? perds-tu la tête ? Il ne sera donc plus permis à tes amis d'avoir un peu d'humeur contre quelqu'un sans que tu prennes la chose pour toi ! T'ai-je parlé de toi ? t'ai-je dit un mot qui pût te faire croire que tu me gênais ? encore tout-à-l'heure ne te donnais-je pas le choix dans mes appartements ?

DUBUISSON.

Eh mon Dieu ! comme tu t'emportes ! comme tu te fâches pour un mot ! On ne peut donc plus te parler.

URBAIN.

C'est bien à toi qu'il convient de me faire ce reproche ! mais tu resteras, oui, pour le coup, je me fâche avec toi, et tout de bon.

DUBUISSON.

Allons, allons, apaise-toi, je resterai.

URBAIN.

Quant à ce monsieur Fierville, il faudra bien qu'il reste aussi, puisque j'ai le malheur d'être logé assez commodément pour le recevoir. Et puis, ne les voilà-t-il pas qui me parlent de sollicitations, de démarches ! Il faudra bien que je m'emploie en effet pour lui, quand ce ne serait que pour m'en débarrasser. Mais tout mon temps, tous mes soins sont d'abord pour toi. Va voir les personnes auxquelles tu es recommandé : moi je vais faire mes visites. Tiens, voilà Comtois qui te rapporte la réponse de monsieur Bourval. Aller s'imaginer que c'est pour lui que je parle ! parbleu ! c'est bien mal me connaître.

(*Il sort.*)

DUBUISSON.

Oh ! il a beau dire, il y avait d'abord quelque chose pour moi.

SCÈNE IX.

COMTOIS, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Eh bien! mon ami, avez-vous trouvé monsieur Bourval?

COMTOIS.

Oui, monsieur, et voilà sa réponse.

DUBUISSON.

Ah! bon! donnez.... Ce garçon-là a une singulière figure. Eh! mais, ce n'est pas l'écriture de monsieur Bourval.

COMTOIS.

Non, monsieur, c'est un de ses commis qu'il a prié d'écrire à sa place.

DUBUISSON.

Ah! un des ses commis.... N'importe, lisons.

SCÈNE X.

COMTOIS, DUBUISSON, ADÈLE.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas encore sorti, mon père?

DUBUISSON.

Non vraiment, et il faut que je reste. Voilà une réponse de monsieur Bourval.

ADÈLE.

De monsieur Bourval!

DUBUISSON.

Oui, qui me fait instruire par un de ses commis qu'il va venir me voir ce matin même.

ADÈLE.

Eh bien! mon père, vous devez être flatté de cet empressement.

DUBUISSON.

Ah! oui, très-flatté.... (*A Comtois.*) Avez-vous encore quelque chose à nous dire?

COMTOIS.

Ah! mon Dieu, monsieur, rien, si ce n'est qu'il y avait dans le cabinet de monsieur Bourval un jeune homme en robe de chambre qui travaillait.

ADÈLE.

Son fils, peut-être?

COMTOIS.

Son fils précisément. Car aussitôt que monsieur Bourval a dit, après avoir lu votre billet, qu'il allait venir vous voir; voilà le jeune homme qui s'écrie: Mademoiselle Dubuisson à Paris! chez monsieur Urbain! oh! j'y serai avant vous, mon père. Et c'est lui qui a dit au père, qui ne voulait me donner de réponse que verbalement, qu'il était plus honnête qu'il vous écrivît.

DUBUISSON.

Ah! il ne voulait pas même me faire écrire!

ADÈLE.

Eh! mais, qu'avez-vous donc, mon père?

DUBUISSON.

Moi, rien.... Mais dis-moi donc pourquoi ce domestique m'en veut?

ADÈLE.

Comment, il vous en veut! Et sur quoi jugez-vous....

DUBUISSON.

Je ne sais; mais depuis ce matin il a l'air de me regarder de travers.

ADÈLE.

Eh! mon père, ne voyez-vous pas qu'il a le malheur d'être louche.

DUBUISSON, *lui donnant de l'argent.*

Louche! tenez, mon ami, acceptez cela pour boire à ma santé.

COMTOIS.

Oh ! mon Dieu ! monsieur, cela n'en vaut pas la peine.

DUBUISSON.

Comment ! cela n'en vaut pas la peine. Eh ! quoi donc, s'il vous plaît ?

COMTOIS.

Ne vous fâchez pas, monsieur, je prends pour ne pas vous désobliger. (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

DUBUISSON, ADÈLE.

DUBUISSON.

Tu as bien fait de m'avertir; pauvre garçon; j'allais le chagriner.

ADÈLE.

Vos humeurs contre les gens ont-elles souvent plus de fondement ? Et ce monsieur que vous boudiez dans la diligence, parce qu'il avait pris la place du fond, et qui, un moment après, vous en demanda pardon, en vous apprenant qu'il ne pouvait supporter la voiture autrement ; et votre confrère le professeur de mathématiques, contre lequel vous vous fâchiez déjà l'autre jour, parce que vous croyez qu'il vous menaçait, lorsqu'il vous tendait la main avec amitié.

DUBUISSON.

Eh bien ! j'en conviendrai avec toi, oui, j'ai tort ; mais que veux-tu ? c'est plus fort que moi ; par exemple je ne me fâche jamais contre toi.

ADÈLE.

Plus rarement que contre les autres au moins ; mais vous qui vous sentez naturellement de la bienveillance pour tout le monde, pourquoi ne pas présumer les mêmes sentiments dans les autres ?

DUBUISSON.

C'est vrai ; cela vaudrait beaucoup mieux. Allons, je suivrai

tes conseils, ma fille, je me vaincrai, je me corrigerai. Tu verras; mais n'est-ce pas Jules que j'entends?

ADÈLE.

Lui-même.

SCENE XII.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES.

JULES.

Ah! mademoiselle, j'accours, je précède mon père; quel heureux voyage! quel heureux augure je me permets d'en tirer!

ADÈLE.

Saluez donc mon père, Jules.

DUBUISSON.

Pourquoi donc cela? N'est-il pas tout simple qu'un jeune amant ne voie d'abord que sa maîtresse et ne s'aperçoive seulement que le père est là?

JULES.

Pardon, cent fois pardon! mon cher professeur.

DUBUISSON.

Eh! non, c'est une plaisanterie. Bonjour, mon cher élève.

JULES.

Je n'osais me flatter que vous vinssiez à Paris.

DUBUISSON.

Mon voyage a un motif assez important. Il s'agit d'obtenir une place à laquelle je crois avoir quelques droits.

JULES.

Ce voyage n'a-t-il pas encore un autre but?

DUBUISSON.

Lequel donc?

JULES.

Eh! mais, ne devinez-vous pas?

DUBUISSON.

Eh! bien, oui, mon ami; je vous connais depuis votre

enfance. Je vous aime, je vous estimé. Je suis trop franc pour ne pas vous dire que vous me convenez sous tous les rapports, et si en effet monsieur votre père désire ce mariage....

JULES.

Et pouvez-vous douter que ce mariage ne soit en effet l'objet de tous ses vœux ?

DUBUISSON.

Je ne le sais que par vous. Il ne m'en a jamais rien témoigné dans ses lettres.

JULES.

Ses lettres ne roulaient que sur des affaires, et un négociant ne sait guère parler d'autre chose dans sa correspondance.

DUBUISSON.

Oui, il a beaucoup d'affaires, monsieur votre père. Il n'avait pas même le temps de répondre à mon billet, et c'est vous qui lui avez fait sentir qu'il valait mieux écrire que de répondre verbalement.

JULES.

Il est vrai.

DUBUISSON.

Une réponse verbale eût peut-être été aussi honnête qu'un mot d'écrit par un commis.

ADÈLE.

Ah ! voilà donc ce qui vous fâche.

DUBUISSON.

Ce qui me fâche, moi ! mais non. J'aurais été flatté de recevoir un mot de la main de monsieur votre père ; mais il s'en faut que je sois piqué. Non, je ne le suis pas, et vous n'avez que faire de sourire à mes paroles, ma fille.

ADÈLE.

Eh ! mon Dieu ! mon père, si je souris, c'est bien involontairement ; car la manière même dont vous dites que vous n'êtes pas piqué me fait craindre....

DUBUISSON.

Vous fait craindre.... quoi, s'il vous plaît? Eh bien! que signifient ces signes d'intelligence que vous vous faites?

JULES.

Je m'en vais me hâter de vous l'expliquer, mon cher professeur. Vous allez voir mon père; et mademoiselle et moi, nous voudrions vous prévenir.... C'est un très-galant homme, un excellent père; mais il n'a pas tout-à-fait cette politesse, ces manières délicates....

DUBUISSON.

Eh bien! quoi! c'est un homme sans façon; tant mieux, ce sont les gens que je préfère: ne semble-t-il pas que je ne puisse pas vivre avec ceux qui disent franchement ce qu'ils ont dans le cœur?

ADÈLE.

Nous ne disons pas cela; nous savons au contraire....

SCÈNE XIII.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES, BOURVAL.

BOURVAL, *en dehors.*

Que le diable les emporte ces maudits fiacres; vous n'en trouverez pas un sur cent qui ait de la monnaie.

JULES.

C'est mon père.

BOURVAL, *entrant.*

Là, peut-on faire un pas dans ce Paris sans être impitoyablement rançonné? Est-ce à monsieur Dubuisson que j'ai l'avantage de parler? Oui, c'est bien lui. Voilà mon fripon de fils qui m'a précédé, et voilà sans doute l'aimable objet.... (*A son fils.*) Tu ne m'avais pas trompé, coquin; jolie, très-jolie. (*A Dubuisson.*) Commençons par nous embrasser, mon cher.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Avec votre permission, je prends un fauteuil. Je suis si las d'être perpétuellement debout dans mon magasin : quant à vous autres, restez debout, si vous voulez. *Liberté, libertas*, c'est tout ce que je sais de latin.

DUBUISSON.

Monsieur....

BOURVAL.

Eh ! non, ne vous gênez pas ; vous voyez que je ne me gêne pas, moi. C'est la manière de votre serviteur, Guillaume Bourval, l'honnête homme qui vous parle. Ah ça, père, où en sommes-nous ? Mais d'abord j'ai une querelle à vous faire.

DUBUISSON.

Une querelle à moi ?

JULES.

Mais, mon père....

BOURVAL.

Mais, mon père, mon père.... laissez-moi parler, fils ; oui, une grande querelle : pourquoi diable êtes-vous venu vous loger chez ce bon homme de médecin que j'estime infiniment d'ailleurs ? c'est chez moi qu'il fallait venir.

DUBUISSON.

Monsieur, c'est une très-aimable querelle que vous me faites là ; mais il me semble qu'aux termes où nous en sommes....

BOURVAL.

Et c'est précisément parce que nous en sommes là qu'il fallait venir chez-moi. Voyons, voilà deux jeunes gens qui s'aiment : vous avez joliment élevé mon fils ; oh ! je vous rends justice, et quoique votre fortune ne soit pas tout-à-fait égale à la mienne....

DUBUISSON.

Comment ! monsieur, vous me reprochez ma fortune ?

BOURVAL.

Et pas du tout ; laissez-moi donc parler, si vous voulez m'entendre.

DUBUISSON.

Eh bien ! monsieur, parlez.

BOURVAL.

Je dis que je suis plus riche que vous, ce n'est pas votre faute ; mais je ne suis pas si savant que vous, c'est la faute de mon père. Bref, mon fils et votre fille s'aiment depuis un an ; votre fille vous l'a confié, mon fils m'en a parlé ; il n'y a que les pères qui ne se sont encore rien dit ; mais c'est votre faute. Vous vous avisez de m'écrire pour me parler d'affaires de commerce auxquelles, par parenthèse, vous n'entendez rien. Moi j'ai la malice de vous répondre simplement sur ce que vous me mandez, sans faire semblant de m'apercevoir que vous n'entamez la correspondance sur un sujet étranger que pour en venir au sujet principal, le mariage de nos enfants.

DUBUISSON.

Comment ! monsieur, vous croyez que je ne vous écrivais que pour en venir à proposer ma fille à votre fils ?

BOURVAL.

Pas tout-à-fait ; mais laissez-moi donc dire. Pour m'amener à demander votre fille en mariage pour mon fils. Hem ! j'ai deviné, n'est-ce pas ? car voilà déjà que vous rougissez comme une jeune fille.

DUBUISSON.

Je rougis.... Mais en effet, monsieur, vos discours sont si singuliers !

BOURVAL.

Ma foi, je ne sais pas choisir mes phrases pour dire ce que je veux dire ; mais c'est égal. Nous ne nous sommes rien dit par lettres, c'est fort bien ; mais maintenant que nous voilà en présence, parlons. Voulez-vous donner votre fille à mon fils ?

DUBUISSON.

Monsieur....

ADÈLE.

Le voilà qui fait la demande. Vous devez être content ?

DUBUISSON.

Oh oui! très-content.

JULES.

Eh! mais, mon père, ce n'est pas tout-à-fait comme cela que je vous avais prié de parler à monsieur.

BOURVAL.

Qu'est-ce que tu dis, toi? prétends-tu apprendre à parler à ton père? A quoi bon aller s'embarrasser dans des phrases où je m'embrouille toujours. Monsieur, voulez-vous me faire l'honneur?... Monsieur, serais-je assez heureux pour espérer?... Eh! que diable! moi je vais au fait. Vous vous honorerez tous les deux, vous vous rendrez mutuellement heureux, et tant pis pour qui se choque de mon discours. Ainsi c'est convenu; je demande votre fille, vous me l'accordez, n'est-ce pas? je n'ai pas besoin d'attendre votre réponse. Venons à la dot. J'associe mon fils à mon commerce; je lui donne le bien de sa mère, quarante mille francs par anticipation sur ma fortune: si peu que vous donniez à votre fille, je m'en contenterai; mais enfin que donnez-vous?

DUBUISSON.

J'admire la promptitude avec laquelle vous expédiez les choses, monsieur; et quand il s'agit du bonheur de nos enfants, vous avez l'air d'en faire un marché.

BOURVAL.

Point du tout, le bonheur se trouve dans la convenance des deux époux. Vous connaissez mon fils pour un bon sujet; moi je sais que mademoiselle est une bonne fille, c'est d'accord cela. Il faut bien en venir aux affaires d'intérêt. Qu'est-ce que vous me parlez de marché? tout n'est-il pas marché dans ce monde? Voyons, que donnez-vous à votre fille?

DUBUISSON.

Ma foi, monsieur, je n'ai rien à répondre à des demandes faites de la sorte.

BOURVAL.

Comment ! vous n'avez rien à répondre ! Ah ! fort bien, je vous offense ; mon fils me l'avait bien dit que vous étiez susceptible, épiloguant sur un mot.

DUBUISSON.

Ah ! monsieur votre fils s'était donné la peine de vous faire mon portrait. Je lui en ai de grandes obligations.

JULES.

Eh ! mais, mon père, vous me perdez.

BOURVAL.

Comment ! je te perds ! Eh ! parbleu ! pourquoi laisserais-je ignorer à monsieur que je connais ses défauts ?

ADÈLE.

C'est que vous conviendrez que, sans être taxé de trop de susceptibilité, on peut se choquer de la manière dont vous vous exprimez.

BOURVAL.

Eh bien ! à la bonne heure, ma belle enfant, je n'en disconviens pas, chacun a ses défauts, je suis brusque, bourru, sans éducation ; vous l'aviez peut-être dit à votre père, comme mon fils m'avait dit qu'il était ombrageux.

ADÈLE.

Monsieur, je ne me serais pas permis....

BOURVAL.

Allons, vous le lui avez dit, n'est-il pas vrai ? ne me le cachez pas, je ne vous en voudrai pas ; mais cela ne m'empêche pas d'être un bon homme, et d'avoir ma dose de bon sens ; et comme je ne me soucie pas de me refondre pour monsieur votre père, je suis loin d'exiger qu'il se refonde pour moi, qu'il me passe mes boutades, mes brusqueries, mes grosses vérités, je lui passerai ses étiquettes, ses épilogues, ses petites bouderies, ses petites moues,.... tenez, comme celle qu'il nous fait à présent.

DUBUISSON.

Moi ? je ne boude pas.

BOURVAL.

Si fait, vous boudez. Pour vivre ensemble, il faut être mutuellement indulgent; et vous qui êtes savant, vous devez savoir cela.

ADÈLE.

Ah! mon père, voilà ce que vous m'avez répété bien souvent.

DUBUISSON.

Oui, sans doute, monsieur; l'indulgence réciproque est d'une nécessité indispensable dans la société; et, quoique monsieur Jules ait jugé à propos de m'annoncer à son père comme un susceptible, je me flatte de ne l'être pas encore assez pour me formaliser de quelques mots; mais c'est le fond des choses sur lequel j'avoue sans crainte que je suis très-délicat.

BOURVAL.

Eh bien! est-ce que je vous aurais choqué, par aventure, sur le fond des choses?

DUBUISSON.

La manière dont vous exaltez votre fortune, et dont vous rabaissez la mienne....

BOURVAL.

Ma foi, écoutez donc, il y a bien des pères à ma place qui ne seraient pas si faciles. Un professeur, certainement, jouit d'une grande considération, et c'est une belle chose que la considération; mais qu'est-ce que cela pèse dans le commerce? Enfin, vous venez à Paris pour solliciter une place; combien y a-t-il de gens qui vous diraient: Monsieur, je ne donnerai mon fils à votre fille qu'autant que vous aurez obtenu ladite place.

DUBUISSON.

Permettez-moi de vous dire, monsieur....

BOURVAL.

Eh bien! quoi? achevez donc; mais avec quel diable d'homme m'as-tu mis là en présence, mon fils? Je m'épuise en poli-

tesse pour lui faire sentir que, malgré ma fortune, je me tiens heureux de devenir le beau-père de sa fille, et il me cherche querelle parce que je lui dis des choses honnêtes.

DUBUISSON.

Fort bien, monsieur, votre fortune, et toujours votre fortune! et vous avez l'air de me faire une grâce en me demandant ma fille. En vérité, je vous admire, Adèle, d'écouter tranquillement de semblables expressions.

ADÈLE.

Mais, mon père....

BOURVAL.

Eh bien! vous voyez s'il est possible de le toucher sans qu'il se croie égratigné. Oh! ma foi, je quitte la partie. Écoutez, je suis venu vous voir, je vous ai demandé votre fille, je ne m'en dédis pas; mais morbleu! je me pique aussi, il me semble que, quand j'ai fait les premiers pas, vous pouvez faire les autres. Vous savez mon adresse. Quand vous voudrez me faire réponse, je vous attends, et vous me trouverez chez moi. Allons, toi qui as été son élève, fais à ton tour son éducation; je te jure que, si ce n'était l'intérêt qu'inspire la jeune demoiselle qui n'a dit que des choses raisonnables, tandis que son père déraisonnait, j'enverrais ce mariage-là à tous les diables. Adieu, mademoiselle; comme je le disais tout-à-l'heure, chacun a ses défauts dans ce bas monde; mais, sur ma parole, j'aime encore mieux le mien que celui de monsieur votre père; et, si c'est à l'étude qu'on doit ce joli petit caractère, ma foi, serviteur à la science, et.... je suis le vôtre de tout mon cœur. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, ADÈLE, JULES.

DUBUISSON.

Vous avez bien fait de me prévenir qu'il était franc, monsieur votre père.

JULES.

Monsieur, je vous demande pardon pour lui, pour moi.

DUBUISSON.

Pardon ! vous vous moquez. Vous avez dit que j'étais un homme susceptible, insociable ; c'est peut-être vrai : il est riche, il voudrait marier avantageusement son fils : rien n'est plus naturel. Je ne vous blâme pas, je ne vous en veux ni à l'un, ni à l'autre.

JULES.

Oui, en rappelant à mon père toutes les obligations que je vous ai, j'ai cru devoir le prévenir de votre sensibilité peut-être excessive, comme j'ai cru devoir vous prévenir vous-même de sa brusque franchise ; mais un mot indiscret qui m'est échappé sur votre caractère doit-il me faire perdre tous mes droits à votre estime ? J'en appelle à votre cœur, monsieur Dubuisson ; réfléchissez, et vous rendrez justice à mon père et à moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XV.

DUBUISSON, ADÈLE.

DUBUISSON.

Eh bien ! à la bonne heure, il est aussi franc que son père, et il ne déplaît pas.

ADÈLE.

N'est-ce pas, mon père ?

DUBUISSON.

Que diable ! je ne suis pas déraisonnable.

ADÈLE.

Ainsi vous oubliez la manière dont monsieur Bourval vous a parlé, et vous consentez à me marier à son fils ?

DUBUISSON.

Eh ! mon Dieu ! pour ma part, il n'y aura jamais d'obstacle ; mais il en met lui-même.

ADÈLE.

Comment donc ?

DUBUISSON.

N'est-il pas clair qu'en me parlant de cette place que je sollicite, il m'a mis dans la nécessité de ne reparler de l'union projetée que si je parviens à l'obtenir ?

ADÈLE.

Il vous a dit que d'autres à sa place pourraient penser et agir ainsi.

DUBUISSON.

Je suis fâché pour toi, ma fille, que tu ne veuilles pas voir les choses comme elles sont ; mais moi qui suis habitué à entendre ce qu'on veut dire plutôt que ce qu'on dit... *Tirant une lettre cachetée de sa poche.*) Allons, ce n'était pas assez de la répugnance naturelle que j'éprouve à solliciter, il fallait encore que j'y fusse forcé par les conditions que m'impose cet homme brusque et incivil ! Allons donc porter cette lettre à madame Florange. Il est assez singulier qu'on m'ait donné une lettre de recommandation toute cachetée, ce n'est pas l'usage.

ADÈLE.

Eh quoi ! penseriez-vous qu'elle fût dirigée contre vous ?

DUBUISSON.

Fi donc ! Mais cette précaution ne m'autorise-t-elle pas à croire que c'est une de ces froides recommandations....

SCÈNE XVI.

ADÈLE, DUBUISSON, FIERVILLE.

FIERVILLE, *en rentrant.*

Entendez-vous ? laissez tous ces paquets dans l'antichambre jusqu'à ce que nous sachions dans quel appartement nous logeons. Ah ! monsieur, votre serviteur. Le cher docteur est sorti : ah ! diable ! tant pis. Ma femme, qui m'a laissé pour des courses essentielles, doit venir le prendre dans un quart

d'heure pour aller chez un de ses amis intimes, de qui dépend la place que je veux avoir. Ah! monsieur, on est bien malheureux d'avoir à solliciter dans ce pays-ci.

DUBUISSON.

Pourrait-on, sans indiscrétion, demander à monsieur quelle est la place qu'il sollicite?

FIERVILLE.

Ah! mon Dieu! à vous, l'ami du cher Urbain, logé chez lui, je me garderai bien d'en faire un mystère; une place de professeur vacante dans un des lycées de Paris.

DUBUISSON.

Une place de professeur!

ADÈLE.

Que dit-il?

FIERVILLE.

On y a quelques droits, comme vous pouvez penser. J'ai beaucoup cultivé mon esprit, j'ai fait quelques vers français; en confidence même, j'ai jadis ébauché une tragédie: nous avons d'ailleurs une certaine traduction.... Je me suis peu occupé de l'éducation jusqu'ici, si ce n'est en théorie; mais comme il ne s'agit pas d'apprendre à lire à des marmots, mais d'enseigner à des jeunes gens, qui seront des hommes tout-à-l'heure, l'éloquence, les belles-lettres, on peut, sans se flatter, demander, obtenir et exercer dignement un tel emploi. Qu'en pensez-vous, monsieur?

DUBUISSON.

Moi, monsieur! puisque vous vous en sentez capable....

FIERVILLE.

Très-capable, mon cher; mais le mérite ne suffit pas: il faut des protections, des connaissances; et avec l'appui du cher Urbain....

DUBUISSON.

Urbain vous a donc promis son appui?

FIERVILLE.

Oui sans doute : depuis que j'ai l'avantage de le connaître, il n'a cessé de me faire des offres de service.

DUBUISSON.

Eh bien ! ma fille ?

FIERVILLE.

Je n'ai pas encore eu le temps de lui dire ce que je désirais ; mais je suis sûr de lui.

ADÈLE, *à son père.*

Vous voyez que monsieur Urbain ne sait pas même qu'il sollicite la même place que vous.

FIERVILLE.

Mais où est-il donc ? J'ai moi-même quelques courses à faire ; il me tarde de le prévenir. Ah ! le voici. Vous le voyez, tout me réussit. Ah ! je suis né heureux, véritablement.

SCÈNE XVII.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN, FIERVILLE.

FIERVILLE.

Quel bonheur que vous rentriez, docteur ! Nous n'avons pas eu le temps de nous expliquer. Savez-vous quelle est la place que j'ambitionne ? celle de professeur dans un des lycées de Paris.

URBAIN.

Vous, professeur !

FIERVILLE.

Oui, moi : c'est précisément ce qui me convient avec ma petite fortune, n'est-ce pas ? Cela m'arrondira, cela m'occupera. Ne trouvez-vous pas que c'est supérieurement calculé ?

URBAIN.

Supérieurement calculé, en effet.

FIERVILLE.

J'étais sûr de vôtre approbation. On m'a dit que la place

dépendait sur-tout d'un certain monsieur Dorbel, avec lequel vous êtes intimement lié.

URBAIN.

Précisément : je sors de chez lui.

FIERVILLE.

Que je suis donc fâché de ne pas vous en avoir parlé plus tôt ! vous lui en auriez déjà touché quelques mots.

URBAIN.

Consolez-vous ; je ne l'ai pas trouvé.

FIERVILLE.

Ah ! bon ! Eh bien ! dans un quart-d'heure ma femme vient vous prendre ; vous allez ensemble chez ce monsieur Dorbel, et là, ma foi, je m'en rapporte à vous : parlez-lui de moi comme vous voudrez, avec franchise ; je sais d'avance tout le mal que vous pourrez lui dire.

URBAIN, *à Dubuisson.*

Eh ! bien, il ne manque pas de confiance en lui-même.

DUBUISSON.

Ni en toi, à ce qu'il me paraît.

FIERVILLE.

On m'a dit que j'avais un concurrent.

URBAIN.

Il est vrai.

FIERVILLE.

Un certain professeur d'Amiens : on croit même qu'il est à Paris.

URBAIN.

Oui, il y est.

FIERVILLE.

Ah ! vous le saviez : un homme de routine, un homme de métier.

URBAIN.

Eh ! mais, c'est quelque chose que d'avoir exercé un état.

FIERVILLE.

Oui, aux yeux de quelques sots; mais aux vôtres et aux miens.... Et quand on a autant de titres que moi....

URBAIN.

Et quels sont donc ces titres?

DUBUISSON.

Monsieur a déjà daigné me les apprendre, et tu les connais sans doute aussi bien que moi.

URBAIN.

Ma foi, je les cherche....

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas d'abord une traduction?

URBAIN.

Ah! oui; elle a été bien critiquée dans les journaux.

FIERVILLE.

Cabale, envie, calomnie: le plus grand succès. Il n'en reste plus chez mon libraire.

URBAIN.

Oui, vous en avez fait beaucoup de cadeaux. J'en ai reçu un exemplaire.

FIERVILLE.

Parbleu! je n'ai pas oublié la lettre charmante que vous m'avez écrite en remercîment.

DUBUISSON.

Où tu en faisais sans doute le plus grand éloge?

URBAIN.

Il s'y mêlait un peu de critique.

FIERVILLE.

Et voilà les éloges flatteurs: ce mélange de critique annonce la franchise de la louange.

DUBUISSON.

N'y a-t-il pas aussi une tragédie?

FIERVILLE.

Vous rappelez-vous la lecture que je vous en fis?

URBAIN.

Elle fut fort gaie, la lecture.

FIERVILLE.

Oui; il y avait de jeunes femmes, de jeunes auteurs; mais comme ma femme sanglotait au dénoûment!

DUBUISSON.

Enfin, une profonde théorie sur l'éducation?

URBAIN.

Il y a bien des gens qui regardent ces profondes théories comme la science de ceux qui n'en ont pas.

FIERVILLE.

Ce n'est pas vous: vous savez bien que la théorie.... Souvenez-vous des entretiens graves et sérieux que nous eûmes ensemble à Rouen; comme vous étiez enthousiasmé des idées lumineuses que je vous développai!

URBAIN.

Enthousiasmé, dites-vous?

FIERVILLE.

Oui, oui, enthousiasmé; et, tenez, vous l'êtes encore. Ainsi c'est convenu; vous attendez ma femme. Moi, je cours me présenter chez les personnes qu'elle n'aura pu voir. Ma foi, docteur, je suis fier de votre estime; mais avouez aussi qu'il est bien flatteur, quand on s'emploie pour quelqu'un, que ce quelqu'un ne soit pas tout-à-fait indigne de l'intérêt qu'on lui témoigne et du bien qu'on en peut dire. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

ADÈLE, DUBUISSON, URBAIN.

URBAIN, *riant.*

Eh bien! as-tu jamais vu un homme plus content de lui-même et des autres?

DUBUISSON.

Tu n'étais donc pas sincère dans les compliments que tu lui as faits.

ADÈLE.

Eh ! mais, où avez-vous donc vu, mon père, que monsieur Urbain lui eût adressé des compliments ?

DUBUISSON.

Enfin, il sort enchanté de toi.

URBAIN.

Parce qu'il veut bien l'être.

DUBUISSON.

Tu ne l'appuieras donc pas ?

URBAIN.

Il te sied bien de me faire une pareille question, quand tu es sur les rangs pour la même place.

DUBUISSON.

Eh ! mais, écoute donc, je ne veux pas te gêner : si tu crois que monsieur Fierville ait plus de mérite et plus de droits que moi.... Je n'ai point fait de tragédie.

URBAIN.

Mais tu comptes des élèves qui font honneur à leur maître.

DUBUISSON.

Je n'ai point fait cadeau de mes traductions.

URBAIN.

Mais ton libraire les a vendues.

ADÈLE.

Mon père, vous m'aviez promis.... Vous affligez monsieur Urbain.

DUBUISSON.

Je l'afflige !.... Ce n'est pas mon intention. Allons, je suis un fou : pardonne-moi, mon ami. Va, je compte sur toi, je dois y compter. Je vais chez cette madame Florange. Au fait, ce monsieur Fierville avec sa traduction, sa tragédie, sa théorie, ferait un professeur d'une singulière espèce ; et, tout homme de routine et de métier que je puisse être, je rends trop justice à ton discernement et sur-tout à ton amitié, pour craindre que tu balances entre nous. Sans adieu, mon cher Urbain.

(Il sort.)

SCÈNE XIX.

ADÈLE, URBAIN.

URBAIN.

S'il était toujours comme cela encore!

ADÈLE.

Vous ne savez pas ce qu'il y a de plus malheureux: monsieur Bourval est venu.

URBAIN.

Et votre père s'est piqué dès le premier mot.

ADÈLE.

Et maintenant mon père soutient que monsieur Bourval ne me trouve pas assez riche pour son fils. Jugez dans quel embarras nous nous trouvons; mais voici monsieur Jules.

SCÈNE XX.

ADÈLE, URBAIN, JULES.

URBAIN.

Le fils de monsieur Bourval? bien, jeune homme, vous arrivez au moment où l'on vous désirait.

ADÈLE, *à Jules.*

C'est monsieur Urbain, le maître de cette maison?

URBAIN.

Oui, monsieur, Urbain, l'ami intime de son père, médecin de profession, et qui voudrais bien m'établir celui de mon pauvre ami; car il en a besoin, et ce qu'il a de pis, c'est qu'il ne veut pas convenir qu'il est malade. Il s'agit de bien nous concerter tous les trois pour le rendre en dépit de lui-même, aussi heureux qu'il lui est possible de l'être. Où en êtes-vous avec monsieur votre père.

JULES.

Eh! monsieur, mon père ne pense déjà plus à ce qui s'est

passé ; vous le savez, ces caractères violents s'apaisent aussi aisément qu'ils s'emportent. Je vous réponds de le ramener dans un instant.

URBAIN.

Écoutez, c'est moi qui me charge de solliciter pour Dubuisson auprès de Dorbel. Quant à la réconciliation entre vos parents, cela vous regarde Allons, mademoiselle, servez-vous de l'aimable ascendant que votre douceur, votre tendresse vous donnent quelquefois sur votre père ; tâchez de le rendre raisonnable, au moins pour un moment : c'est difficile ; mais ce qui est plus facile peut-être, c'est d'obtenir de monsieur Bourval qu'il tempère ses vivacités, ses emportements ; que, jusqu'à la signature du contrat, il soit poli, complaisant, affable pour monsieur Dubuisson.

JULES.

Eh ! mon Dieu ! je vous réponds que mon père y mettra toute la bonne volonté possible ; mais tiendra-t-il tout ce qu'il se promettra à lui-même ? c'est ce que je n'oserais garantir....

ADÈLE.

Eh bien ! monsieur Jules, nous ne les quitterons pas ; nous interpréterons mutuellement ce qu'ils se diront.

JULES.

Je cours chercher mon père, et je suis là pour veiller à ce qu'il ne lui échappe pas un seul mot qui ne soit dicté par le désir de plaire au vôtre. *(Il sort.)*

SCÈNE XXI.

ADÈLE, URBAIN.

ADÈLE.

Et moi je suis là pour veiller sur le mien, afin qu'il ne se fâche ni trop fort, ni trop aisément.

URBAIN.

Et moi, avant que cette madame Fierville vienne me relancer,

je m'empresse de courir chez Dorbel pour lui parler de notre ami commun.

(*Il va pour sortir, madame Fierville l'arrête.*)

SCÈNE XXII.

ADÈLE, URBAIN, MADAME FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

Me voilà, je vous ai fait attendre; car mon mari vous a sans doute prévenu que j'allais venir vous prendre. Eh! vite, eh! vite partons.

URBAIN, *à part.*

Allons je n'ai pas pu l'éviter.

MADAME FIERVILLE.

J'ai une voiture en bas. Dorbel nous attend. Je lui ai fait demander un rendez-vous en votre nom. J'ai bien fait, n'est-ce pas, et il n'y a pas d'indiscrétion?

URBAIN.

Mais je voudrais vous dire....

MADAME FIERVILLE.

Vous me direz tout cela en route, et moi je vous conterai de mon côté tout ce que j'ai déjà fait. J'ai vu vingt personnes, j'ai laissé mon nom dans vingt maisons. J'ai joliment arrangé le professeur d'Amiens qui s'avise d'être notre concurrent.

URBAIN.

Mais cependant, madame, il me semble....

MADAME FIERVILLE.

Eh! non, en pareil cas, il faut abîmer ses rivaux. On le dit honnête homme, eh bien! quand monsieur Fierville sera placé, je suis capable de le servir à mon tour; mais il faut commencer par songer à soi, n'est-il pas vrai?

URBAIN.

Oui, c'est assez le principe du jour.

MADAME FIERVILLE.

Et de tous les temps. Ne nous faisons pas plus méchants que ne l'étaient nos pères. Ils nous valaient, et nous les valons. J'ai vu madame Florange, la parente du ministre, une femme charmante, et, par parenthèse, j'y ai laissé le père de mademoiselle, et je lui ai recommandé mon mari; on ne saurait avoir trop d'amis.

URBAIN.

Ah! çà, madame, si vous me permettez de parler à mon tour....

MADAME FIERVILLE.

Oui sans doute, chez Dorbel, je vous laisserai parler, je me tairai, mais ici, impossible: allons, allons, partons.

URBAIN.

Allons, madame, puisque vous le voulez absolument.... (*A part.*) Ma foi tant pis pour elle, ce n'est pas ma faute.

MADAME FIERVILLE.

Sans adieu, ma belle demoiselle, nous ne tarderons pas à revenir. Si vous voyez monsieur votre père avant moi, demandez-lui ce qu'il a fait pour mon mari. Recommandez-le lui de nouveau: dites-lui que, puisqu'il est l'ami du cher docteur depuis trente ans, il ne peut pas se dispenser d'être le nôtre, entendez-vous. Adieu, adieu. Donnez-moi la main, docteur, et partons.

URBAIN.

Eh bien! madame, partons.

(*Il sort avec madame Fierville.*)

SCÈNE XXIII.

ADÈLE, SEULE.

Elle l'amène. Allons, il faut convenir que le mari et la femme sont bien faits l'un pour l'autre: là, venir loger chez quelqu'un malgré lui, s'obstiner à croire qu'on est enchanté de

leur mérite, quand on leur dit précisément le contraire, et enlever pour ainsi dire les personnes....Ces gens-là feront leur chemin. Mais j'entends mon père, je crois : allons, essayons au moins de le décider à bien recevoir Bourval.

SCÈNE XXIV.

ADÈLE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je ne me suis pas trompé ; c'est bien lui.

ADÈLE.

Déjà de retour, mon père ?

DUBUISSON.

Oui, ma fille, déjà.

ADÈLE.

Vous n'avez donc pas trouvé madame Florange ?

DUBUISSON.

Elle était chez elle.

ADÈLE.

Vous l'avez vue ?

DUBUISSON.

Oui, je l'ai vue.

ADÈLE.

Elle vous a bien reçu ?

DUBUISSON.

Parfaitement bien.

ADÈLE.

Vous voilà donc bien content ?

DUBUISSON.

Mais je crois que j'ai sujet de l'être ; car cette madame Florange a sans doute tout le crédit qu'elle s'imagine ! Les compliments qu'elle m'a adressés ne sont pas ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour. Cependant, ce monsieur Fierville...

ADÈLE.

Est-ce que vous en avez parlé à madame Florange ?

DUBUISSON.

Crois-tu que je sois capable de chercher à nuire à mes rivaux ? Tous mes efforts tendent à ce qu'on dise du bien de moi, et je regarderai toujours comme un mauvais moyen de m'avancer, de dire du mal des autres. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

ADÈLE.

Quoi donc, en ce cas ?

DUBUISSON.

Oh ! je me garderai bien de dire un mot sur Urbain devant toi. C'est ton protégé ; mais, comme je rentrais, je viens de le rencontrer en voiture avec madame Fierville : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour m'en faire remarquer ; il a détourné la tête : c'était sans dessein ; il ne m'aura pas vu, et ce n'est pas de moi qu'ils parlaient ; mais enfin sais-tu où ils vont ensemble ?

ADÈLE.

Chez monsieur Dorbel.

DUBUISSON.

Chez Dorbel, dis-tu ?

ADÈLE.

Oui, cette femme l'emmène chez Dorbel pour solliciter en faveur de son mari.

DUBUISSON.

Eh bien ! j'avais tort.

ADÈLE.

Ah ! c'en est trop, mon père. Permettez-moi de vous le dire, il est affreux à vous de soupçonner un ami comme monsieur Urbain : cette femme ne lui a pas laissé le temps de placer une parole. J'ai vu monsieur Urbain souffrir d'aller avec madame Fierville, pour solliciter contre elle ; et si vous croyez non-seulement qu'il puisse dire un mot qui vous nuise, mais même qu'il ne vous serve pas avec toute la chaleur, toute l'éloquence dont il

est capable, soupçonnez donc aussi votre fille; car l'amitié de monsieur Urbain pour vous égale presque la tendresse que je vous porte.

DUBUISSON.

Eh! là, là, mon enfant, calme-toi; allons, j'ai tort, j'ai toujours tort. Ah! si ce monsieur Bourval ne faisait pas de cette place une condition de ton mariage!

ADÈLE.

Mais vous vous trompez; et puisque nous en sommes sur cet article, n'avez-vous pas été un peu trop difficile, un peu trop exigeant avec lui?

DUBUISSON.

C'est possible.

ADÈLE.

Écoutez: son fils, malgré le serment que le père avait fait de vous attendre chez lui, va le ramener.

DUBUISSON.

Le ramener! je n'en crois rien.

ADÈLE.

S'il vient, ne trouverez-vous pas dans cette démarche la preuve qu'il reconnaît ses torts: promettez-moi qu'alors vous lui passerez quelques brusqueries.

DUBUISSON.

Soit; mais il ne viendra pas.

ADÈLE.

Il viendra, car le voici.

DUBUISSON.

Pas possible!.... C'est vrai.

SCÈNE XXV.

ADÈLE, DUBUISSON, BOURVAL, JULES.

BOURVAL.

Eh bien! c'est encore moi: me voilà revenu. (*A Jules.*)

Tu vas voir, je vais être honnête et galant avec lui comme avec une jolie femme. (*Haut.*) Tenez, monsieur Dubuisson, vous m'avez mal jugé si vous avez cru que je n'étais pas un bon homme, et que je dédaignais votre alliance. (*A Jules.*) Est-ce bien?

JULES.

A merveille.

DUBUISSON.

Monsieur, je sens assurément tout ce que votre démarche a d'honnête pour moi. (*A sa fille.*) Eh bien! à la bonne heure, le voilà raisonnable.

ADÈLE.

N'est-ce pas?

BOURVAL.

Non, le diable m'emporte! Je suis fâché de m'être mis en colère contre vous; j'aurais dû en rire.

JULES, *à son père.*

Paix donc!

BOURVAL.

Je vous demande pardon; je n'aurais pas dû en rire, parce qu'enfin, comme on le sait, et comme je vous le répète encore, personne n'est parfait dans ce monde, et que la perfection est une chose si éloignée de l'humanité.... Eh bien! achève donc, toi, fils; ne vois-tu pas que je m'embrouille.

JULES.

Monsieur, mon père vient exprès pour vous dire qu'une alliance avec vous est le plus cher de ses désirs; qu'il n'a jamais pensé à faire valoir sa fortune.

BOURVAL.

Jamais; c'est la vérité.

JULES.

Que, soit que vous ayez la place, soit que vous ne l'ayez pas, il n'en sera pas moins jaloux de m'obtenir la main de votre fille.

BOURVAL.

Oui, il suffit que vous la méritiez ; je suis riche, vous êtes savant ; j'ai gagné de l'argent, vous avez bien élevé mon fils ; partant, nous ne nous devons rien ; que mon argent soit pour votre fille un faible acquittement de ce que vous avez fait pour mon fils. N'est-ce pas, que cela n'est pas mal dit ? Par conséquent, je donne une dot ; que vous en donniez une, ou que vous n'en donniez pas, il n'en faut pas moins marier ces chers enfants, puisque la tête leur en tourne à tous les deux.

DUBUISSON.

Ma fille m'a fait connaître qu'elle distinguait monsieur votre fils, et, quoique la tête ne lui en tourne pas.....

ADÈLE.

Je ne rougis pas d'un sentiment que vous-même avez approuvé ; voilà ce que monsieur a voulu dire, mon père.

BOURVAL.

Oui, précisément ; voilà ce que j'ai voulu dire : ne vous formalisez pas.

DUBUISSON.

Qui ? moi, monsieur, me formaliser quand vous me comblez de politesses, et quand je vois à travers vos expressions la bonté de votre cœur.

BOURVAL.

Monsieur, c'est vous qui me comblez.... (*A son fils.*) Comment donc ! mais il est charmant.

DUBUISSON.

Quant à la dot, je vous crois trop raisonnable pour me faire l'injure de croire....

BOURVAL.

Eh ! non ; il n'y a pas d'injure.... il n'y a pas de mal à n'être pas riche.

JULES, *à son père.*

Mon père....

BOURVAL.

Eh ! laisse donc ; c'est un compliment que je veux lui faire

ADÈLE.

Mon père veut dire que s'il n'est pas en état de donner une dot aussi forte que vous, sa fortune lui permet de m'en donner une, et qu'il compte assez sur votre délicatesse pour croire que vous ne la refuserez pas.

BOURVAL.

Parbleu ! il n'y a pas de délicatesse à cela. Une dot ! cela ne se refuse pas, et cela ne nuit jamais dans un ménage ; n'est-ce pas, mes enfants ?

ADÈLE.

Il est vrai.

BOURVAL.

Ah çà, maintenant, convenons d'une chose : je suis brusque, impoli, vous êtes susceptible, exigeant.... Non, vous n'êtes pas susceptible, mais délicat, un peu fier, n'est-ce pas ? Cela tient à l'amour-propre. Voulez-vous qu'avec mon gros bon sens je vous donne un conseil qui ne part pas d'un imbécile ? Traitons nos affaires par nos enfants. Mon fils a de l'esprit, votre fille n'est pas sotte : que mon fils vous explique ce que je veux vous dire, et vous ne vous en choquerez pas ; que votre fille me dise ce qui vous pique, et je vous mettrai la chose au net. Hem ! est-ce convenu ?

DUBUISSON.

Eh bien ! soit.

SCÈNE XXVI.

ADÈLE, DUBUISSON. BOURVAL, JULES, FIERVILLE.

FIERVILLE.

Félicitez-moi, félicitez-moi, cher docteur. Ah ! il n'est pas là. Mais c'est égal, j'aurai la place.

DUBUISSON.

Vous l'aurez !

FIERVILLE.

C'est sûr ; je quitte le ministre, le ministre lui-même : il m'a fort bien reçu. On ne voulait pas me laisser entrer ; mais j'ai forcé la porte : il ne m'a dit qu'un mot ; il était fort occupé, car il me priait d'abord de le laisser tranquille ; mais quand je lui ai expliqué mon affaire, quand je lui ai dit que sa parente, madame Florange, et monsieur Dorbel son ami, lui parleraient en ma faveur ; la place est promise à quelqu'un qui a fait ses preuves, me dit-il de la manière la plus affable, et en me reconduisant presque jusqu'à la porte. Oh ! c'est un homme charmant, en vérité ; je suis enchanté de sa réception.

DUBUISSON.

J'en étais sûr.

BOURVAL, *à Adèle.*

Qu'est-ce que c'est donc que cet original-là ?

ADÈLE, *bas à Bourval.*

Un étourdi qui sollicite précisément la même place que mon père.

BOURVAL.

Oui-dà. Monsieur Dubuisson, cela ne change rien à nos conventions : qui que ce soit qui l'emporte de vous ou de monsieur, nous n'en marierons pas moins nos enfants.

FIERVILLE.

Comment ! qu'est-ce ? Expliquez-moi : monsieur serait-il mon compétiteur, par aventure ?

SCÈNE XXVII.

JULES, ADÈLE, BOURVAL, DUBUISSON, URBAIN, MADAME FIERVILLE, FIERVILLE.

MADAME FIERVILLE.

C'est une trahison ! c'est une perfidie !

URBAIN.

Mais, madame....

MADAME FIERVILLE.

Non ; c'est abominable ; je le dirai tout haut. Écoutez tous le joli trait que vient de me faire monsieur Urbain : Monsieur se laisse mener par moi chez Dorbel pour solliciter en notre faveur ; et là, en ma présence, monsieur demande, obtient la place pour un autre que mon mari.

FIERVILLE.

Ah ! mon Dieu !

MADAME FIERVILLE.

Et quand je lui reproche sa conduite : C'est votre faute, me dit-il ; si vous m'aviez laissé le tems de vous le dire, vous sauriez qu'un autre avait avant vous des droits à cette place et à mon estime. Et pour qui, s'il vous plait, monsieur se montre-t-il si prodigue des devoirs de l'amitié ? C'est pour ce professeur du lycée d'Amiens, dont je vous parlais avec tant de mépris.

DUBUISSON.

Avec mépris, madame....

FIERVILLE.

Eh ! mais, c'est monsieur, ma bonne amie : je viens de m'en douter tout-à-l'heure.

MADAME FIERVILLE.

Pas possible !

DUBUISSON.

Mais, au lieu de m'affliger de votre mépris, j'aime bien mieux me féliciter de devoir tout à mon ami.

URBAIN.

Tu ne me dois rien : Dorbel n'a pas plus oublié que moi notre ancienne amitié ; ton nom seul avait suffi pour le décider ; et avant même que je lui eusse parlé de toi, tu avais la place. (*A Fierville.*) Mon cher parent, pourquoi vouloir commencer un état aux dépens de ceux qui y ont consacré toute leur vie ? Avec votre fortune, vos talents aimables, ne pouvez-vous donc mener une vie heureuse et indépendante ?

FIERVILLE.

Écoute donc, ma femme, quand nous nous désolerions.... N-

sais-je pas au fond du cœur que je mérite la place ? Cela me suffit, et je pardonne au docteur.

MADAME FIERVILLE.

Cependant, mon ami, il est bien désagréable....

FIERVILLE.

Eh ! non ; voyons toujours les choses du bon côté : me voilà rendu tout-a-fait au commerce des muses.

BOURVAL.

Joli commerce ! puisse-t-il vous prospérer comme le mien m'a réussi ! Et vous, tâchez de prendre votre bonheur avec résignation, comme monsieur prend son malheur avec joie.

URBAIN.

J'espère qu'à présent tu ne te refuseras pas à venir dîner avec moi chez Dorbel.

DUBUISSON.

Non, sans doute.

URBAIN.

Si cependant tu faisais encore quelques difficultés, voici un billet d'invitation qu'il m'a chargé de te remettre. Tu verras qu'il attend aussi monsieur Bourval et son fils. Vous viendrez?

BOURVAL.

Parbleu ! il me tarde de le voir et de le remercier ce brave homme. Un petit mot encore, monsieur Dubuisson. Qu'un subalterne, qu'un homme malheureux, trahi dans sa confiance, se fâche et s'inquiète au premier mot qu'on lui dit, il faut le plaindre et lui pardonner ; mais que cela vous arrive à vous, heureux père, heureux ami, jouissant d'une honnête fortune et de l'estime générale, morbleu ! permettez-nous d'en rire.

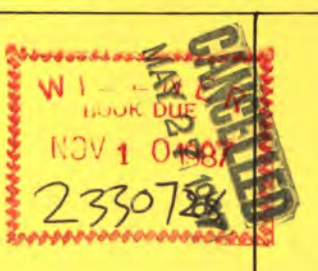
DUBUISSON.

Soit, riez, mais riez tout bas.

URBAIN.

Oui, qu'il ne s'en aperçoive pas ; mais qu'il s'aperçoive sans cesse qu'il est aimé, chéri, estimé : voilà l'ordonnance que je donne pour lui, et peut être parviendrons-nous à le guérir.

FIN.


BOOK DUE
CANCELLED

